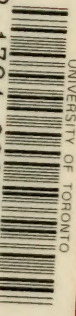


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00805758 0









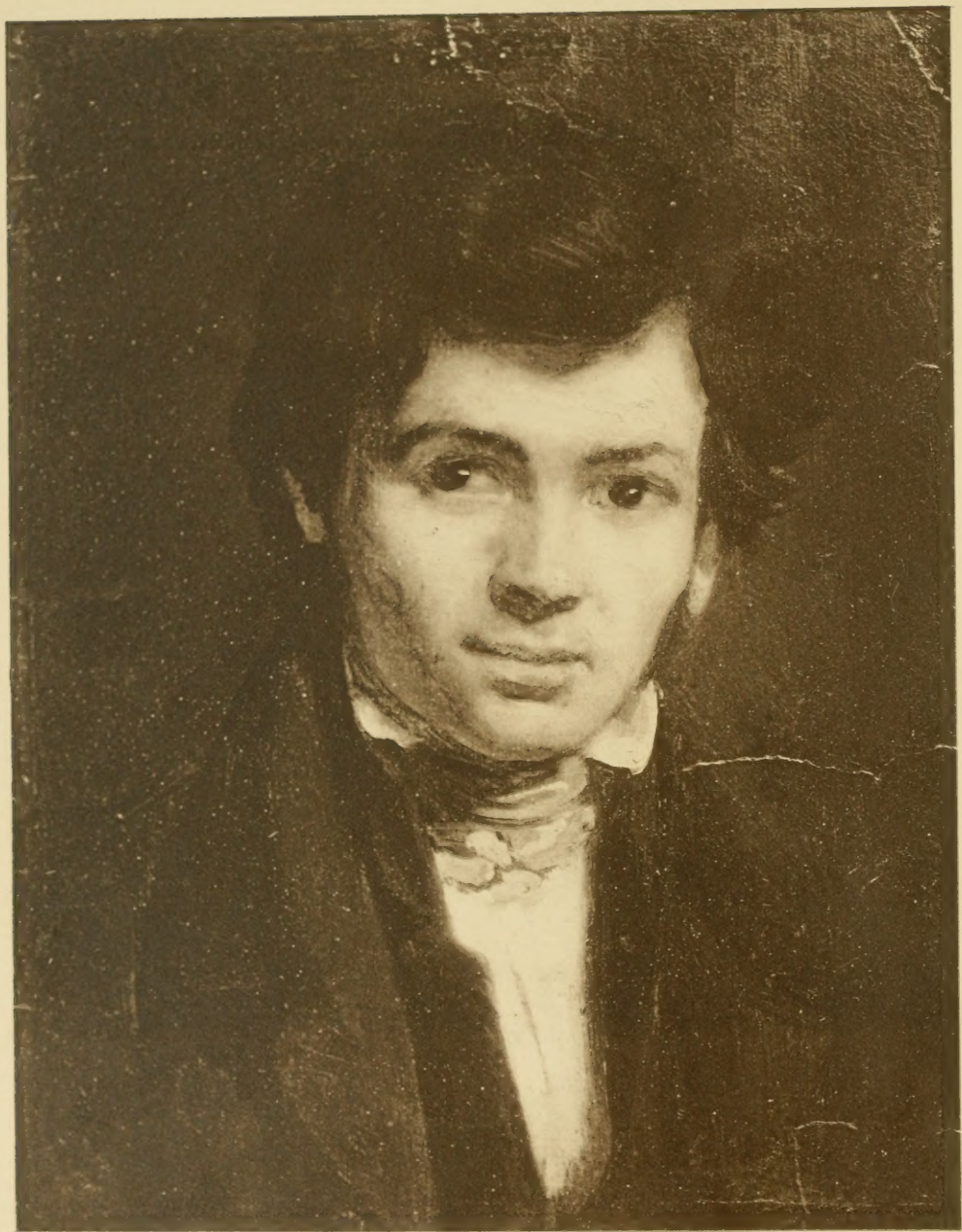


DAUMIER

Il a été tiré à part de ce livre  
cent exemplaires numérotés sur papier du Japon.







2

PORTRAIT DE DAUMIER  
PAR JEANRON

La Vie et l'Art Romantiques

---

# DAUMIER

Peintre et Lithographe

PAR

RAYMOND ESCHOLIER



PARIS

H. FLOURY, ÉDITEUR

1, Rue de Condé

1923

ND  
553  
D24E7



# I

## DE MARSEILLE A PARIS

LES VÉRITABLES ORIGINES D'HONORÉ DAUMIER. — UN VITRIER ÉLÉGIAQUE.  
-- L'ACADÉMIE DE MARSEILLE ET LE POÈTE D'UN " MATIN DE PRINTEMPS ".  
— VOYAGE A PARIS. — PREMIERS MAITRES D'HONORÉ : LES ANTIQUES. —  
SAUTE-RUISSEAU. — COMMIS DE LIBRAIRIE. — ALEXANDRE LENOIR. — LA  
RUE. — L'AGE HÉROÏQUE DE LA LITHOGRAPHIE. — ACHILLE RICOURT. —  
LE VIEUX DRAPEAU.

Heureux si plus docile à mon humble fortune,  
Je n'avais parcouru que la route commune  
Où disparurent mes aïeux !

Au déclin d'une vie laborieuse et pénible, qui sait si Honoré Daumier ne s'est point remémoré, en des heures singulièrement sombres, ces rimes mélancoliques de son père, Jean-Baptiste Daumier, ouvrier vitrier et poète ingénu ?

Sans doute, sous les brumes parisiennes, comme son père, le *déraciné* méridional, Honoré Daumier dut regretter, maintes fois, le ciel d'un bleu profond, la mer céruléenne, le vieux port phocéén fleuri de voiles éclatantes, les ruelles caillouteuses et escarpées, la Marseille natale aux fortes odeurs de coquillages et de varech, où s'était égayée sa petite enfance.

Les parents d'Honoré furent de braves gens. Sa mère, Cécile-Catherine Philip, le cœur chaud, la tête fougueuse et le verbe haut, était née à Entrevaux dans les Basses-Alpes et n'habitait Marseille que depuis peu d'années (1). Tout au contraire, Jean-Baptiste Daumier, de nature plus indolente, plus chimérique, était un Marseillais pur sang, et l'un de ses compatriotes, M. Gaudry, nous disait avoir connu, naguère, des parents du vitrier-poète, portant encore le nom de Daumier.

C'était l'époque où Jean-Jacques régnait sur nos mœurs comme Napoléon sur l'Europe. La petite Aurore Dupin croissait à l'aventure dans les *trains* du Berry, selon les préceptes de l'*Emile* ; et avec elle, tous les enfants de France, ceux qui allaient nous donner le romantisme, recevaient une éducation *naturelle*. Ce prolétaire était sensible comme un personnage de Rousseau, dont, liseur acharné, il savourait, aux heures de loisir, dans l'ardente solitude d'une bastide avoisinant Marseille, l'émotion lyrique.

Dans la préface d'un *Matin de Printemps*, on reconnaît vite que ce vitrier élégiaque évoque des souvenirs personnels, lorsqu'il écrit, non sans grâce :

« Il n'est pas rare de rencontrer aux environs de Marseille, au milieu des vignes et des champs, consacrés aux moissons, de ces délicieuses *pinèdes* où l'amour trouve un asile, l'homme sensible de douces rêveries, et le poète le délire de l'inspiration ».

Quand la *Nouvelle Héloïse* ou les *Confessions* ne gonflaient pas sa poche, Jean-Baptiste emportait avec soi Condillac, Delille ou Racine et longuement, jusqu'à ce que le soleil disparût sur la mer pourprée, il oubliait, dans la société du philosophe sensualiste, du faible interprète de Virgile ou de l'auteur de *Bérénice*, l'ennui des humbles tâches quotidiennes.

Ces aurores printanières, ces longs crépuscules, où, grâce à la magie des idées et des rythmes, l'ouvrier s'échappait vers un monde imaginaire, Jean-Baptiste Daumier s'essaya à les célébrer en cette langue harmonieuse qui l'exaltait.

(1) Au moment de son mariage, Cécile-Catherine Philip ne résidait à Marseille que depuis sept ans. C'est à M. Brin et à ses patientes recherches dans les archives municipales de Marseille que nous devons de connaître enfin la véritable généalogie d'Honoré Daumier.

*Cyprus Francus.*



*Le Directeur des Librairies de la rue de la Harpe.*

*Le Directeur des Librairies de la rue de la Harpe.*

**Le Petit Clerc.**

*(dit "Monsieur le Clerc")*

*Le petit clerc n'a que dix ans, court beaucoup, s'agit de beaucoup et reçoit le plus tard possible à l'école où il est le scribe de l'élève. Il s'appelle ordinairement "Monsieur Godard ou Gulechet".*





Son poème, *Une matinée de printemps*, fut remarqué :

Les matins du Printemps sont chers à la nature,  
C'est au lever du jour que, plus vive et plus pure,  
La sève de la tige inonde les canaux,  
Et d'un jeune feuillage enrichit les rameaux.

On a même prétendu que ces vers faciles valurent au poète vitrier d'être admis par l'Académie de Marseille « au nombre des membres

de son cercle littéraire ». Il nous faut bien détruire cette mince légende, répétée par tous les biographes de Daumier. Dans une lettre que nous adressait à la veille de la guerre, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille (1), les choses étaient remises au point : « Nous avons l'honneur de vous certifier, monsieur, que J.-B. Daumier n'a jamais fait partie de notre Compagnie. Nous avons la collection de procès-verbaux de nos séances, et la liste complète de nos confrères depuis 1726 : nous ne voyons pas que J.-B. Daumier ait été candidat et encore moins élu ».

Ce qui est vrai sans doute, c'est que les pre-

miers vers de Jean-Baptiste furent distingués par l'Académie de Marseille et que certains membres de cette savante société ne ménagèrent pas leurs éloges au poète vitrier. Eloges qui devaient tourner la tête



Le Vieux Drapeau.  
*Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
Combien la gloire est roturière.*

(1) Ce document a été publié par nous dans le *Figaro* du 16 Juillet 1922 (*Daumier à Marseille*).

de cet excellent homme. Il ne lui suffit plus bientôt de rimer des pastorales, J.-B. Daumier se crut réservé à de hautes destinées. Ce prolétaire pensa se vouer au culte de Thalie. Après avoir lu le *Don Carlos* de l'abbé Saint-Réal, il entreprit une tragédie de *Philippe II* et décida d'aller avec sa famille, se fixer à Paris pour y tenter la fortune.

On était à la fin de 1814. Le petit Honoré-Victorin n'avait pas encore sept ans, étant né le 26 février 1808, à Marseille, place Saint-Martin, île 354, maison 11, maison qui a disparu, en 1886, dans les travaux d'aménagement de l'hôtel des Postes (1).

L'heure n'était guère favorable aux Muses. Les bataillons alliés venaient à peine de quitter Paris ensanglanté. Lamartine nous a dépeint, dans ses *Mémoires*, les Parisiens d'alors « bien légers d'avoir passé, en si peu de mois, du dégoût de l'Empire au fanatisme des Bourbons, de l'enthousiasme pour Louis XVIII à la caricature contre ces princes pacifiques ». Dans les cafés ce n'étaient que rixes entre *demi-soldes* et *ultras*. Aux Tuileries, « sous messieurs les gentilshommes de la chambre et de la garde-robe, tout reprenait un air de domesticité (2) ».

Le 21 octobre, l'abbé de Montesquiou avait présenté la première loi sur la presse ; elle soumettait à la censure tout écrit de moins de vingt feuilles d'impression. M. Guizot, qu'Honoré Daumier devait attaquer avec tant d'âpreté, « élaborait cette première loi de liberté ». La grande ville si éprouvée sentait confusément qu'elle n'en

(1) Voici l'acte de naissance d'Honoré Daumier :

#### VILLE DE MARSEILLE

L'an mil huit cent huit et le vingt-sept février, à onze heures du matin.

Acte de naissance de Honoré-Victorin Daumier, né à Marseille, hier à trois heures du soir, fils de Jean-Baptiste-Louis Daumier, vitrier, et de Cécile-Catherine Philip, mariés, demeurant place Saint-Martin, île 354, maison 11.

Le sexe de l'enfant présenté est reconnu masculin. Témoins : sieur Joseph Boudes, âgé de cinquante-trois ans, marchand tailleur, domicilié et demeurant dite place, et sieur François-Joseph Lagrange, âgé de trente ans, peintre, domicilié et demeurant rue Dauphine.

Sur la déclaration faite par le père qui a signé avec les témoins,

Constaté par nous, Jean-Baptiste Daniel, adjoint au maire de Marseille, délégué aux fonctions d'officier d'état civil, et lecture faite au déclarant et aux témoins, avons signé.

(*Suivent les signatures*).

(2) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*,



LES SALTIMBANQUES



avait point fini avec les catastrophes. L'armée frémissait aux vagues échos de l'île d'Elbe.

Qui aurait pu prêter l'oreille aux odes du poète vitrier ? Dès 1815, date à laquelle *Un matin de Printemps* fut publié, grâce à la bienveillance de M. Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie Royale, Jean-Baptiste, désabusé, s'élevait contre la disgrâce des temps : « Au milieu de ces circonstances politiques dont l'intérêt majeur absorbe l'attention des Français et les rend indifférents au culte des Muses, j'ose publier un poème dont le faible mérite est, sans doute, peu propre à ranimer le goût des vers ».

Transplantée dans un petit logement de la rue de l'Hirondelle, au numéro 24, la famille Daumier dut renoncer au *farniente* méridional. La vie chiche et besogneuse devint le lot du jeune Honoré.

Jean-Baptiste eut beau célébrer Louis XVIII, Alexandre I<sup>er</sup> et M. de Marchangy, la gloire ni la fortune ne lui sourirent. De ses *Veilles poétiques*, publiées en 1823, chez Boul-land, il ne tira d'autre profit que d'être admis à lire ses vers « dans des cercles nombreux, où se trouvaient réunis des hommes connus par leur rang élevé, leur goût et leur talent (1) ».

C'est ainsi que Jean-Baptiste fut présenté à la princesse de Rohan-Rochefort, au duc d'Havré, au baron de Balainvilliers, conseiller d'Etat, au prince de Hesse-Darmstadt, au



*L'Épicier qui n'était pas bête leur envoyait de la réglisse qui n'était pas sucrée du tout.*

(1) Jean-Baptiste Daumier. *Les Veilles poétiques*.

commodore Sidney Smith, à M. de Marchangy, premier avocat du Roi et auteur de la *Gaule poétique*, à M. de Féraudy, chevalier de Saint-Louis, Colonel du Génie, enfin à M. le Chevalier Alexandre Lenoir, administrateur du Musée Royal, dont le verdict devait avoir une si grande influence sur la carrière du petit Honoré Daumier.

Mais le temps n'était plus où d'aussi belles relations suffisaient à nourrir un poète et sa famille. Il fallut bien songer à découvrir d'autres ressources, Honoré devenait grand garçon. Peut-être parviendrait-on à lui trouver un état.

De ce côté, le rimeur marseillais devait éprouver plus d'une déception. Tout ensemble vif et flâneur, pétulant et nonchalant, adorant s'attarder dans la cohue pittoresque de la rue parisienne, où s'aiguissait précocement son sens observateur, l'œil et l'oreille aux aguets, se souciant davantage des gagne-petits et des bons bourgeois du Marais que des élégants de la Chaussée d'Antin, le jeune Honoré n'avait qu'une idée en tête : reproduire sur le papier ou sur la toile ces types plaisants, croisés à chaque carrefour, ces scènes de la vie familière, surprises à chaque porte.

Le petit Daumier accrochait encore aux galets de Marseille ses fonds du culotte qu'il barbouillait déjà des bonshommes expressifs. A Paris, son goût pour le dessin ne fit que croître et se développer. Fallait-il l'encourager ?

Jean-Baptiste Daumier mesurait alors avec trop d'amertume de quelle vanité est faite la gloire littéraire, pour accepter de voir son fils devenir un artiste. Honoré dut se cacher pour dessiner.

Dès lors, il alla faire au Louvre de longues escapades, s'installant de préférence dans la galerie des Antiques et y découvrant, le fusain aux doigts, l'art grec et l'art romain.

Comme ce premier renseignement explique la caractéristique du talent de Daumier, qu'on a si justement qualifié de *sculptural* !

Plus tard, dans son atelier de l'île Saint-Louis, nous retrouverons chez le maître des *Emigrants* — l'admirable haut-relief dont s'inspira Constantin Meunier — des moulages de monuments antiques, des fragments de la Colonne Trajane, des têtes expressives de barbares et de légionnaires.

Peut-on prétendre, après cela, que Daumier aurait travesti, ridi-



L'ORGUE DE BARBARIE





culisé, méprisé cette antiquité, dont les leçons ont éveillé son génie ?

Les antiques lui révélèrent la science des valeurs et l'équilibre des volumes ; mais Honoré brûlait d'avoir d'autres maîtres et déjà il se hasardait dans les galeries de peinture, étudiant avec une patience enthousiaste, chez Rembrandt, les mystères du clair-obscur, chez Rubens, la robuste symphonie des couleurs, quand une brusque détermination de son père vint l'arracher à ses rêves.

Sur le conseil des « personnes recommandables » qui condescendaient jusqu'à entendre ses pastorales et ses odes royalistes, Jean-Baptiste Daumier résolut de placer Honoré chez un huissier comme saute-ruisseau.

La mort dans l'âme, mais comprenant qu'il lui fallait gagner son pain, le jeune garçon en prit son parti pour un temps.

Ainsi Daumier connut de bonne heure ces *Gens de Justice*, qu'il devait tympaniser plus tard si cruellement. M. Arsène Alexandre l'a fort bien noté, l'aversion de l'artiste pour la *Chicane* est antérieure à son procès de 1832. Elle date de cette période douloureuse, où, petit clerc d'huissier, nourissant, en dépit des tristes besognes, une haute ambition, il vit de près, épanouis dans leur morgue, magistrats et avocats, toute la gent procédurière du Palais.

Sa détresse morale au cours de cette épreuve, Daumier nous l'a confiée dans un de ses *Types français* — le *Petit Clerc* (dit : *Saute-ruisseau*).



Un Héros de Juillet.

Engoncé dans une cravate noire, écrasé par un habit trop vaste, traînant des bottes éculées, les oreilles débordant sous le chapeau en tuyau de poêle, la mine lasse et pourtant fûtée, le petit clerc paraît hésiter avant de tourner le bouton de l'étude. Cet œil fureteur, ce nez au vent, tout nous porte à croire qu'en composant ce type, Daumier homme songeait à Daumier enfant. La légende, cette fois, n'est certainement pas de Philipon. Elle dit :

*Le petit clerc mange peu, court beaucoup, flâne davantage et revient le plus tard possible de l'étude où il est le souffre-douleur.*

Rien ne saurait mieux nous renseigner sur les sentiments de Daumier saute-ruisseau que cette lithographie et cette légende.

Un jour, enfin, excédé, Honoré déclara tout net qu'il ne pouvait rester petit clerc. Le chantre des *Veilles poétiques* fit d'abord la sourde oreille, mais devant l'attitude résolue de son fils, il craignit que celui-ci ne tint parole et ne se rendit plus qu'à l'étude... buissonnière.

Les « personnes recommandables » furent de nouveau consultées. En raison de ses aptitudes artistiques, on décida de faire du jeune Daumier un commis de librairie. Clerc d'huissier, commis de librairie ! Que d'hommes célèbres ont débuté ainsi !

Un parent du conventionnel Delaunay, libraire de son état, s'offrit à faire du saute-ruisseau démissionnaire un excellent commerçant. Peine perdue. Contre cet âpre entêtement, qui fut une des dominantes du caractère de Daumier — et l'une de ses vertus —, tous les efforts du bonhomme s'émoussaient. Il renonça à la lutte et se sépara de son commis.

Consternation de Jean-Baptiste et grande colère de sa femme, qui s'emporta avec une vivacité toute méridionale :

Mon pauvre Honoré, gémit-elle, tu ne sais pas ce que tu veux faire ; ou plutôt non, tu ne veux rien faire.

— Mais si... je veux dessiner, répliqua l'enfant terrible.

Cette fois, le père Daumier ne secoua pas la tête. Subjugué par la résistance de son *drolle*, Jean-Baptiste décida de s'en remettre à l'arbitrage d'Alexandre Lenoir, auquel il avait dédié l'une de ses odes. A la vue des essais d'Honoré, l'illustre fondateur du Musée des monuments français donna raison au jeune homme. On se trouvait en présence d'une indiscutable vocation.





Le poète des *Veilles poétiques* s'inclina devant cet arrêt. Honoré Daumier serait un artiste...

Et pourtant ces premières leçons chez le chevalier Lenoir, ces premiers principes le rebutèrent. Les doctrines qu'on y enseignait proscrivaient trop la vie mouvementée et frémissante, pour retenir jamais ce libre écolier de la rue.

Il se lassa bientôt de copier invariablement des nez et des oreilles, des oreilles et des nez. N'appartenait-il point à cette neuve génération romantique qui allait secouer si farouchement le joug des théories davidiennes, dédaignant la froideur des études fragmentaires pour rechercher la fougue synthétique des ensembles ?

De jour en jour, Daumier parut moins assidu à suivre les cours d'Alexandre Lenoir. Tout comme aux jours d'épreuve où il était saute-ruisseau, Honoré se reprit à flâner à travers Paris, se mêlant à la foule des badauds, observant les bourgeois enflés d'importance, guettant les mystères des *citadines*, s'oubliant surtout au Boulevard du Crime, devant les parades mirifiques où défilaient des géants, des nains, des hercules, des sauvages, des Lapons, des albinos, des moutons à cinq pattes, des veaux à deux têtes, des lapins savants ; savourant les boniments du marchand de cirage anglais, vêtu d'un habit rouge, de l'arracheur de dents, costumé en général mexicain, de l'homme aux souris blanches, de l'homme aux lézards, qui vendait du savon à décrasser les habits... Quelle riche moisson pour l'avenir récoltait là, sans y songer, l'indolent petit Marseillais ! (1).

Mais ses parents ne l'entendaient pas ainsi. Jean-Baptiste et sa femme ne voyaient qu'une chose : c'est qu'après avoir tant bataillé pour devenir un artiste, Honoré désertait l'atelier, comme il avait déserté l'étude et la librairie. Ne pourrait-on jamais rien tirer de ce *drolle* ?

— Mon pauvre Honoré, maugréait M<sup>me</sup> Daumier, tu ne sais décidément pas ce que tu veux faire.

— Je veux dessiner.

— Mais Lenoir...

(1) Sans parler de tant de lithographies, de lavis, de peintures, inspirés par la vie foraine, n'oublions pas que Daumier sera le premier à illustrer *Jean-Paul Choppart*, où revivront tous ses souvenirs du Boulevard du Crime.

— Oui, Lenoir... mais ce n'est pas ça !

On ne pouvait cependant vivre éternellement de flâneries et de musardises. Honoré le comprit et il demanda à l'un de ses amis, Ramelet, de lui procurer un gagne-pain. C'était un assez médiocre rapin que Ramelet : mais il connaissait le métier lithographique et proposa



*Comme c'est amusant la politique.*

d'en apprendre la technique au jeune Daumier, qui accepta d'enthousiasme.

La lithographie était alors à l'âge héroïque.

Vive la lithographie,  
C'est une rage partout,

disait la chanson. Pour l'illustration des journaux et images on n'admettait plus que le procédé de Senefelder ; cette technique nouvelle, la plupart de nos artistes, séduits par l'exemple de Prud'hon et de J.-B. Isabey, l'étudiaient et la pratiquaient volontiers. Après Géricault



M. de la Roche, 1870

À vingt ans.

Jugé G. Trineq Cour des Marais, 3 Paris

324







et Bonington, Delacroix se plaisait à manier le crayon gras et à faire jaillir de la pierre veloutée de furieux éclairs romantiques.

Sous l'impulsion d'Horace Vernet et de Charlet, « la Grande Armée se reconstituait sur le papier avec ses souvenirs de gloire » si bien que, comme l'a remarqué Henri Bouchot, « le jour où le peuple



*Le patrouillotisme chassant le patriotisme du Palais-Royal.*

descendra dans la rue, il y aura été préparé, entraîné par les images ».

A côté des chantres de l'épopée impériale et des tenants du moyen âge, dont Delacroix était le grand maître, tirait une bande de joyeux garçons, sans prétentions, à l'affût simplement des ridicules de la vie quotidienne. Si certains étudiaient surtout les naïvetés des humbles, les candeurs des gobe-mouches, d'autres faisaient rire aux dépens de la fortune ; quelques-uns enfin ne craignaient pas de frapper plus haut et de s'en prendre aux pouvoirs publics.

Avec un merveilleux entrain, Pigal, Traviès, Henri Monnier,

Grandville, enseignaient l'irrévérence aux sujets de Charles X, le *pieu monarque*, comme devait l'appeler Decamps.

Ce fut vers ces interprètes de la vie, vers ces artistes de la rue que l'apprenti lithographe fut tout naturellement entraîné.

Essais bien timides, à vrai dire ! Quelques alphabets, casés tant bien que mal chez des libraires, plusieurs illustrations de romances *troubadour*, de pauvres croquis destinés à un petit journal créé par William Duckett, tels sont les modestes débuts d'Honoré Daumier.

Il fallait vivre, si chichement que ce pût être.

Un instant, l'éditeur Béliard parut vouloir lui en fournir les moyens. Mais bien vite dégoûté de la niaiserie des sujets qu'on lui imposait, Daumier ne tarda à reprendre sa liberté.

A cet époque, vers 1828, il suivait aussi assidûment qu'il en était capable, les cours de l'académie tenue par Boudin, s'initiant à l'étude du corps humain, dont la fréquentation des bains froids devait plus tard lui révéler les ridicules et les tares. Ce fut alors que Daumier se lia d'amitié avec divers artistes comme Auguste Préault, le grand sculpteur romantique, et Jeanron, peintre populaire, conspirateur et polygraphe, qui nous a laissé du jeune Honoré un charmant portrait, plein de vie et d'esprit.

Achille Ricourt, qui, avant de s'éprendre de théâtre, de révéler Ponsard et sa *Lucrece*, songeait déjà à fonder l'*Artiste*, Ricourt, en 1829, éditait des estampes dans la rue du Coq, véritable galerie de la brocante, qui conduisait au Louvre.

Le jeune lithographe alla lui porter quelques-uns de ses premiers essais sur pierre. Ils plurent à Ricourt qui paraît y avoir discerné, en germe la qualité maitresse de Daumier :

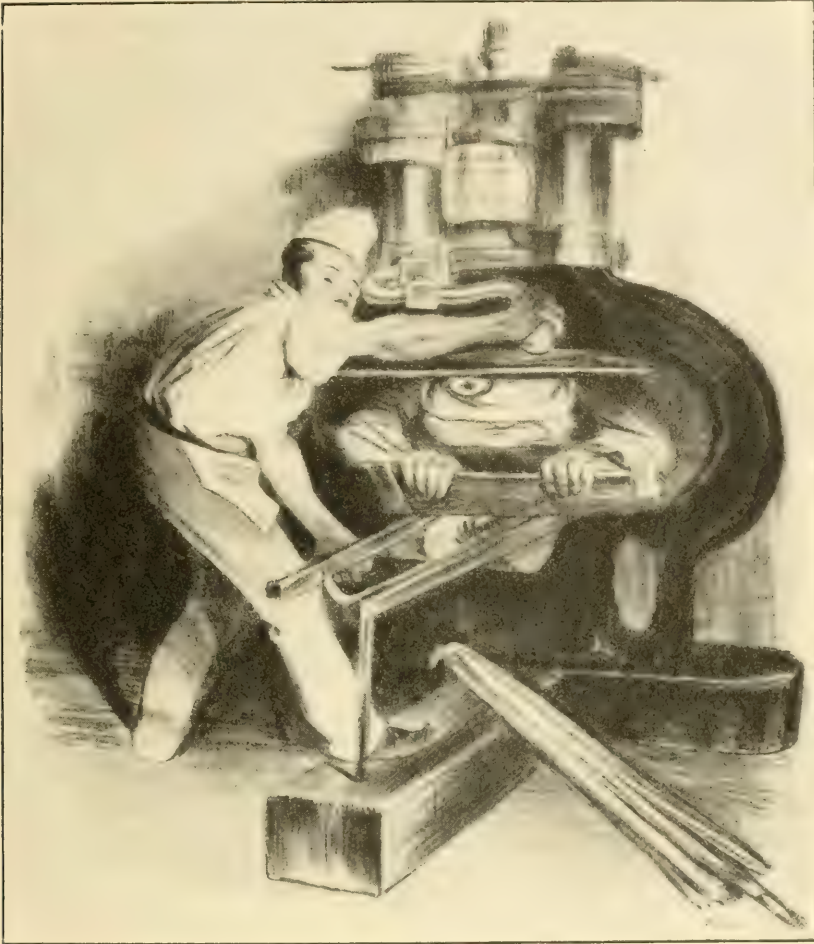
— Vous avez le geste, vous, lui dit-il.

En quoi Achille Ricourt, qui décidément s'entendait à découvrir les talents naissants, fit preuve d'une espèce de divination. Combien timides, en effet, combien gauches ces essais lithographiques !

Les fantaisies d'Honoré, éditées par Ricourt, sont à peu près perdues ; mais nous pouvons retenir de cette période deux lithographies publiées par la *Silhouette*, et signées H. Daumier.

Elles sont dans le goût de Charlet et évoquent bourgeoisement, à

la façon des refrains de Béranger, la gloire poudreuse des guerres de la République et de l'Empire.



*Ah! tu veux te frotter à la Presse!*

La première, du 22 juillet 1830 (1), s'intitule : *Passe ton chemin, cochon!* Dans la fumée du champ de bataille, un grenadier charge son

1) Pour dater les lithographies de Daumier, nous aurons recours à l'admirable travail entrepris et mené à bien au Cabinet des Estampes par M. Jean Laran, qui a retrouvé la date de dépôt de chaque pièce, cette date de dépôt précédant parfois de plusieurs années la publication dans la *Caricature* (la mise en vente chez Aubert étant généralement antérieure à cette publication) ou dans le *Charivari*.

fusil et regarde avec mépris un biscaien qui s'enfonce en terre à quelques pas de lui...

Ainsi, tout juste une semaine avant les *Trois Glorieuses*, le petit Honoré célébrait l'héroïsme des grognards de Napoléon.

Le 11 août 1830, le *Vieux Drapeau* illustre ces vers de Béranger :

Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
Combien la gloire est roturière !

Coiffé d'un bicorne de garde champêtre, un vieux paysan presse sur son cœur le drapeau tricolore. Si la planche manque d'accent, si le dessin en est faible, la poigne qui tient le drapeau annonce déjà les poings massifs – à la Puget – dont le typo de *Ne vous y frottez pas* va menacer Louis-Philippe.



Alphabet. **A.** — Ane.



LA PARADE



## II

### LA CARICATURE. — SAINTE-PÉLAGIE RUE TRANSNONAIN

AU LENDEMAIN DES TROIS GLORIEUSES. -- L'ASSAUT CONTRE « L'ORDRE DE CHOSES » — LA MAISON AUBERT. — CHARLES PHILIPON. -- BALZAC ET DAUMIER. — LA POIRE. — GARGANTUA. — SAINTE-PÉLAGIE. — UNE LETTRE A JEANRON. — LES MASQUES DE 1831. — GALERIE DES ILLUSTRATIONS DE LA BOURGEOISIE PARLEMENTAIRE. — GUIZOT. — RUE TRANSNONAIN. — L'ASSOCIATION MENSUELLE LITHOGRAPHIQUE. — NE VOUS Y FROTTEZ PAS! — ENFONCÉ LA FAYETTE! — LE VENTRE LÉGISLATIF. LES JUGES DES ACCUSÉS D'AVRIL. — « LA CARICATURE » SUPPRIMÉE.

Un trône nouveau venait de s'élever sur les barricades de juillet. La bourgeoisie, maîtresse de l'heure, saluait en Louis-Philippe I<sup>er</sup> son propre avènement. A cause de leurs grandes richesses, on redoutait peu les vaincus de la veille, les légitimistes. Le bonapartisme avait des racines partout, dans le peuple, dans l'administration, dans l'armée, jusque dans la pairie. Mais, à ses chefs, les vieux maréchaux de l'Empire, le gouvernement laissait peu de chose à désirer.

Les plus intransigeants, parce que les plus déçus, c'étaient les républicains. La Révolution ne s'étant faite que par leur audace, on concevait qu'ils regardassent, au même titre que les carlistes, Louis-

Philippe d'Orléans comme un usurpateur. Après ces journées de juillet, où tant de sang plébéien avait coulé, n'était-ce pas à la République qu'eût dû revenir la souveraineté ?

Les Trois Glorieuses avaient donné à la presse une liberté précaire. Avec une violence juvénile, les républicains se saisirent de cette arme. Le *Mouvement*, rédigé par Achille Roche, la *Tribune* de Germain Sarrut, la *Révolution de 1830*, où tiraillaient Charles Reybaud et Anthony Thouret, et bientôt le *National* d'Armand Carrel, se déchainèrent contre le nouveau règne.

Et pourtant les articles véhéments, les discours indignés, les menées des sociétés secrètes, les émeutes ouvrières devaient être moins dangereux pour le régime orléaniste que les lithographies des Traviès, des Decamps, des Grandville, que ces féroces caricatures écloses au soleil de juillet, faisant rire la France entière aux dépens de l'*Ordre de Choses*. Comme l'a dit Baudelaire « ce fut vraiment pour les caricaturistes une belle époque ! »



CH. DE LAMETH

Républicain dans l'âme, ayant hérité de son père un vieux fonds de philosophie emprunté au *Discours sur l'inégalité* et au *Contrat Social*, Honoré Daumier résolut de se consacrer entièrement à défendre, à sa manière, c'est-à-dire en prenant l'offensive, ce patrimoine d'idées libérales et humanitaires, auquel jamais il ne renoncera.

Après avoir commémoré les *Trois Glorieuses* dans une pièce trop peu connue — *l'Épicier qui n'était pas bête leur envoyait de la réglisse qui n'était pas sucrée du tout* (un épicier chargeant son fusil pour tirer sur les gardes royaux) — à peine si Honoré s'est attardé à croquer, d'un crayon amusé, les *Victimes de la Révolution* : deux grisettes dédaignées, cherchant en vain fortune, au Palais-Royal où les dandies ne s'oc-





LES CURIEUX



cupent plus que des gazettes. *Comme c'est amusant, la politique* (1)... Ces petites femmes à mitaines et à tabliers de taffetas sont aimablement troussées, mais décidément Daumier n'est pas le dessinateur des grâces féminines.

Enfant perdu de l'armée républicaine, il tire sur l'adversaire ses premiers coups de feu — d'une bien faible portée encore ! — *Courage,*

*avec de l'argent, nous aurons toujours Dupain !* disent deux Basiles dans une composition déposée le 4 septembre 1830, le premier bois gravé d'après Daumier.



DUPIN

Quelques jours plus tard (2), une lithographie lui ouvre les portes de l'importante maison Aubert, installée alors au 13 de la galerie Véro-Dodat.

A la devanture d'un marchand d'estampes, une planche attire tous les regards. Elle représente des enfants, dont l'un dit : — *Celui qui s'bat, c'est pas celui qui mange la galette.* Sur

quoi un chiffonnier murmure à son camarade, qui ressemble étrangement à Louis-Philippe : — *Il a raison, le moutard. Hé ! oui ! C'est nous qu'a fait la révolution, et c'est eux qui la mangent* (la galette). Dans le fond, à gauche, une équipe de balayeurs regarde la Chambre des Députés : « *Y a encore de l'ouvrage par là.* »

Du 18 octobre 1830 date la charge de Talleyrand — *M. de-bien-avent* — représentant le prince de Bénévent, coiffé d'une girouette et sautant d'une rive sur l'autre. Véritable dessin sur pierre, qui dénonce le crayon timide et réticent.

Il y a encore bien de la gaucherie dans cette charge du 1<sup>er</sup> décembre 1830, qui nous montre Louis-Philippe, en berger, ton-

(1) 24 octobre 1830.

(2) 17 septembre 1830.



THIERS

dant avec ardeur des moutons à cocarde révolutionnaire : — *Pauvres moutons !* dit la légende. *Ah ! vous aurez beau faire, toujours on vous tondra !* Les moutons ressemblent assez à des jouets pour enfants, et les chiens en garde national ou en juge nous montrent Honoré sous l'influence de Grandville et de Decamps.

Les planches politiques de Daumier qu'édita la maison Aubert, au cours de l'année 1831, sont d'une autre vigueur. L'une des plus saisissantes est consa-

crée à *Un héros de juillet* (1). Un moignon de pied supporté par une jambe de bois, son vêtement fait de reconnaissances du Mont-de-Piété, la corde au cou et un énorme pavé pendant à cette corde, le grand blessé regarde mélancoliquement le Palais-Bourbon, avant de se précipiter dans la Seine.

*Dieu ! ai-je aimé cet être-là !...* (2) s'écrie avec amertume le garde national qui regarde les bustes de Louis-Philippe, installés sur le parapet, avec la perspective des Tuileries apparaissant dans le lointain.

Une autre page remarquable, déposée le même jour, *le Patrouillotisme chassant le patriotisme du Palais-Royal*, allusion aux événements du 22 décembre 1830, retint particulièrement l'attention de Philippon, le directeur de la *Caricature*.

C'est une très curieuse figure que celle de Charles Philippon. Il avait vu le jour à Lyon en 1800. Ce fils de marchand de papier peint eut, de bonne heure, le goût du dessin. A l'âge de dix-sept ans, le petit Lyonnais fit le voyage de Paris et entra dans l'atelier de Gros. En 1823, il s'établit définitivement dans la capitale et ne tarda pas à se faire « entraîneur d'hommes ». Champfleury a pu le noter — depuis

(1) Déposé le 1<sup>er</sup> juin 1831.

(2) Déposé le 21 octobre 1831.



L'AMATEUR



Charlet jusqu'à Gustave Doré qu'il devina dans un collégien de seize ans, Philippon enrôla Grandville, les Johannot, Decamps, Daumier, Gavarni, Cham.

Littérateur autant que dessinateur, il excellait, on le sait, à suggérer à ses collaborateurs des sujets de dessins à faire, et à composer des légendes pour les dessins déjà exécutés.

Il choisissait soit un mot célèbre, soit un épisode tiré de l'histoire ou de la légende, soit une œuvre d'art connue ; puis appliquant à un événement ou à un personnage contemporain ce mot, cet épisode ou cette représentation figurée, il obtenait des effets de transposition du plus haut comique, parodiant aujourd'hui le *Festin de Balthazar* et le lendemain le *Massacre des Janissaires*, d'Horace Vernet.

Au physique, cet homme d'esprit était fort laid ; figure sèche et long museau ; si bien que la charge de Benjamin (1) est à peine une charge et que la légende en est des plus véridiques :

On sait que la caricature  
Pour père à Philippon. Si c'était moins constant,  
On n'en douterait plus devant sa pourtraicture :  
A sa fille il ressemble tant !

Ardent républicain, polémiste féroce et tenace, Charles Philippon tint, en 1831, à s'attacher le jeune Daumier, dont il devait être, pour longtemps, l'inspirateur tyrannique.

La *Caricature* comprenait une simple feuille de texte, d'un caractère généralement agressif, et deux belles planches ou une de dimension exceptionnelle. Cet *illustré* détermina « un courant artistique qui



GUIZOT

(1) *Charivari*, 14 mars 1838.

fut pour la lithographie politique ce que les *Voyages pittoresques* de Taylor avaient été pour la lithographie romantique (1). »

Daumier commença d'y travailler sous le pseudonyme de Rogelin. Ses planches voisinaient avec de curieuses études de genre, signées du comte Alexandre de B..., autre pseudonyme derrière lequel se dissimulait Honoré de Balzac.

Le temps de Balzac étant, on le sait, bien réellement de l'argent, l'auteur des *Scènes de la vie de province* ne faisait qu'apparaître au journal, pour remettre sa copie, corriger ses épreuves ou toucher quelques louis... d'avance.

Pourtant ce grand *connaisseur* n'avait pas été sans remarquer Honoré Daumier et il s'était écrié, en voyant certaines de ses compositions, solides comme des bas-reliefs :

— Ce gaillard-là a du Michel-Ange sous la peau !

Baudelaire devait plus tard donner de l'accent à ce jugement, en écrivant dans son *Art romantique* : « On a justement appelé les œuvres de Gavarni et de Daumier des compléments de la *Comédie humaine*. Balzac lui-même, j'en suis très convaincu, n'eût pas été éloigné d'adopter cette idée, laquelle est d'autant plus juste que le génie de l'artiste peintre de mœurs est un génie d'une nature mixte, c'est-à-dire où il entre une bonne partie d'esprit littéraire... »



MR BARTHE

(1) Henri Bouhot. La Lithographie (Quantin éditeur).



M<sup>r</sup> KÉRATRY

Au reste, comme à tout venant, Balzac, qui devait lui confier un jour l'illustration de la *Physiologie de l'Employé* et du *Père Goriot*, avait offert à Daumier ce précieux conseil, dont le jeune homme, soutien de famille, eut la sagesse de ne point tenir compte :

— Si vous voulez devenir un grand artiste, faites des dettes !

Les autres rédacteurs de la *Caricature* étaient sous le pseudonyme de Derville, Louis Desnoyers, l'auteur de *Jean-Paul Choppart*, qu'avant Cham, illustra Daumier, et enfin le meneur de danse, Philipon lui-même qui, délaissant volontiers le crayon pour

la plume, exerçait, aux dépens de la monarchie de Juillet, sa verve dénigrante et macaronique.

Veut-on avoir une idée des *boniments* (ce mot est le seul juste) à l'aide desquels le directeur de la *Caricature* mettait en valeur les talents de sa troupe ? Voici l'étonnante *parade*, au cours de laquelle Philipon annonce la série de la *Chambre non prostituée* :

« Ainsi se poursuit cette grande galerie d'improstitués, dont le talent de M. Daumier est un gage de ressemblance, et qui sera si intéressante pour nos abonnés, lorsqu'elle sera complète et qu'elle comprendra tout ce qui mérite d'être distingué parmi nos ventrigoulus. C'est un monument que nous élèverons à la sottise contemporaine.

« Nous concevons tout l'intérêt qu'on porte à posséder au grand

complet la série de ceux d'entre les improstitués qui se sont fait remarquer, soit par un plus grand nombre de vociférations, soit par un profond mutisme, soit par de plus épiléptiques attaques de nerfs, soit enfin par une plus grande servilité de croupion dans les assis et levés qui ont battu sur les banquettes des centres. Nous continuerons cette espèce de ménagerie humaine... »

La *Caricature* était le rendez-vous d'une foule d'artistes de talent : Grandville, dont la manière à la fois réticente et très écrite plaisait beaucoup ; c'est lui qui, en 1832, ne craindra pas de nous détailler aigrement la *Marche du gros, gras et bête*, triomphe d'un porc conduit par les ministres en goguette ; Henry Monnier, dont les *employés* et les *grisettes* avaient déjà été remarqués sous la Restauration ; Traviès, qui transformait son Mayeux en un politicien ; Raffet, hissant sur les tréteaux un ministre, vêtu en paillasse, et le faisant réclamer une forte liste civile ; Pigal, resté le peintre des petites gens, et Eugène Lami, celui des mondains ; Decamps, plus cruel que tous, travestissant en baladins les vieux pairs et leur faisant danser une sarabande folle sur des échasses...

Mais sans conteste, la première place allait bientôt revenir au pseudo-Rogelin, à Honoré Daumier.

Quand celui-ci entra à la *Caricature*, le gouvernement de Louis-Philippe commençait à perdre de sa mansuétude initiale. L'allégorie de la *Poire*, sortie du cerveau de Philipon, mais à laquelle Daumier donna l'ampleur, l'être, et dont le roi, homme d'esprit, fut tout d'abord le premier à rire, parut, à force d'être répandue par toute la France, moins plaisante à ses ministres.

« On se rappelle que Philipon, qui avait à chaque instant maille à partir avec la justice royale, voulant une fois prouver au tribunal que rien n'était plus innocent que cette irritante et malencontreuse poire, dessina à l'audience même une série de croquis dont le premier représentait exactement la figure royale, et dont chacun, s'éloignant de plus en plus du type primitif, se rapprochait du terme fatal : la poire : « Voyez, disait-il quel rapport trouvez-vous entre ce dernier croquis et le premier ? (1).

1. Baudelaire. *Curiosités esthétiques* (Calmann-Lévy).



*k. Damier*



Ce jour-là, l'impertinence de Charles Philipon ne connut pas de bornes. N'alla-t-il pas jusqu'à jeter au procureur général cette extravagante apostrophe :

Vous nous condamnerez donc demain pour une brioche, pour toute autre chose grotesque où le hasard aura mis cette triste ressemblance ?

Philipon fut acquitté, mais dès lors, les condamnations se mirent à pleuvoir sur la *Caricature*, ce qui justifiait ce coq-à-l'âne de son fondateur :

— Au lieu de pépins, la *Poire* donne des amendes !

Chaque jour, le ton du journal devenait plus acerbe et plus cinglant.

Parlant d'un vote de crédits militaires :

« La Chambre a voté avant-hier 8.393.000 francs pour fournitures d'artillerie. Cette fois, du moins, le peuple ne peut pas dire qu'il ne lui en est rien revenu ».

Et une autre fois, à propos de M. Thiers :

« M. Thiers, dissuadé de prendre les finances, vu la difficulté de faire rentrer l'argent, a répondu : « Soyez tranquilles, messieurs, je prendrai tout sur moi ».

C'est dans cette atmosphère de « bouffonnerie sanglante » (le mot est de Baudelaire), que parut le 15 décembre 1831, sous la signature de Daumier, la planche du *Gargantua*. De petits bonshommes falots, ministres, pairs, députés, déversaient dans la bouche du maître les pièces d'or dont leurs hottes étaient pleines. Au fur et à mesure qu'il s'emplissait, Gargantua digérait et rendait « par l'orifice inférieur de son individu » une avalanche de brevets, décorations, bâtons de maréchaux, portefeuilles, avidement recueillis par les porteurs de hottes.

Le coin de droite de cette charge était évidemment le mieux traité. Là s'entassaient ceux dont la misère laborieuse alimentait les hottes royales : vieux soldat mutilé ; travailleur indigné de verser au fisc une partie de son salaire ; indigents qui, pour rassasier Gargantua, doivent prélever sur leur pain sec ; mère affamée, serrant son nouveau-né sur son sein vide...

Cette planche, qui faisait appel aux rancunes ouvrières contre les profiteurs de la monarchie de Juillet, valut à Daumier, de la part

du Tribunal de la Seine, six mois de prison et trois cents francs d'amende.

Un délai lui ayant été accordé pour purger sa condamnation, la collaboration d'Honoré à la *Caricature*, sous le pseudonyme de Rogelin ou sous une simple initiale, se poursuivit, de jour en jour plus agressive.

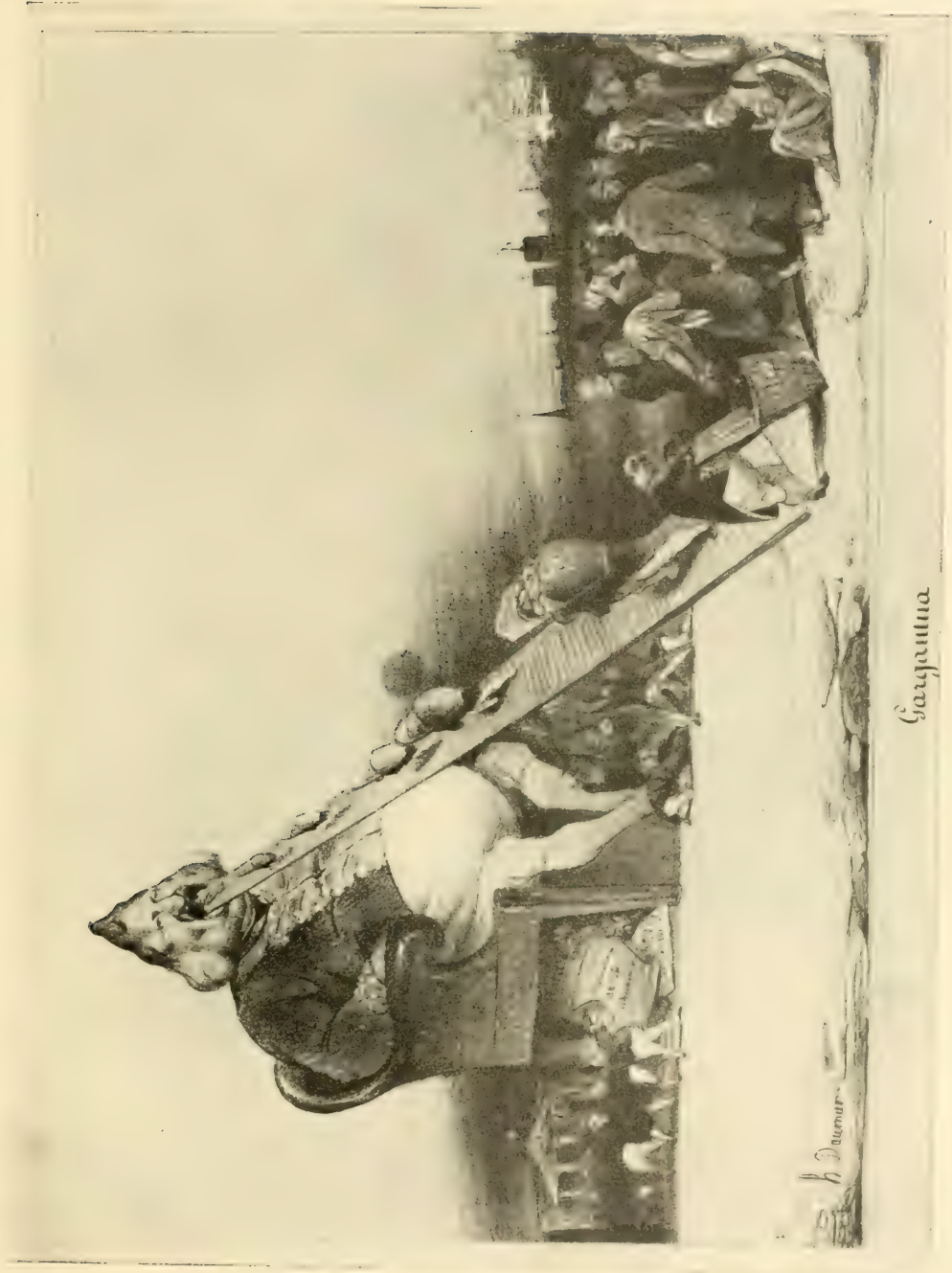
Inspirée de Grandville, la grande lithographie coloriée, qui suivit la *Gargantua*, — *Différentes monomanies des aliénés politiques*, nous introduit dans la cour de Charenton. Là, chaque pensionnaire se livre à sa manie favorite. Le procureur général Persil, celui-là qui requit contre Daumier, guillotine une poupée ; le maréchal Soult porte une botte de cierges ; Thiers, dans un habit trop vaste, veut jouer au ministre ; d'Argout, préposé à la censure, chevauche une paire de ciseaux ; Charles de Lameth est agenouillé devant un siège où trône la Poire ; le roi lui-même, vu de dos, a la monomanie des poignées de mains, dont personne ne veut plus, même pas les forçats auxquels il s'adresse.

La *Réception à la Cour du roi Pétaud* montre les mêmes courtisans allant se prosterner tour à tour, Soult en tête, devant la jambe royale. Cette fois les expressions sont plus accentuées, le crayon se tait plus large et plus gras.

L'influence de Grandville se retrouve dans cette page du 9 février 1832, — la *Pologne*, faible et charmante jeune femme, *foulée aux pieds par l'ours moscovite*, tandis que le loup britannique ordonne au lapin (Louis-Philippe) de contresigner l'acte qui raye du monde des vivants la nation martyr.

Autrement personnelle, cette planche, signée Honoré et déposée le 19 juillet 1832, qui nous transporte la nuit dans une grange, où trois bonnes gens sont en train de pendre à une poulie la Poire. Les attitudes des deux hommes et du gamin, tirant sur la corde, annoncent déjà l'admirable interprète du mouvement que sera Daumier.

Le 22 août suivant, dans une charge, — les *Blanchisseurs* —, qui confine à la maîtrise, ayant eu l'audace de représenter le préfet de police Gisquet lavant en compagnie de d'Argout et du maréchal Soult, le trapeau tricolore et se plaignant de ne pouvoir faire partir « ce diable de rouge », Honoré fut invité à subir sa peine.



Gargantua

Dans la *Caricature* du 30 août 1832, on peut lire :

« Au moment où nous écrivons ces lignes, on arrêta sous les yeux de son père et de sa mère, dont il était le seul soutien, M. Daumier condamné à six mois de prison, pour la caricature de Gargantua. »

Sainte-Pélagie comprenait alors, trois corps de bâtiments, l'un situé au nord, l'autre à l'ouest, le troisième — le *pavillon des Princes* — à l'est ; trois cours les séparaient. La première, la cour de la Dette, la deuxième, la cour des Travées, la troisième, la cour de l'Infirmierie et des Politiques. De hautes murailles masquant le soleil, ces cours pavées, qu'embellissaient sept ou huit acacias chétifs, étaient très humides.

Dans le *Journal de ma prison*, Lamennais a écrit :

« On est ici dans un monde à part et qui flétrit l'âme, car l'homme n'y apparaît que par ce qu'il a de mauvais, à partir de l'architecte, dont la pensée très apparente a été de faire souffrir ceux qui logeraient là, en les privant d'air et de lumière. »

Plus loin, l'auteur des *Paroles d'un Croyant* nous donne de précieux détails sur le régime des prisonniers :

« Deux repas vers huit heures et à quatre heures. Une livre de pain blanc ou une livre et demie de pain noir ; au déjeuner, du bouillon maigre ; à diner, une cuillerée de légumes ; le jeudi, un quart de livre de viande qui tient lieu de la portion de légumes. Le tout ensemble insuffisant pour le besoin. »

Au début du règne de Louis-Philippe, on entassa dans la salle de l'Infirmierie et dans celle des Travées, ainsi que dans le pavillon de la Dette, les prévenus et les condamnés non privilégiés, l'Administration réservant les six chambres du pavillon de l'est, dont les croisées donnaient sur la rue du Puits-de-l'Érmite, aux aristocrates, aux journalistes ou écrivains favorisés.

Cent vingt autres condamnés étaient disséminés dans les divers corps de logis. Daumier fut du nombre.

Sainte-Pélagie était alors le plus curieux *pandémonium politique*.

« La *Caricature* heurtait la *Quotidienne*, le *Courrier de l'Europe* couvoyait la *Révolution*, la *Gazette de France* pivotait entre la *Tribune* et le *Courrier français*.

« Le soir, peut avant l'heure des verrous, à la morne lueur des





L. J. ...



réverbères, tous les républicains de Sainte-Pélagie disaient leur *prière du soir* (1). »

L'un des détenus de *Pélagie*, Armand Marrast, nous a tracé cette scène émouvante, à laquelle Daumier prenait part avec ses compagnons de cellule, le graveur Lerouge et le romancier Masse :

« L'usage de la prière du soir s'introduisit à Sainte-Pélagie, aussitôt après la révolution de Juillet. A la tombée du jour, les prolétaires détachent respectueusement le drapeau tricolore, l'accompagnent dans la cour et se placent en cercle autour de lui. Tous les républicains descendent, réunis par la religion de l'égalité, et venant, avec joie, lui rendre hommage, tous placés au hasard, s'animant au souvenir d'un autre temps, et répétant en chœur les inspirations de nos poètes révolutionnaires.

« Un des assistants entonne le *Chant du Départ* ; bientôt toutes les voix s'élèvent de concert pour en répéter le refrain.

« On pense ensuite à d'autres hymnes de liberté. Qu'elles paraissent nobles, élevées, sublimes ! Le patriotisme s'échauffe, le cœur s'anime et se passionne, l'âme s'élève, rien ne trouble cet enthousiasme ! Toutes ces voix fortes et viriles, ce silence, ces lieux, cette liberté vantée, exaltée, cette présence des trois couleurs, tous ces hommes dont la foi déborde, dont la conviction accentue la parole et rend les vœux si fermes et si vibrants ; tout cela forme une solennité touchante, une espèce de fête où l'espérance dresse l'autel, un culte où chacun apporte son corps pour sacrifice ! c'est beau ! c'est grand !

« Puis vient la *Parisienne*, dont on supprime quelques vers ; puis la *Marseillaise*. Tout cela se chante gravement, du fond de l'âme, et tout le monde est à genoux. Quand l'hymne est fini, le porte-drapeau fait le tour du cercle, chacun baise les trois couleurs ; puis on se relève, le drapeau est reconduit avec la même cérémonie, et bientôt, on entend, au bas de chaque pavillon, une grosse voix s'écrier avec force : « La fermeture ! ». Les portes roulent sur leurs gonds, et chacun rentre chez soi. »

Malheureusement, à côté de la société des honnêtes gens, on devait subir à Sainte-Pélagie, le contact des filous. Daumier, pourtant,

(1) Alfred Sirven. *Sainte-Pélagie*. Lebigre-Duquesne, éditeur.

ne paraît pas en avoir trop souffert. Il a même conté, dans la suite, que ce séjour forcé n'avait pas été pour lui sans intérêt.

Sa placide gaité, son ironie bienveillante lui gagnèrent la sympathie de ses compagnons, les chenapans. « Les voleurs l'aimaient beaucoup ; l'un deux, célèbre coquin du temps, cherchait à provoquer ses confidences, et avait conclu de son silence qu'il ne pouvait être un malfaiteur vulgaire :

— Voyons, dis-moi pourquoi tu ne veux pas me dire ce que tu as grinché ?

Et Daumier, d'un air mystérieux et profond, de se récrier :

— Tu ne le sauras jamais ; c'est un secret (1). »

Dans une amusante lettre, adressée de *Pélagie* à l'ami Jeanron et publiée par M. Arsène Alexandre, Honoré déclare n'avoir pas trop à se plaindre de la pension Gisquet :

Pélagie, 8 octobre 1832.

« Mon cher Genron (2), je suis forcé à t'écrire ne pouvant aller te voir, car je suis retenu à Sainte-Pélagie par une légère indisposition. J'entends beaucoup de bruit ; je suspend ma lettre pour un moment, tu peux aller faire un tour en attendant.

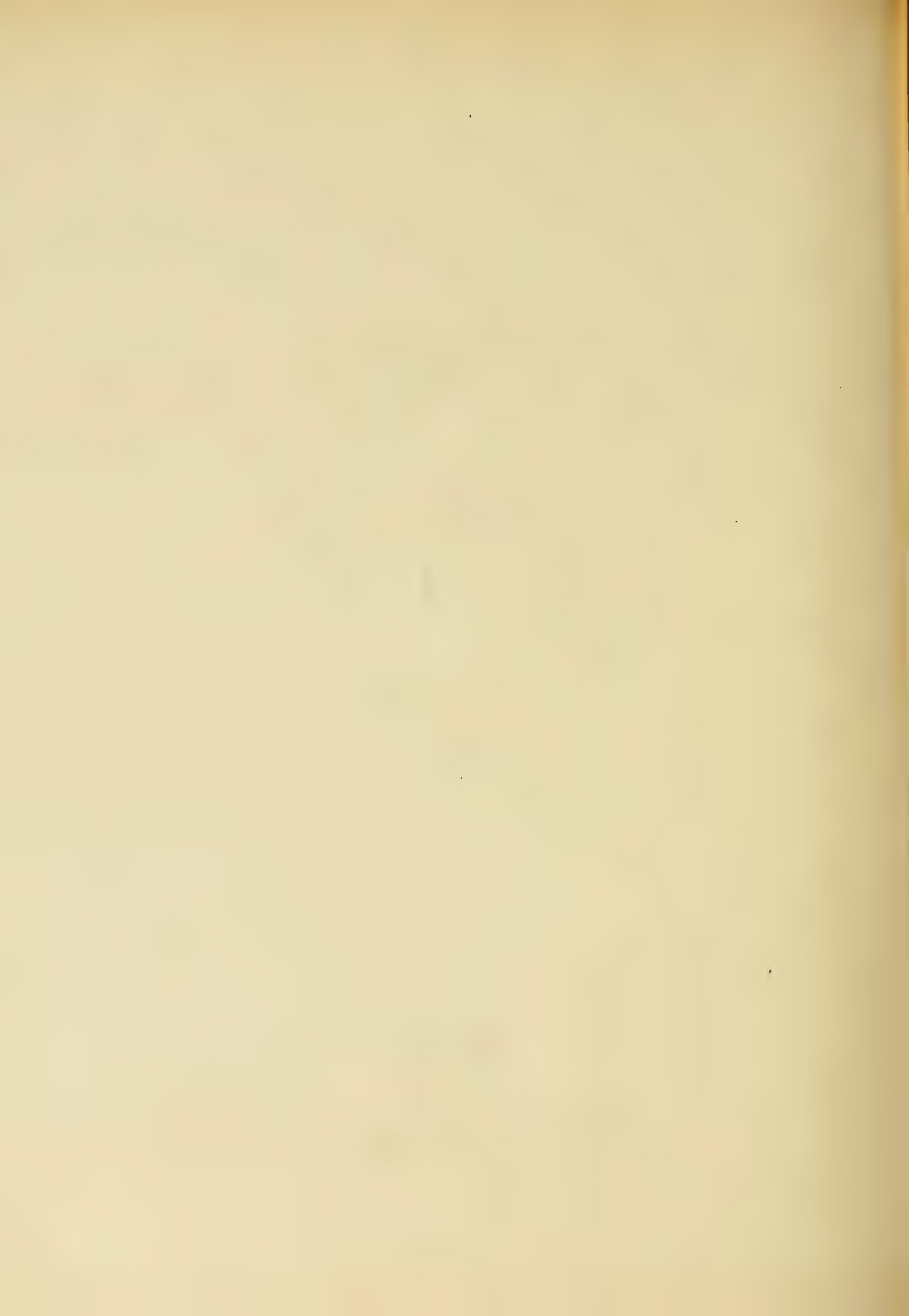
« Me voici de retour, ce n'était rien, ce n'était que des Carlistes qui se battaient, car ces gens-là se battent toujours depuis quelques temps, non pour l'honneur, mais pour des querelles de ménage, pour de l'argent.

« Me voici donc à Pélagie, charmant séjour où tout le monde ne s'amuse pas. Mais moi, je m'y amuse, quand ce ne serait que pour faire de l'opposition. Je te promets que je m'arrangerai assez de la pension Gisquet si, quelques fois, l'idée de mon intérieur, c'est-à-dire de ma famille, ne venait pas troubler le charme d'une douce solitude !... A part cela, la prison ne me laissera aucun souvenir pénible, au contraire, si, dans ce moment, j'avais un peu plus d'encre, car mon encrier est vide, ce qui me gêne beaucoup et qui me force à tremper ma plume à chaque instant et ça m'embête ; sans cela, dis-je, je croirais

(1) Arsène Alexandre. *H Daumier, sa vie, son œuvre*. Laurens, éditeur.

(2) Le peintre Jeanron. Nous respectons l'orthographe de Daumier.





ne manquer de rien. Je travaille quatre fois plus en pension que je ne faisais lorsque j'étais chez mon papa. Je suis accablé et tyrannisé par une foule de citoyens qui me font faire leur portrait.

« Je suis mortifié, désolé, peiné, vexé même de ce que tu as des raisons qui t'empêchent de venir voir ton ami La Gouape dit Gargantua. Il faut que je sois né pour les sobriquets, car dès mon arrivée ici, comme on se souciait plutôt de ma caricature que de mon nom, celui de Gargantua m'est resté ; mais, du reste, tu ne croirais pas que je suis en train de t'écrire depuis vingt-quatre heures, c'est-à-dire que dans ce moment, je reprend ma lettre que j'ai laissée hier interrompue par des visites et ensuite par le diner que j'ai fait chez Geoffroy, diner dont les suites seront mémorables dans les fastes de La Gouape. M. Philipon m'a demandé si je connaissais un paysagiste patriote, je lui ait parlé de Cabat et de HUET ; dans le cas où Cabat ne serait pas de retour, je te prie de me répondre tout de suite parce qu'il a quelque chose de fort pressé à faire (Philipon s'entend). Tu n'oublieras pas de donner l'adresse de l'un ou de l'autre afin qu'on puisse leur écrire.

« J'attends ta réponse avec impatience. Réponds-moi tout de suite au sujet de Cabat et de Huet.

« Mes respects à ta famille.

Adieu la Gouape,

H. D.

« Elle est toujours dans ses charmes. Ne me parle pas politique, parce que les lettres sont décachetées ».

De son passage à Sainte-Pélagie, Daumier tint à fixer le souvenir. Ici, il nous montre les détenus politiques, regardant, à travers les grilles de leur prison, s'élever dans l'air libre un ballon portant les dates des Trois Glorieuses : 27-28-29 (1). Là, en un tableautin, qui fait songer à Martin Drolling, il campe trois captifs (2). Le plus rapproché lit *La Tribune* à ses compagnons. A en croire Champfleury, ce seraient le graveur Lerouge, l'avocat Landon et le romancier Masse.

(1) *Les Réjouissances de Juillet... vues de Sainte-Pélagie*, dessin à la plume gravé sur bois.

(2) *Souvenir de Sainte-Pélagie* (dépôt légal du 14 mars 1834), d'un beau travail lithographique.

Mais il est plus probable que, Landon étant alors en liberté, nous ne devons voir là que Lerouge, Masse et Daumier lui même.

Comme, malgré tout, il a des loisirs, le prisonnier compose une série fantaisiste, *l'Imagination*, dont Ramelet emportait les scènes au fur et à mesure de leur production, et que malheureusement il affadit, en les lithographiant.

Le 14 janvier 1833, en donnant la première planche de *l'Imagination*, une « *vieille portière se berçant du bonheur que lui promet la loterie* », le *Charivari* annonçait ainsi la série :

« Ajoutons un mot qui augmentera, sans doute la bienveillance de nos souscripteurs pour les scènes de *l'Imagination* ; c'est que leur auteur, M. Daumier, les compose en prison. Ce jeune artiste fut condamné en 1832 à six mois de captivité et 500 francs d'amende pour une très bonne charge intitulée *Gargantua* ».

Lorsque, à la fin de janvier 1833, Daumier sortit, plus ardent que jamais, de Sainte-Pélagie, il était mûri de cœur et d'esprit. Les nombreux portraits qu'il avait dû faire, en rechignant, pour contenter ses compagnons, lui avaient confirmé sa puissance à fouiller, d'un crayon aigu comme un ciseau, le visage humain. Le lithographe timide des *Aliénés politiques* et du *Roi Pétard* allait, du premier coup, atteindre à la maîtrise.

Avant son séjour à Sainte-Pélagie, Daumier avait, d'ailleurs donné plusieurs essais remarquables de caractérisation physiognomique.

Dans les *Masques de 1831*, publiés le 8 mars 1832, sous le pseudonyme de Rogelin, le métier lithographique est encore mou, mais le dessin à quelque chose de sculptural. Certains masques, comme celui de *Soult*, aux lignes et aux plans presque géométriques, comme celui de *Kératry*, dont les paupières s'abaissent et le nez se fronce si bizarrement sur la lèvre entr'ouverte, comme celui de *Thiers*, au sourire complaisant et satisfait, sont d'excellents portraits-charges. Ces quinze visages alignés sur trois rangs autour de la Poire, sont pourtant encore raides, figés et, pour tout dire, assez conventionnels. Cette souplesse, ce *fondus* de la vie qui leur font défaut, nous allons les découvrir dans le premier des bustes, soulignés de blasons fantaisistes, dont *Charles de Lameth* inaugure la série (1).

(1) 26 Avril 1832.







L'ancien constituant a la face bosselée d'un vieux sacristain hypocrite. L'expression est vile, dégradée, repoussante ; sous la perruque comique, sous les yeux enfoncés, on cherche en vain une conscience. La lippe inférieure proéminente, le front bas, le nez en retrait, les joues trouées d'ombre, l'oreille pointue, Dupin l'ainé personnifie l'éloquence matoise aux gestes simiesques. Ces deux bustes, particulièrement, sont magnifiques de modelé et d'éclairage.

A sa sortie de Sainte-Pélagie, la réputation de Daumier portraitiste était déjà assez assise pour qu'on lui demandât surtout des portraits. Le condamné de 1832 sculpte alors son dernier buste, celui du pire adversaire des républicains, le procureur général Persil, que son visage en lame de couteau, ses fonctions redoutables et son nom même suggéraient à la satire de figurer en couperet de guillotine ou en scie (*Père Scie*).

Mais combien supérieure à la série des *Bustes* allait apparaître cette cruelle et véridique *Galerie des Illustrations de la Bourgeoisie Parlementaire* !

Ici, le poète classique Viennet médite dans sa haute cravate, avec un air chagrin. Dans un mouvement étonnant de vérité, *M. Vieux-Niais* marche vers nous ; il quitte la page ! (1) Là, M. Cunin-Gridaine s'étale, les mains dans les goussets du pantalon, stupide et grossier, le prototype du parvenu. Ce port empesé, cette physionomie souple et vaine désignent le maréchal Sébastiani, dont la mère pouvait dire : Mon fils est comme ses tambours : plus on le bat, plus il fait de bruit ». L'auteur de la comédie des *Deux Gendres*, le rédacteur en chef de cet important *Constitutionnel* que le *Charivari* va cribler de flèches, M. Etienne, la face molle et béate, les paupières alourdis, le front fuyant sous les cheveux drus, semble ruminer. Nous retrouverons bientôt, dans la série du *Bal de la Cour*, cet *estomac désert*, comme l'appelait Philippon, ce vieux beau, satisfait de lui... et des femmes, accoutré en Amour de Boucher, complètement nu, avec un ventre énorme, des ailes dans le dos, un carquois et une casquette d'aveugle.

Voici l'abbé Louis en contrebandier, vêtu de billets de banque et emportant un sac de douze millions ; Soult en enfant de cœur ;

(1) Notons que le dessin d'une des jambes a donné lieu à une reprise sur la pierre. Daumier n'est pas encore maître de son métier.

Madier de Montjau en jocrisse ; l'effrayant Podnas aux petits yeux porcins, comiquement engoncé dans sa cravate.

Cet échelas clignotant dans un habit trop vaste, c'est Royer-Collard. Nous le retrouverons au *Bal de la Cour*, travesti en vieille marquise de l'ancien régime, profilant sous une mantille noire son masque de douairière, et trébuchant dans ses grands paniers.

Le docteur Prunelle, maire de Lyon, le thérapeute de Madame de Chateaubriand, a les cheveux en broussaille, les épaules larges, les poings carrés, la mine vulgaire et soupçonneuse. Son œil pétille sournoisement, M. de Kératry fait des ronds-de-jambe, plie l'échine, met une main sur son cœur et, dans un sourire, découvre des dents de rongeur !

Absorbé, l'amiral de Rigny, mal d'aplomb sur des jambes qui tangent, semble flairer d'où vient le vent.

Ce Barthe, « avocat louche qui, ennuyé d'être toujours carbonaro sans devenir consul d'une république s'est métamorphosé séide d'une royauté pour être ministre d'une monarchie » (1), Daumier nous le montre bedonnant piteusement dans son pantalon déformé.

Sur son « banc de douleur », voici Guizot ; cette fois, nous avons affaire à un très beau portrait sérieux, pensif, et nullement à une charge. Le modèle du visage est d'une solidité définitive. De ce nez busqué, de cette lèvre supérieure fortement avancée, se dégagent une mélancolie profonde, de la tristesse, presque de l'affaissement, mais aussi une incontestable beauté morale. Toujours, d'ailleurs, Daumier respectera Guizot, et ses charges ne tenteront jamais de ridiculiser le grand docteur.

Cependant, pour se vouer plus spécialement au portrait, Daumier ne renonce point à la caricature d'actualité. Qui ne connaît le geste très humain en somme du maréchal Lobau, dispersant l'émeute, en faisant jouer les pompes à incendie ? C'en fut assez pour que ce vieux guerrier servit de plastron aux sarcasmes de l'opposition républicaine.

Dès lors, il n'est plus de charge du maréchal Lobau, où l'on ne le représente, accoutré à la façon des apothicaires de Molière. Dans le cortège du *Prince Lancelot de Tricanule* (ainsi fut surnommé et

(1) *Le Rivarol de 1842*. Dictionnaire satirique des célébrités contemporaines, par Fortunatus, 1842.





chansonné le commandant en chef de la Garde Nationale), celui-ci est représenté en costume de cour, portant la seringue en sautoir ; des aides de camp le suivent, tenant d'autres accessoires significatifs.

Daumier s'en prendra encore à un autre vétéran des guerres impériales, au maréchal Mortier, duc de Trévis. La courte tentative, en 1834, d'un ministère Mortier, fournit un prétexte à Daumier de faire un sort à certain calembour attribué à Napoléon (qui aurait appelé son maréchal « un grand mortier de petite portée »), en le transformant en engin à lancer des décorations. Ce même duc de Trévis allait être l'objet, de la part de Daumier, d'attaques encore plus injustes et qu'aucune passion politique ne saurait excuser. Il a représenté, en effet, le *Maréchal Mortier la veille de la bataille de Waterloo* (1), coiffé d'un bonnet de coton, faisant le malade et se chauffant près d'un bon feu, comme si ce vaillant soldat eût déserté le champ de bataille, dans le commandement qui le retenait au loin.

Autre diffamation. Sommes-nous menacés d'une crise avec l'Amérique ? Daumier représente le maréchal Mortier, endossant de nouveau la douillette du malade, entre le duc d'Orléans, qui coupe ses moustaches pour se rendre méconnaissable, et le prince de Joinville, caché sous des rideaux.

Le Bugeaud du château de Blaye trouve moins grâce à nos yeux. Guerrier, jardinier, géolier, c'est bien là le *Gros Jean Bugeaud* (2), de qui le *Rivarol de 1842* écrivait méchamment : « Il a une telle égalité d'âme qu'il est capable, dans une même journée, de tuer des hommes et de planter des choux. Toute sa science est renfermée dans ces mots : *On ne passe pas !* qu'il n'a point oubliés depuis le jour où il faisait sa faction en qualité de conscrit ; aussi lui a-t-on donné la garde du château de Blaye ».

Nous avons déjà vu Daumier s'intéresser à la politique étrangère. Plus tard, il trouvera là, lorsque la presse sera bâillonnée, un heureux dérivatif. Dans *Kiss-Kiss, Pedro* et dans la *Prise de Lisbonne*, se révèle la verve patriotique et même un peu chauvine de l'artiste, qui s'exercera, dans l'avenir, au détriment des Cosaques, des Autrichiens et des Prussiens.

(1) Dép. lég. le 15 Février 1835.

(2) Dép. lég. le 9 Avril 1835.

L'opinion publique, en France, était cependant loin de se calmer. A travers le royaume, les émeutes se succédaient. Le 13 avril 1834, la seconde insurrection lyonnaise venait à peine de s'éteindre dans le sang que, rues Beaubourg, Geoffroy-Langevin, Aubry-le-Boucher, aux Ours, Maubuée, Grenier-Saint-Lazare, des barricades s'élevaient construites par une poignée d'hommes exaltés. Avec quelle aveugle férocité ce mouvement fut réprimé, c'est ce dont témoignent les dépositions invoquées dans son mémoire sur les événements d'avril, par Ledru-Rollin. Au numéro 12 de la rue Transnonain, la troupe, exaspérée par les coups de feu partis d'une croisée, massacra tous les habitants.

Les femmes, les enfants, dont le sang innocent coula dans cette maison, devaient trouver dans Honoré Daumier un vengeur dont l'avenir retiendrait la protestation indignée. Cette tuerie allait inspirer au jeune lithographe le plus effroyable des chefs-d'œuvre.

Une chambre d'ouvrier, vue au ras du sol, comme écrasée d'horreur. A droite, au premier plan, près d'un fauteuil renversé, une tête de vieillard chauve et glabre, repose dans une flaque sombre. Adossé au lit bouleversé, un homme seulement vêtu d'une chemise ensanglantée, git, les yeux clos, le nez pincé, les joues creuses, la bouche entr'ouverte.

Son poing gauche est à peine crispé, ses jambes fortement musclées sont écartées. L'homme est tombé sur un tout petit enfant, que son poids a brisé. Au fond de la pièce, dans la pénombre, un corps de femme étendu dont la tête disparaît dans l'obscurité.

‡ La lutte est finie, les soldats sont loin, mais comme cette heure solitaire est plus tragique que l'instant même du massacre !

Aucune déclamation dans cette peinture de la guerre civile (car de par la science de l'éclairage contrasté, de par le jeu souple et puissant des valeurs, cette lithographie est bien la plus belle peinture qui se puisse concevoir). Rien de l'outrance, de l'exaspération qu'on eût pu attendre des brûlantes opinions du détenu de Sainte-Pélagie. Ici, nul romantisme. Dans cette page classique, la vérité apparaît nue, sanglante et muette, froide comme la Justice et comme la Mort. Mais aussi, quelle vigueur d'exécution, quelle sûre technique des raccourcis les plus périlleux, quel robuste modelage des chairs roidies ! Honoré Daumier n'a rien oublié des leçons du grand Rembrandt. Cette ombre









APPALPIS - 100 - 1880



colorée, ces pénombres mystérieuses et animées, n'en avons-nous pas déjà admiré les transparences autour des Pèlerins d'*Emmaüs*, et cette coulée de lumière qui tombe du lit vide sur le cadavre de l'homme percé de coups, n'est-elle point la même qui éclaire la *Leçon d'Anatomie* ?

Cette lithographie ne parut pas dans la *Caricature* proprement dite. Harcelé par le Parquet, Philipon, pour couvrir les amendes qui pleuvaient sur son journal, avait eu l'idée de publier de grandes planches supplémentaires dont le recueil prit le nom d'*Association Mensuelle Lithographique*. C'est dans cette série que fut mise en vente — pour peu de temps, puisqu'elle fut saisie — la composition intitulée : *Rue Transnonain, le 15 avril 1834*.

Comment fut accueillie cette lithographie par le grand public ? Il suffira de dire qu'on fit queue galerie Véro-Dodat, devant les grands magasins de la maison Aubert, pour en contempler l'horreur justicière. A partir de ce jour, le nom d'Honoré Daumier fut populaire. Le jeune artiste avait alors vingt-six ans.

Auparavant l'Association mensuelle avait publié déjà trois planches de Daumier. La première, *Très hauts et puissants moutards et moutardes légitimes*, est sans grand intérêt ; elle représente les princes et princesses de la famille d'Orléans. Daumier n'excella jamais à figurer, même en charge, les grâces de la jeunesse et de l'enfance. La planche suivante : *Ne vous y frottez pas !* témoigne au contraire, d'une belle énergie. Coiffé du bonnet de papier, les manches retroussées, les bras musclés, un typo vient de jeter bas à coups de poings, le vieux Charles X, que consolent deux altesses couronnées. A distance du robuste ouvrier qui lui lance un regard de défi, Louis-Philippe, maintenu par Persil et Guizot, agite son parapluie. Le visage du révolté est superbe de fureur et d'audace.

Plus admirable encore est la lithographie célèbre : *Enfoncé, Lafayette !*

Au second plan, un peuple en deuil se presse respectueusement autour du cortège funèbre, orné de drapeaux tricolores, qui conduit à sa demeure dernière le héros des guerres d'Amérique. La curiosité des femmes, le recueillement des hommes, tout est admirablement dépeint. Au loin, sur la droite, la colline du Père-La Chaise, noire de

verdures funéraires, blanche de tombes. Mais où le chef-d'œuvre prend tout son sens, c'est au premier plan, près de cette pierre tumulaire, de cette croix qui attend l'illustre défunt.

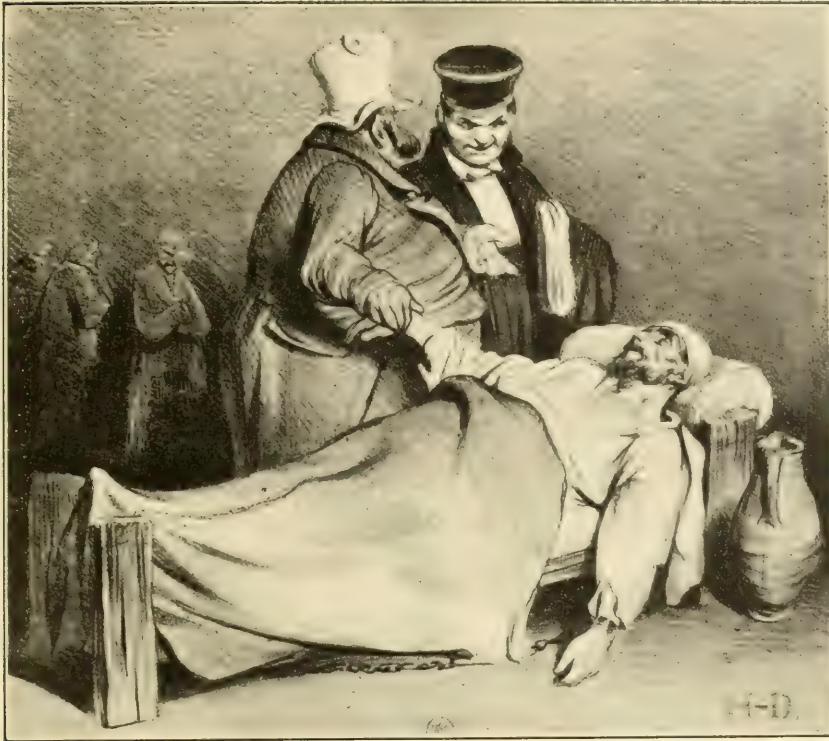
Ventripotent, les cuisses lourdes et courtes, bien reconnaissable à ses favoris, à son nez bourbonien, à ses lèvres enfoncées, Louis-Philippe, de ses mains jointes, cache une partie de son visage, comme s'il pleurait ; et pourtant, visiblement l'hypocrite s'esclaffe ; tout son être exulte, à la pensée délicieuse que l'idole du peuple vient de disparaître. Et la légende prend alors son véritable sens, trivial et terrible : *Enfoncé, Lafayette ! Attrape, mon vieux !*

Quel contraste devait faire avec la *Rue Transnonain* la composition qui suivit, la dernière que Daumier donna à l'*Association mensuelle* — ce fameux *Ventre législatif* (*aspect des bancs ministériels de la Chambre improstituée en 1834*) !

Sur ces quatre bancs, où s'étalent toutes les laideurs, tous les vices, toutes les petitesesses, toutes les difformités physiques et morales de l'humanité, le personnel de la monarchie de Juillet, — épaves de la Constituante et du Directoire, de l'Empire et de la Restauration, nouvelles couches chicanières et avides — est cloué là pour l'avenir, comme au pilori. Ces visages anxieux ou satisfaits, il n'y a pas à les décrire, il n'y a qu'à les regarder. Voici Prunelle obèse et hirsute, Lameth prenant une prise, Kératry discourant avec des mines simiesques, Royer-Collard lugubre, Guizot écoutant avec un ennui mal déguisé les galéjades marseillaises de M. Thiers.

C'est surtout en songeant au *Ventre législatif* que M. Camille Pelletan écrivait en 1878, dans le *Rappel* : « M. Daumier laissera à l'histoire une collection complète des visages de cette époque, types de race pesante, au milieu desquels la figure de M. Thiers éclate d'esprit, de ruse et de pétulance marseillaise. Car jamais personne comme Daumier ne saisit au vol cette vivante grimace, clignant les yeux, serrant les lèvres, qui formait la physionomie de l'éminent homme d'Etat. Les portraits officiels sont loin de cela ».

Les émeutes avaient peuplé d'insurgés et de blessés les prisons. C'est en 1834 que date cette belle planche, où l'on voit Louis-Philippe dialoguer avec un juge, devant la couchette d'un détenu à l'agonie, dont il tâte le pouls : « *Celui-là, dit le roi, on peut le mettre en liberté,*



*Celui-là, on peut le mettre en liberté, il n'est plus dangereux.*

*il n'est plus dangereux* (1) ». De cette année sanglante, également, l'émouvante allégorie : « *Et pourtant elle marche !* (2) » songe, dans son cachot, un jeune insurgé, lequel, fers aux mains et aux pieds, sans paraître se soucier du procureur en robe qui le guette, contemple dans l'air lumineux l'image d'une jeune femme, coiffée du bonnet phrygien, la *Liberté en marche* : et encore ces deux charges de la victime couronnée : le *Magot de la Chine* (tiré du cabinet de M. Ch. Philipon), curieuse transposition de Louis-Philippe en Bouddha ; admirable potiche à la tête en poire, aux méchants yeux bridés, à la grande bouche, au rictus perfide, au ventre béat, se découpant sur un fond d'un noir velouté ; et ce sinistre *Voyage à travers les populations*

(1) 11 Septembre 1834.

(2) 6 Novembre 1834.

*empresées* (1), où l'on voit le souverain vêtu en suisse de cathédrale et juché sur une espèce de Rossinante, parcourant les provinces désolées, semées de cadavres et traversées de vols de corbeaux.

Le soulèvement du 13 avril devait avoir sa répercussion au Luxembourg. Un grand nombre d'arrestations ayant été opéré, ce fut, en effet, devant la Cour des Pairs qu'on traduisit les prisonniers. Ce sont leurs juges qu'à son tour Daumier fit comparaitre dans son journal.

Les audiences n'avaient point lieu dans le Palais, mais dans une construction en planches, édiflée hâtivement à cet usage, et dont Talleyrand avait dit, avec un sourire : « C'est la mort qui construit cette baraque ! » Dans la tribune publique, au milieu du tumulte soulevé par les prévenus et par les défenseurs, les Etienne Arago, les Bastide, les Barbès, les Blanqui, les Armand Carrel, les Garnier-Pagès, les Pierre Leroux, les Lamennais, les Ledru-Rollin, les Raspail, parmi le cliquetis des baïonnettes, Daumier, le cœur battant, assista à chaque audience. Brûlant de venger les accusés, il condamna les juges à figurer dans sa galerie, *pour l'éternité*.

Voyez-les, ces vieillards qui viennent juger, avant de mourir. Vous n'y trouverez pas le chevaleresque Chateaubriand. Le « poète de toutes les ruines » s'est, depuis l'aurore de la nouvelle monarchie, retiré dans un exil volontaire. Le duc de Broglie n'a pas répondu à l'appel et, avec lui, quatre-vingt-cinq pairs, légitimistes, bonapartistes ou libéraux, se sont discrètement récusés.

Mais il reste tous ceux qui, avec le même zèle servile, se sont prosternés devant Napoléon, agenouillés devant les Bourbons, et seront prêts demain à désertier la cause orléaniste pour suivre tel nouveau maître que leur réserve l'avenir. Dans un fauteuil de malade, voici, de profil, Barbé-Marbois, l'ancien déporté de Cayenne ; vêtu d'une vaste houppelande, coiffé d'un béguin, il somnole, les membres raidis par l'ankylose, le corps momifié. Le général Mathieu Dumas, « l'homme à la visière verte », est en train de boire un cordial, qui lui rendra peut-être un peu de vie. M. Gazan, énorme, abominable de vulgarité, dort béatement ; le duc de Choiseul a tout l'aspect d'un ancien guerrier cacochyme, cassé et grinçant.

(1) 14 Août 1834.







H.D.





« Mais voici, sur une triple planche, Portalis, l'ex-ministre des cultes, le visage dévoré, sous sa perruque, par une protubérance variqueuse qui est son nez ; Bassano, l'homme à tout faire de Napoléon, grognon et ronchonnant ; Montlosier, l'ennemi des Jésuites, obèse et joufflu comme un vieil enfant ; puis viennent Sémonville, qu'un rhume de cerveau ravage ; Thiers en Robert Macaire gouailleux ; Ræderer, face de vieux tubercule, avec du chevelu sur le front ; Girod de l'Ain, président de la Chambre n'est que ventre dans son uniforme à broderie ; Verhuel, l'ex-amiral aimé d'Hortense, esquisse un salut de sa tête en forme de ruche (1) ».

Quelles atroces images de la décrépitude humaine ce procès d'Avril devait nous valoir !

Quand il avait eu à reproduire en 1833, des têtes de criminels, ce Bastien cauteleux, ce Robert efflanqué, qui avaient étranglé une femme, et que perdit, à la veille même de la prescription de l'action publique, la découverte du squelette de leur victime, Daumier ne s'était guère montré plus cruel. La vérité nue lui avait alors suffi. De même plus tard, en février 1836, représentant Fieschi et ses complices, il renoncera à toute déformation satirique, comme il avait fait déjà, en mars de la même année, pour les portraits de Bergeron et de Benoit. Seuls ne pouvaient trouver grâce aux yeux de l'ancien détenu de Sainte-Pélagie les tenants de la monarchie de Juillet.

Sentant bien que les temps étaient proches où il n'y aurait plus pour la presse aucune liberté, Philipon et ses collaborateurs brûlaient leur poudre sans compter.

À peine si Daumier trouvait le temps d'interpréter sur la pierre deux tableaux d'amis, exposés au Salon de 1834, *Un corps de garde turc* (2), peint par Decamps, et une *Vue générale d'Avignon* (3), peinte par Huet ; à peine s'il pouvait nous donner une petite scène de genre, dans le goût de Wilkie et du Granet de *l'Asile : la Grand'mère*, l'aïeule contemplant de son fauteuil la maman vaquant aux soins de la lessive, le grand-père surveillant les premiers pas du marmot, tandis qu'un garçon plus âgé occupe la droite. De plus en plus, l'implacable

(1) Henry-Marcel. -- *Daumier*. Paris. Laurens, éditeur.

(2) 2 Avril 1834.

(3) 25 Juin 1834.

Philipon lançait ses artistes dans la mêlée. Daumier, d'ailleurs, n'avait nul besoin d'être stimulé. Son crayon se faisait de jour en jour plus âpre et plus violent.

Ayant tympanisé les pairs, il s'attaque à la Pairie. Cette vieille proxénète, coiffée d'un chapeau de conventionnel et veillant sur des sacs d'or, dont l'un porte le nom de Ney, c'est *Marie-Louise-Charlotte-Philippine Pairie, fille soumise et patentée par la police*. Au-dessous d'une autre planche (1), ce proverbe en guise de légende : « *Quand le diable est vieux il se fait ermite* ». Sur un crucifix, la République, les bras en croix. A ses pieds, deux bizarres pénitents, très romantiques, très sataniques, échappés, semble-t-il, de *Robert le Diable* : à droite, un Talleyrand cornu, travesti en nonne, la taille ceinte d'une corde d'où pendent en guise de rosaire une couronne royale, une mitre, un aigle, une fleur de lys, une poire ; à gauche, Louis-Philippe, tête basse sous la capuce, se frappe la poitrine de la dextre et de la gauche tient un louis qu'il considère avec l'avide méfiance d'un avare.

Ici, nous recueillons sous la plume de Philipon (sans doute l'auteur de la légende) ce mot de *foutriquet* que, bien après la *Caricature*, les Communards substitueront au nom d'Adolphe Thiers. Accompagnant la France, qui succombe sous la hotte budgétaire, le petit Thiers, « grand homme de la hauteur d'un sifflet (2) » offre au souverain un pot de fleurs, douze cent mille francs de fonds secrets et lui débite un compliment :

De tes humbles *foutriquets*  
Reçois, le jour de ta fête,  
Ces deux modestes bouquets  
Que leur dévouement t'apprête.  
Ils te plairont, car le peuple français  
Seul en a fait tous les frais (3).

Là, le *Napoléon de la paix* (4) (un bien beau surnom après tout et que les combattants de la Grande Guerre ne trouvent pas si ridicule !).

(1) 26 Mars 1835.

(2) *Le Rivarol de 1842*.

(3) 30 Avril 1835.

(4) 3 Mai 1835.













*Magot de la Chine*

Serrant sous son bras le parapluie légendaire, Louis-Philippe, coiffé du petit chapeau, suit avec sa lorgnette les paisibles travaux des maçons, en train de reconstruire la France. Pendant ce temps, un cosaque décoche un coup de pied au large postère du souverain... Daumier a pu mesurer un jour où devait nous conduire certain chauvinisme belliqueux qui n'a rien de commun avec le pur patriotisme.

Ici enfin, le *Fantôme* (1), le spectre botté d'un fameux maréchal de France, d'une illustre victime des passions politiques, désigne de son bâton de commandement le *Palais des Ass...* — la Chambre des Pairs. Au-dessus de lui dans le ciel nocturne, trois étoiles brillent d'un feu sinistre. Sur chacune d'elles, une lettre ; ces trois lettres réunies forment le nom fatidique de NEY.

Le 14 mai 1835, la *Caricature* publie une lithographie, en quelque sorte prophétique, de Daumier, représentant une salle de tribunal.

Là-bas, Soult maintient sur le billot, la tête d'un accusé, qu'un magistrat s'apprête à faire sauter d'un coup de hache. A un autre accusé qui, baillonné, étranglé par trois juges, fait un effort désespéré et superflu pour parler, le président, ironique et bonasse, adresse cette exhortation :

— *Vous avez la parole, expliquez-vous. Vous êtes libre !*

Trois mois après, le 27 août 1835, par un des effets de cette loi de répression dont Lamartine a dit alors : « C'est une loi de fer, c'est le règne de la Terreur pour les idées », par suite de cette législation, assimilant arbitrairement les excitations de la presse aux attentats

(1) 7 Mai 1835.

matériels contre la sûreté de l'Etat, la *Caricature* fut supprimée. Elle en était à son 251<sup>e</sup> numéro, ayant paru, pour la première fois, le 4 Novembre 1830. Peu de journaux avaient fait plus de bruit et de besogne que celui-là en quatre ans et dix mois de peine.

A Daumier revient l'honneur de tirer le dernier coup de feu. Au bruit des charges de cavalerie, les morts de Juillet sortent de leurs tombes encore fraîches. L'un deux, admirable figure, domine le groupe et regarde avec stupeur, les soldats qui sabrent et les processions qui défilent.

Et l'artiste met dans la bouche décharnée de ces martyrs de la liberté cette amère *moralité*, qui pourrait bien être celle de la plupart des révolutions :

— *C'était bien la peine de nous faire tuer !* (1)



(Aventures de Jean-Paul Choppart).

(1) 27 Août 1835



RONDE D'ENFANTS



### III

## L'HOMME

AMIS DE JEUNESSE : JEANRON ET PRÉAULT — BUREAU DES NOURRICES, RUE SAINT-DENIS. — EUGÈNE DELACROIX. — LA COLONIE DE L'ILE SAINT-LOUIS. — DAUMIER ET SA FEMME. — BAUDELAIRE, BANVILLE. — MICHELET VEUT COLLABORER AVEC DAUMIER. — L'ARTISTE REFUSE LA CROIX. — AUX CHAMPS : ROUSSEAU, MILLET, GEOFFROY-DECHAUME, DAUBIGNY, COROT, DON QUICHOTTE. — LE THÉÂTRE. — LA SOBRIÉTÉ DE DAUMIER. — SA SÉRÉNITÉ.

Quel homme était-ce, au juste, que ce polémiste enragé, ce caricaturiste féroce, ce républicain forcené, (l'on sait qu'aux environs de 1835, le mot *républicain* était à peu près aussi menaçant, pour les âmes placides, que de nos jours celui d'*anarchiste*) ? Quel homme était-ce que l'auteur de la *Rue Transnonain* et du *Ventre Législatif* ?

Ce gai conspirateur de Jeanron nous a laissé, de son jeune et célèbre ami, un excellent portrait. La face imberbe est colorée, fleurie de santé. Sous les sourcils, bien fournis, qui, plus tard, deviendront broussailleux, les yeux ont un regard perçant, fureteur, très singulier ; menton têtue, bouche charnue ; le nez retroussé est aux aguets. Une charmante physionomie à la fois fûtée et franche, d'allure bien plébéienne et bien française.

L'homme, d'ordinaire gauche et timide devant les étrangers, laisse entre amis s'épancher cette jovialité un peu puérile que nous avons souvent admirée chez les derniers survivants de cette génération des « enfants du siècle », peinte par Musset, sous des couleurs si sombres. Au début d'un repas intime, Daumier a une tendance à chercher ses mots, qui bientôt ira jusqu'à la gêne ; mais un doigt de vin a tôt fait de lui délier la langue et, entre la poire et le fromage, non seulement il plaisante avec aisance, cause avec vivacité, mais encore il ne déteste pas *lancer* une chansonnette de Béranger ou d'Emile Debraux, pimentée d'une pointe d'accent marseillais.

Mais ce qui surtout caractérise Daumier, ce qui jamais, en lui, ne s'atténuera, c'est la ténacité des convictions, c'est la saine bonté du cœur.

Belle et rare génération d'artistes qui, en donnant à l'École française, tant de chefs-d'œuvre, nous a légué la mémoire de vies aussi désintéressées, aussi vraiment bonnes que celles d'un Corot, d'un Théodore Rousseau, d'un Daubigny, d'un Daumier !

Les relations, nouées vers 1828 (probablement chez Suisse, célèbre modèle qui tenait une académie où passa toute la jeunesse de ce temps) (1), par Honoré Daumier avec Préault, Diaz, Jeanron, Paul Huet, Cabat, n'avaient fait que s'affermir avec les années de lutte. Jeanron, nous venons de le voir, fit le portrait d'Honoré. Pour Auguste Préault, lorsque, à la suite d'indignes manœuvres académiques, son fameux groupe, les *Parias*, fut refusé au Salon, il eut, du moins, la consolation de voir Daumier le reproduire magnifiquement et le populariser par la diffusion lithographique (2).

Son premier essai, un bas-relief en plâtre représentant *Un jeune comédien romain égorgé par deux esclaves*, et datant de 1830, ce grand sculpteur méconnu, qui valait mieux que sa réputation d'homme d'esprit, le donna à son cher Honoré (3).

En dehors des séances chez Suisse, tous ces jeunes se réunissaient dans un local commun, sorte d'académie improvisée. Ce local était le

(1) Ernest-Chesneau. *Peintres et statuaires romantiques*, Charavay. 1880 (article sur Préault).

(2) Dans le *Musée* d'Alexandre D... (Decamps, le frère du peintre). Salon de 1834.

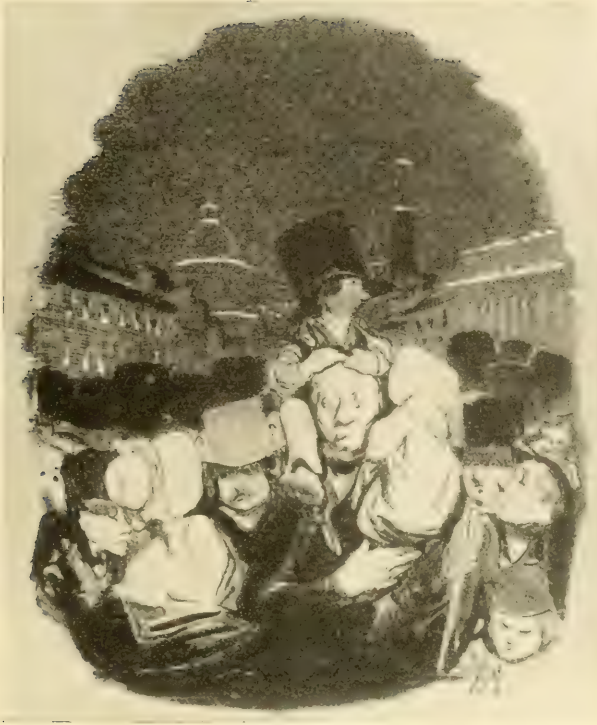
(3) V. Théodore Silvestre. *Histoire des Artistes vivants*. (Nomenclature des ouvrages de Préault). Blanchard.





BAIGNEUSES





LE FEU D'ARTIFICE

*bureau des nourrices* de la rue Saint-Denis. Abandonné depuis longtemps par les nourrices, il avait été transformé en atelier, où l'on travaillait librement. Entre deux séances, des causeries s'improvisaient. On jugeait sans indulgence les pontifes de l'École classique ; Huet vilipendait Bidaut et Bourgeois ; Préault modelait en charge le profil du père Etex ; Jeanron citait des passages de Vasari ou disait son fait à l'*Ordre des choses*.

Comme les maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces grands artistes commençaient par peindre des enseignes. Ce fut une enseigne de sage-femme, exécutée en collaboration avec Jeanron, qui rapporta à Daumier le premier argent (cinquante francs) qui lui valut sa palette. Malheureusement, cette enseigne n'a pu être retrouvée.

La peinture ! Ce devait être — et bien justement, nous le verrons — la perpétuelle obsession de Daumier. Peindre, pouvoir exprimer par la couleur sa vision puissante ! Pourquoi lui fallut-il, toute sa vie, *trainer sa charrette*, comme il disait, lithographier pour vivre ? Quel funeste service lui avait rendu Ramelet, en lui mettant aux doigts le crayon gras, ce facile gagne-pain !

Que de fois ce regret poignant ne se fit-il pas jour ! Au début du Second Empire, Etienne Carjat demanda à Pothey, graveur sur bois

attaché au *Monde Illustré*, de le présenter à Daumier. Afin d'examiner les essais du débutant, le maître repoussa la litho qu'il était en train d'achever pour le *Charivari* :

— Pas mal... pas mal!... Mais pourquoi diable, étant jeune comme vous l'êtes, vouloir faire de la caricature?

Alors, comme Carjat témoignait sa surprise d'entendre le grand Daumier parler ainsi, celui-ci secoua la tête et répondit avec tristesse :

Moi, voilà bientôt trente ans que je crois toujours faire la dernière!

De fait, le plus grand peintre du XIX<sup>e</sup> siècle, Eugène Delacroix, devait lui rendre un éclatant hommage. Delacroix, d'ordinaire si réservé, ne se contentait pas de lui écrire, comme dans cette lettre conservée par la famille Geoffroy-Dechaume : « Il n'y a pas d'homme que j'estime et que j'admire plus que vous. » L'intellectuel délicat, le

#### LES BAIGNEURS



*Excusez regard' donc la grosse Fifine qu'on aurait juré que c'était une vénus ...  
ah ben en v'la un déchet.*



LES LAVEUSES DU QUAI D'ANJOU



## LES BAILGNEUSES



— Elle a encore tout d'même une jolie taille madame Coquardeau !...

chercheur inquiet qu'était le maître des *Massacres de Scio* ne dédaignait pas de se mettre à l'école du caricaturiste. Delacroix employa souvent ses heures de loisir à copier des dessins de Daumier, de ces scènes de baigneurs où l'anatomie humaine est si curieusement interprétée...

Ce fut vers 1846, quand il vint habiter le numéro 9 du quai d'Anjou, que Daumier se lia particulièrement avec Delacroix, ainsi qu'avec Corot, Daubigny, Jules Dupré, Boulard, Trimolet, Steinheil, Eugène Lavieille, Barye, Geoffroy-Dechaume.

C'était l'âge d'or de la colonie artistique de l'île Saint-Louis. Ce quartier solitaire, ces quais aux belles façades, aux balcons de fer forgé, ces perspectives anciennes, ces bras de Seine, paisibles comme des canaux, le recueillement majestueux et un peu morne de ce coin

de Paris, tout concourait à y attirer les artistes et les écrivains, tous ceux qui, pour créer, ont besoin de repos, de silence et de rêve.

Au 13 du quai d'Anjou, vivaient alors ensemble Daubigny, Trimolet le caricaturiste, qui était aussi un peintre de talent, Geoffroy-Dechaume et Steinheil, le sculpteur et le peintre-verrier, qui collaborèrent patiemment à la restauration de nos cathédrales. L'hôtel Lauzun abritait, avec Théophile Gautier et Baudelaire, le célèbre club des Haschischins dont la préface des *Fleurs du Mal* nous donne une si pittoresque description et qui inspira à Daumier une planche des *Beaux jours de la vie*. Chose peut surprenante, l'un des deux *Fumeurs de hadchiss* (1) ressemble étrangement à Baudelaire :

— *Ah ! quel plaisir oriental, dit-il, je commence à éprouver... Il me semble que je trotte sur un chameau...*

A quoi l'autre répond : *Et moi, je crois recevoir une bastonnade*. Le statuaire Michel Pascal était logé, lui aussi, chez la Grande Mademoiselle — Michel Pascal dont le beau médaillon de Daumier inspira à Baudelaire ces octosyllabes :

Celui dont nous t'offrons l'image,  
Et dont l'art, subtil entre tous,  
Nous enseigne à rire de nous,  
Celui-là, lecteur est un sage.  
C'est un satirique, un moqueur ;  
Mais l'énergie avec laquelle  
Il peint le Mal et sa séquelle  
Prouve la beauté de son cœur.  
Son rire n'est pas la grimace  
De Melmoth ou de Méphisto  
Sous la torche de l'Alecto  
Qui les brûle, mais qui nous glace :  
Leur rire hélas ! de la gaieté  
N'est que la douloureuse charge ;  
Le sien rayonne, franc et large,  
Comme un signe de sa bonté !

Corot, Delacroix, Théodore Rousseau, Jules Dupré venaient visiter souvent les *colons* de l'île Saint-Louis, où gitaient encore Antonin Moine, Feuchères, Antigna, Billotte, Wagrez, Norblin, Roger de Beauvoir, et l'élégant et facétieux Boissard, qui logea à l'hôtel Lambert, avant de s'installer chez Lauzun, Boissard, l'amant de la

(1) 13 Septembre 1845.





L'AMATEUR D'ESTAMPES



superbe juive Maryx, dont Geoffroy-Dechaume moula la vénusté, Boissard qui s'amusa à donner des légendes à Daumier, comme dans ce billet *non affranchi* :

«... Un bourgeois, portant un melon sous son bras, heurte, en passant, un gamin qui dit :

— Prenez donc garde, monsieur Saint-Denis.

« Je crois que ce sujet vaut bien les 15 centimes que te coûtera la présente...

BOISSARD.

Le logement de Daumier, au 9 du quai d'Anjou, était fort modeste. Au-dessus, régnait un immense grenier qui, aux yeux du propriétaire, n'avait aucune valeur, car en ce quartier noble et désert, l'espace comptait alors pour rien. L'artiste n'avait eu qu'à faire maçonner ce grenier et à ouvrir dans le toit une large baie, où avait été adaptée une verrière, pour en faire un atelier vaste et splendide, qu'il avait rejoint à son logement au moyen d'un élégant et frêle escalier à vis. Une telle transformation avait stupéfait le propriétaire, attrapé comme un diable qui aurait donné du bon or trébuchant et sonnante, au lieu de feuilles sèches ! Qu'il ne tirât aucun lucre de ce local, qu'il avait cru ne pas exister, et où maintenant il voyait l'artiste installé magnifiquement, c'est une idée à laquelle il ne s'habitua pas ; malheureusement, le bail était bien en règle ! Mais cet infortuné n'en prenait pas moins son parti ; de temps en temps, très souvent, il montait chez Daumier et, après s'être gratté le front, il lui disait avec une douceur insinuante :

— Alors, vous ne voudriez pas subir une augmentation ?

— Non, répondait l'artiste avec plus de douceur encore, j'aime autant pas.

«... Impossible de se figurer un endroit moins luxueux, plus sévèrement nu, et dont le bibelot fût plus soigneusement proscrit, que ce *splendide* atelier. Sur les murs peints à l'huile en gris clair, d'un ton très doux, il n'y avait absolument rien d'accroché, si ce n'est une lithographie non encadrée, représentant les *Parias* de Prévault. Un poêle carré, noir, en tôle vernie ; quelques sièges ; à terre, contre le mur, des cartons gonflés, débordants de dessins et qui ne pouvaient plus se fermer, voilà tout ce qu'on voyait dans ce grand atelier gai et

clair, en outre de la petite table sur laquelle Daumier travaillait à ses pierres (1) ».

L'appartement proprement dit de Daumier, occupé aujourd'hui par M. Régereau, lui-même artiste de talent, n'a pour ainsi dire pas été modifié. Au début de ce siècle, M. Gustave Geffroy en a fait une description, dont il serait vain de tenter d'égaliser la précision et la couleur :

« Je monte l'escalier d'une maison du quai d'Anjou — vieille maison comme toutes celles qui l'avoisinent, placée entre ces deux beautés historiques de Paris, l'hôtel Lauzun et l'hôtel Lambert — vieil escalier aux paliers carrelés de briques, à la rampe de bois épaisse taillée en pleines bûches. Me voici tout en haut, l'ascension semble finie. Non, encore un étroit escalier, une échelle de meunier, une petite porte peinte en jaune. Après le cordial accueil du maître du logis, je regarde ce que l'on me montre : une vaste pièce qui tient toute la largeur de la maison et qui reçoit le jour, à droite par une fenêtre donnant sur les toits de l'île Saint-Louis, à gauche par une baie vitrée ouverte dans le plafond. Toujours à gauche, deux étroits réduits éclairés, à la manière des tableaux hollandais qu'imitèrent de notre temps Bonvin et Meissonier, par une fenêtre à petits carreaux. L'un de ces carreaux s'ouvre comme un vasistas, et c'est toute une vision charmante, à la fois mouvementée et ordonnée.

On a sous les yeux le tournant du petit bras de la Seine. Le fleuve, dont le large courant impétueux a été brisé par l'estacade, devient une paisible rivière de campagne, bordée d'arbres, avec une large grève. Elle coule en décrivant une belle courbe molle. Les lourds chalands dorment sur son eau verte. Une petite barque va et vient comme un bateau de passeur. Les chevaux que l'on baigne, solides bêtes de travail, émergent de l'eau en massives sculptures. Des enfants courent, jambes nues. Des femmes sont assises sur le sable. Des pêcheurs à la ligne sont immobiles. Des blanchisseuses, pliant sous le faix, montent les escaliers de pierre. Des ouvriers et des bourgeois, coude à coude, regardent les remous et les sillages. Tout cela, sur le fond de maisons blanches, rousses et grises, du quai des Célestins,

(1) Théodore de Banville. *Mes souvenirs*. Charpentier-Fasquelle.



L'AMATEUR D'ESTAMPES



aux toits inégaux et aux fenêtres irrégulières. Au-dessus, des coteaux lointains, et les nuages qui voguent au ciel.

« — Quel Daumier !

« C'est le cri instinctif que l'on est obligé de jeter. Quel Daumier ! En effet, un « Daumier » qui ramasse, qui reunit sur le même point des séries de lithographies, de dessins, de peintures, toutes ces images paisibles et comiques où vit une humanité travailleuse et badaude dans le décor de l'ancien Paris miré par la Seine.

« Mais nous ne sommes pas seulement devant un Daumier, nous sommes chez Daumier. Cette vieille maison, dont nous venons de gravir l'escalier, est la sienne. Ce palier sur lequel nous nous sommes arrêté tout d'abord est le palier de son honnête logis. Ce petit escalier que nous avons pris ensuite est l'escalier de son atelier. Autrefois, il était intérieur, aujourd'hui il est extérieur, c'est le seul changement apporté par les années. Cet atelier, enfin, est le sien, et cette petite lucarne par laquelle nous avons revu le monde vivant de son œuvre est la lucarne où s'encadrait sa face spirituelle et sérieuse, et par laquelle son regard et son esprit allaient à la découverte du monde extérieur...

« C'est dans cet atelier du quai d'Anjou, où se trouvent encore la palette, les crayons lithographiques et de belles peintures et de savoureux croquis de Daumier, c'est là qu'il mena à bien une grande partie de son œuvre. Sous cette baie vitrée était la table où il travaillait. Au fond, dans cet angle obscur, le canapé sur lequel il allait se reposer et songer, et travailler aussi, car la songerie de Daumier était féconde, puisque c'était sa mémoire qui lui donnait à revoir, de nouveau, en quels résumés saisissants ! les paysages de villes et les êtres qu'il avait longuement contemplés pendant ses flâneries.

« Ce petit escalier conduit toujours à une espèce de chambre de phare haut perchée sur le toit, qui était encore un refuge de rêverie pour Daumier. C'est de là, fumant son éternelle pipe, qu'il regardait son ami et compère Geoffroy-Dechaume fumant aussi sa pipe dans sa barque amarrée à la berge du quai : ils se regardaient longtemps et conversaient sans mot dire à travers la fumée du tabac » (1).

(1) Gustave Geffroy. *Daumier*. (Revue de l'art ancien et moderne, 1901).

Dans l'île Saint-Louis, chacun, alors, avait sa barque. Daumier n'eut pas besoin d'aller bien loin pour trouver les types de ses *cano-tiers*. Philippe de Chennevières nous a montré Gavarni en quête de l'auteur de *Robert Macaire*, se rendant dans un café de l'île (1). Là, « on ne parlait que de capitaines. Chaque habitué, à qui il réclamait son confrère, répondait : « Daumier, il est avec le capitaine un tel — Daumier, il vient de sortir avec le capitaine un tel ». Et tous ces capitaines étaient des canotiers (2) ».

Ce fut dans ce cadre paisible du quai d'Anjou que, le 16 avril 1846, Honoré Daumier installa Marie-Alexandrine Dassy, couturière, âgée de vingt-quatre ans, demeurant précédemment chez ses père et mère, 6, rue du Pourtour-Saint-Gervais, qu'il avait épousée le matin même, à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement (3), en présence de leurs témoins : Marie-Auguste Soubeyrau, employé, Annic, employé, Edme Dacier, homme de lettres, Philippe Bernard-Léon, artiste peintre.

Le chantre des *Veilles poétiques* n'était plus là pour bénir la fiancée de son fils ; mais l'excellente M<sup>me</sup> Jean-Baptiste Daumier, qui habitait au 8 de la rue de l'Arbre-Sec, anima la cérémonie de sa pétulance méridionale.

A cette époque, le caricaturiste avait trente-huit ans, et non point vingt-six, comme on l'a prétendu par erreur, en fixant la date du mariage à l'année 1834. Etant née le 22 février 1822, la future M<sup>me</sup> Daumier n'aurait eu alors que douze ans !

Cette union était un mariage d'inclination, dans toute la forme du terme. Jusqu'au soir de sa vie, l'artiste ne cessa de chérir avec tendresse cette compagne saine et robuste, souple et volontaire, qui, malgré la simplicité de ses origines (elle était fille d'un vitrier comme son mari ; seulement, celui-là n'était pas poète), comprit le génie d'Honoré et parfois l'inspira, ramassant en légendes l'esprit gouailleur de cette rue parisienne où elle avait poussé.

Aux heures les plus sombres, il n'y eut aucune défaillance dans son estime, dans son respect, dans sa vénération pour le

(1) Peut-être au *Rendez-vous des Mariniers*, 37, quai d'Anjou, qui a gardé son décor Louis-Philippe, sa clientèle d'artistes, d'hommes de lettres... et de *mariniers*.

(2) Ph. de Chennevières. *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts*.

(3) Aujourd'hui, IV<sup>e</sup> arrondissement.





Non, non, non, et ne croient pas que les deux sexes soient également capotés, car si c'est le cas, ils ne se seraient pas mariés.



pauvre grand homme, dont elle eut le réconfort de voir se lever la gloire.

Au physique, elle était grande, avait les lèvres fortes, le teint coloré, les yeux expressifs. Nous ne connaissons d'elle aucun portrait. Mais nous retrouvons sa silhouette dans une foule de compositions de Daumier.

Quelle fut l'affection de l'artiste pour sa femme, nous pouvons nous en rendre compte, en parcourant les lettres qu'il lui adressait, durant les rares séparations, et dont je dois la communication à la famille de Geoffroy-Dechaume.

Bien des années après le mariage, il suffit que *Didine*, que sa chère *Négresse* manque le courrier pour qu'Honoré perde la tête :

Mon cher Didin,

« Je m'attendais à recevoir une lettre de toi ce matin, et je ne reçois rien. Je t'en prie, ma Didine, réponds-moi à chaque lettre, courrier par courrier, quand ce ne serait qu'un seul mot : *Je me porte bien*. Cela me suffira — mais ne laisse pas passer l'heure de la poste, je t'en prie... »

Dans un paquet de lettres qui ne portent pas d'indication de date, mais qui doivent remonter à 1850, il est question des bains de Langrune, où M<sup>me</sup> Daumier se trouve avec une amie, M<sup>me</sup> Muraire. Nous y découvrons que le silence d'Honoré n'inquiétait pas moins sa Didine :

Ma chère Didine,

Jeudi matin.

« J'espère que vous êtes maintenant tout à fait rassurées. J'ai diné hier avec Muraire et nous comprenions fort bien votre désolation. Dorénavant, tenez-vous en garde contre les bavardages. Souvenez-vous que vous êtes à 60 lieues de Paris, et que, plus on est loin, plus les choses se grossissent, en passant par la langue des dames Potier et Gilot de tous les villages.

« Je vous ai pris hier un abonnement d'un mois à l'*Estafette*. Je n'ai pas pris *La Presse*, parce qu'elle ne fait pas d'abonnement pour un mois, mais je crois que l'*Estafette* vous amusera davantage, parce qu'elle donne beaucoup de nouvelles.

« Je suis fâché, ma pauvre Didine, de ne t'avoir pas écrit mardi

comme je te l'avais promis, mais ça n'a pas été de ma faute. Au lieu de livrer lundi comme je l'espérais, je n'ai pu finir que mardi mes pierres.

« Tu sais que c'est toujours pour moi un jour de presse, que je ne finis jamais avant trois ou quatre heures, et que l'heure de la poste étant passée, j'ai dû remettre ma lettre au lendemain.

« Je t'en prie, ma Didine, ne t'inquiète pas le jour où tu ne recevras pas de lettre de moi. Ne sois pas en peine de ma santé qui est excellente.

« Réponds-moi de suite. Dis-moi si vous avez reçu le journal.

« Adieu, mon vieux Didin.

« Je t'enverrai un petit bonjour demain.

H. DAUMIER.

Lundi matin.

Mon bon Didin,

« En arrivant hier, je suis allé voir ta mère. Je lui ai donné tous les détails de votre installation, vos fatigues de voyage et le bon état de ta santé. Elle en est ravie, et t'envoie mille embrassements — et bibi aussi.

« J'ai trouvé Chibi établi chez moi. Toute la famille et les amis se portent bien. Nous avons bu à la santé des Baigneuses de Langrune avec Muraire, chez qui je suis allé au sortir de la diligence. Il est enchanté de la façon dont vous vous trouvez établies et du bon état de votre santé. Du reste, vous devez avoir reçu une lettre de lui.

« C'est aujourd'hui lundi. Je vais m'atteler à la pierre et veiller au grain. J'ai été beaucoup moins fatigué du second voyage que du premier. Embrasse bien M<sup>me</sup> Muraire, Jenny et Léon pour moi. Ecris-moi tout de suite, et promets-moi d'être bien raisonnable. J'en ferai autant.

« Adieu, ma vieille.

H. DAUMIER.

Voici maintenant qu'Honoré se prépare à aller rejoindre sa *Négresse* :

Mardi matin.

Ma bonne Didine,

« Je ne t'écris qu'un tout petit mot aujourd'hui. Je suis excessivement pressé.





« Ta dernière lettre m'a rendu très content. Je vois que ta santé est en bonne tâche. Que cela aille de mieux en mieux. Cela dépend de



toi — et, à notre retour, on ne te reconnaîtra plus.

« Nous espérons partir du 6 au 7 du mois prochain. J'ai diné hier avec Muraire.

« Adieu, ma Nègresse. Je t'embrasse bien.

« Ne m'oublie pas auprès de M<sup>me</sup> Murraire. Donne-lui une bonne poignée de main pour moi et un baiser à ses enfants.

H. DAUMIER.

La veille de son départ pour Langrune, toujours rivé à sa pierre, Daumier envoie encore à sa femme ces lignes aimantes et impatientes :

Mercredi.

« Nos places sont retenues pour demain jeudi, ma bonne Didine, et nous serons ensemble vendredi matin.

« Vous êtes plus heureuses que nous, Mesdames, car, du moment où vous recevrez nos lettres, vous n'aurez plus qu'un petit jour à attendre, tandis que nous qui vous écrivons, nous avons encore deux grands jours.

« Enfin, mon bon Nini, ça se passera. Je vais passer la journée à faire une pierre.

« Adieu, ma vieille. A après-demain, qui ne sera que demain pour toi.

H. DAUMIER.

L'union d'Honoré et d'Alexandrine Daumier est semblable à la vie des peuples heureux : elle n'a pas d'histoire. Sans doute, la charge d'un ménage, si modeste qu'il fût, entrava-t-elle encore l'ardente vocation de Daumier pour la peinture... Il n'en est pas moins vrai que, si



— *Dis donc ma femme, c'est singulier,  
je ne vois rien !*





A L'ORCHESTRE



la *charrette* devint soudain plus lourde à trainer, il y eut deux mains vaillantes de plus, pour la pousser loin des ornières.

Bonne ménagère et femme d'esprit, M<sup>me</sup> Daumier laissait toute liberté à son noctambule de mari (Daumier se couchait tard et se levait tard), qui s'en allait souvent, après souper, causer beaux-arts, belles-lettres et politique, chez ses voisins du 13 ou du 17. Daumier n'était pas marié depuis plus de deux ans, quand Champfleury le rencontra aux soirées de l'hôtel Pimodan (ou Lauzun) :

« J'aurais pu montrer le caricaturiste descendant de son atelier dans les salons somptueux de l'hôtel Pimodan, où, vers 1848, la plupart des artistes de l'île Saint-Louis se réunissaient pour entendre les quatuors des grands maîtres de l'Allemagne. Quelquefois, contre un

panneau se profilait la figure mélancolique de Delacroix, et là, j'ai été témoin de la profonde sympathie du peintre de Faust pour l'auteur de *l'Histoire ancienne* (1).

C'est de cette époque également que datent les premières relations de Daumier avec Théodore de Banville. Le poète des *Odes funambulesques* a conté, de façon charmante, dans ses *Souvenirs*, sa première visite à Honoré Daumier. Il s'agissait de remplacer la vi-



*Ce qu'on appelle aller jouir à la campagne des plaisirs de l'Automne.*

(1) Champfleury. *Histoire de la Caricature Moderne*. Dentu, éditeur.

gnette hors d'usage du journal *Le Corsaire*, auquel collaborait Banville. Cette vignette, fatiguée par les tirages, était de Tony Johannot. Elle représentait le branle-bas de combat sur le pont d'un navire : « Un grand diable de marin mélodramatique brandissait une plume gigantesque et démesurée, tandis qu'autour de lui les matelots s'occupaient consciencieusement aux préparatifs d'une bataille navale. » Avec la fougue de la jeunesse, Banville proposa au rédacteur en chef, Virmaître, de confier l'exécution de la nouvelle vignette à Honoré Daumier, « alléguant que ce peintre de mœurs, que ce grand satirique était un homme de génie ».

Après avoir bondi, M. Virmaître, qui « n'était pas loin de regarder Daumier comme un sauvage altéré de sang », avait fini par se rendre aux chaleureux arguments de Banville. Daumier exécuterait le dessin du *Corsaire*, au prix, considérable pour l'époque, de cent francs, et le jeune poète se chargerait de mener à bien la négociation.

Suivons Banville chez Daumier ; le récit est des plus alertes, et il nous fournit sur l'artiste et sur l'homme de précieux renseignements :

« Lorsque j'entrai dans l'atelier, Daumier, assis devant une table et courbé sur une pierre lithographique, travaillait en fredonnant le rondeau de *Ketty* : *Heureux habitants des beaux vallons de l'Helvétie*, dont la profonde stupidité l'enivrait comme un breuvage bizarre et l'aidait à supporter patiemment le vol lent et pénible des heures. J'admirai son visage éclatant de force et de bonté, les petits yeux perçants, le nez retroussé comme un coup de vent de l'idéal, la bouche fine, gracieuse, largement ouverte, enfin toute cette belle tête de l'artiste, si semblable à celle des bourgeois qu'il peignait, mais trempée et brûlée dans les vives flammes de l'esprit, et tout de suite j'expliquai l'objet de visite, insistant pour obtenir le chef-d'œuvre que j'étais venu chercher, et surtout m'excusant une fois pour toutes de ne pouvoir le payer que cent francs.

« Mais la question d'argent n'existait pas ; Daumier s'en moquait comme de Colin-Tampon ; ce qui était autrement grave, c'est qu'il ne voulait pas du tout faire le dessin. Il alléguait d'abord qu'il était fatigué et ennuyé des dessins sur bois (1) et n'en voulait plus faire ; que seul le crayon lithographique suivait sa pensée, tandis que la mine de plomb

(1) Daumier n'a jamais gravé sur bois lui-même.



LA COMÉDIE DE MOLJÈRE



était rétive et ne lui obéissait pas; qu'enfin il avait fini par prendre en horreur ce genre de dessin où, neuf fois sur dix, on est trahi et déshonoré par le graveur. Moi, je lui dis qu'il ne s'agissait pas de tout cela, que nous étions au *Corsaire* un tas de jeunes gens, de poètes, dévorés d'une volonté, d'une ardeur, d'une furie romantique, d'une fièvre de vie qui ne saurait être exprimée sinon par un dessin de lui, que nous voulions ce dessin, qu'il nous le fallait, que je m'étais engagé à l'avoir, que j'avais lutté et souffert pour lui, et que je l'aimais déjà. Voyant que je n'en voulais pas démordre, Daumier se décida à me dire sa vraie raison :

— « Ecoutez, me dit-il, sans phrase, vous me plaisez beaucoup, et il n'est rien que je ne ferais pour vous être agréable, excepté pourtant ce dessin-là, parce que, fait par n'importe qui, il sera toujours imbécile. Et que le diable emporte les allégories qui n'ont ni queue ni tête! Comprenez donc qu'un journal n'est pas un navire, et qu'un corsaire n'est pas un écrivain; or, n'importe comment on s'y prend, on aboutira toujours à cette ineptie : un journaliste qui écrit avec un canon ou un militaire qui se bat avec une plume! Pas de ça, Lisette, on ne mange pas de ce pain-là dans ma famille. »

« Ayant ainsi parlé, Daumier se remit à chanter son rondeau de *Kettly : Loin des intrigants, des coquettes et des méchants*.

« Et de nouveau il m'assura qu'il ne ferait pas le dessin; moi, je lui jurai qu'il le ferait. Enfin impatienté, mais toujours souriant et chantant l'affreux rondeau de *Kettly : Dans l'heureux séjour où Lavater a vu le jour*, il me dit à brûle-pourpoint :

« Je travaille du matin au soir, parce qu'il le faut, mais au fond, je suis plus paresseux que mille couleuvres. » Et quand il ne s'agit pas du travail quotidien où je suis condamné, alors ma paresse me suggère les inventions les plus étonnantes. Si vous vous acharnez à vouloir ce dessin, et si j'ai la faiblesse de vous le promettre, vous n' imaginez pas à quelles roueries, à quelles subtilités, à quels lâches mensonges, j'aurai recours pour ne pas tenir ma parole.

« — Mais, dis-je, moi j'inventerai ruses contre ruses, et alors ce sera comme les héros dans l'Iliade.

« — Alors, fit le peintre, vous serez plus embêtant qu'un éditeur?

« — Parfaitement, répondis-je », et Daumier, un moment atterré,

reprit le rondeau de *Kettly: L'homme des chalets, en lui voyant un frère* (1)... »

Théodore de Banville tint parole. A partir de ce moment, il ne quitta plus l'atelier, réclamant sans cesse son dessin, que Daumier, aussi têtu, lui promettait toujours pour le lendemain.

Un jour enfin, sans préparation, sans provocation, à propos de rien, Daumier prit un bois parfaitement net et uni, et en une heure, il improvisa, exécuta avec une verve inouïe le dessin du *Corsaire* :

« Sur le premier plan, des Robert Macaires, des avocats, des juges prévaricateurs, des jongleurs, des prostituées, des généraux chimériques, tombaient foudroyés, coupés en deux, assommés comme des marionnettes, et, au loin, sur la mer tranquille, dans un nuage de fumée, on voyait tout petit le brick d'où était parti le coup de canon qui avait jeté par terre tous ces polichinelles » :

« Fou de joie, Banville alla porter, sur l'heure, le dessin à Virmaître qui, tout en le déclarant affreux et inutilisable, remit néanmoins au piteux ambassadeur les cent francs promis. Homme d'expérience, Daumier ne témoigna aucune surprise du jugement de Virmaître :

« — Quoi ! dit-il à son jeune ami, vous vous étonnez encore de ces choses-là ! Mais, mon cher poète, pour être sûr de plaire en tout état de cause, ne faudrait-il pas être boîte à musique, pipe en sucre d'orge ou figure de cire ? ».

Sa foi républicaine et aussi ses très vives attaques contre le parti *prêtre* devaient valoir à Daumier une amitié précieuse, celle de Jules Michelet.

On était au début de 1851. La seconde République agonisait. L'interdit venait de s'abattre sur la chaire du grand historien de la Révolution. Daumier représenta *Gorenflot remplaçant Michelet au Collège de France*, et prêchant emphatiquement devant les gradins désertés par la jeunesse.

Cette composition virulente enthousiasma les étudiants et l'ardent historien, qui adressa à l'artiste la lettre suivante (2) :

(1) Théodore de Banville, *Mes Souvenirs*. Charpentier-Fasquelle, éditeur.

(2) Ces lettres de Michelet ont été publiées par M. Arsène Alexandre dans son bel ouvrage sur *Daumier, sa vie et son œuvre*.







30 Mars 1851.

« Vous m'avez, cher Monsieur, rendu un grand service. Votre esquisse admirable, étalée partout dans Paris, a éclairé la question mieux que dix mille articles.

« Ce n'est pas seulement votre verve qui me frappe, c'est la vigueur singulière avec laquelle vous précisez la question.

« Je me rappelle une autre esquisse où vous rendiez sensible, même aux plus simples, le droit de la République. Elle rentre *chez elle* ; elle trouve les voleurs à table qui tombent à la renverse. Elle a la force et l'assurance de *la maîtresse de la maison*. La voilà définie et son droit clair pour tous. Elle seule est *chez elle* en France.

« Les questions n'avancent que quand on trouve ainsi une formule très forte qui crève tous les yeux. Le jour où Molière trouva celle de Tartufe, son vrai portrait, Tartufe fut dès lors impossible.

« Je vois avec plaisir venir un temps, où le gouvernement étant le peuple même et devenant ainsi *éducateur*, fera certainement appel à votre génie. Plusieurs sont agréables, mais vous seul, *vous avez des reins*. C'est par vous que le peuple pourra parler au peuple.

« Je vous serre la main cordialement.

J. MICHELET.

« Quand vous êtes fatigué et que vous voulez prendre l'air au Bois de Boulogne, rappelez-vous qu'il y a sur le chemin une maison où l'on vous admire et où l'on vous aime ».

Comment Honoré Daumier et Jules Michelet se rencontrèrent, un beau jour de 1851, M. Arsène Alexandre nous l'a rapporté, en un tableau saisissant :

« L'artiste modelait ce jour-là une statuette dont l'idée le hantait. Un visiteur entre rapidement, demande d'une voix essoufflée : « Vous êtes Daumier ? » et tombe aux genoux du caricaturiste. Grands gestes, grands mots ; Daumier parvient à relever son visiteur. Les deux hommes causent alors, rapprochent leurs espérances et leurs haines. Voilà Daumier et Michelet liés d'une profonde amitié.

« Le regard de Michelet va vers l'ouvrage interrompu ; il pousse un cri d'enthousiasme : « Ah ! vous avez atteint en plein l'ennemi ! Voilà l'idée bonapartiste à jamais pilorisée par vous ».

Cette figure, c'était le *Ratapoil*, qui, moustache en croc, barbe en

pointe, redingote battant les maigres jarrets, synthétise à merveille l'agent bonapartiste, mi-officier, mi-policier, qui parcourait alors la France, réchauffant la flamme napoléonienne et préparant, à coups de gourdin, le plébiscite.

Cette maquette eut, sous le second Empire, l'odyssée la plus plaisante. Enveloppée de linge ou de paille, elle était sans cesse changée de place par M<sup>me</sup> Daumier qui craignait les perquisitions.

Tantôt au grenier, tantôt dans un coffre à bois ; enfin, au refuge où Héliogabale trouva la mort, Ratapoil conserva la vie.

Telle fut l'amitié de Michelet pour Daumier qu'elle faillit aller jusqu'à la collaboration. Les légendes de Daumier rédigées par Michelet. Quelle chose curieuse ç'aurait pu être !

Le *Charivari* ayant publié une charge où Daumier représentait le roi de Naples, contemplant avec satisfaction les cadavres jonchant les rues, « *Le meilleur des rois continuant à faire régner l'ordre dans ses Etats* » —, l'historien écrivit ceci à l'artiste :

Le 2 Septembre 1851.

« Je suis ravi, cher Monsieur, de vous voir entrer dans cette nouvelle manière. Votre *meilleur des rois* est du vrai Tacite : terrible et sublime.

« C'est au même moment que nous entrons tous deux dans la vieille Europe, nom de ce très petit pays où toute chose en ce moment est si pâle.

« Parlez-moi du roi Bomba, du pape et de Nicolai ! Voilà mes hommes !

« Je vous serre la main et de cœur,

J. M.

« Je vous donnerai mes légendes à mesure qu'elles paraîtront. Il y a à faire une belle série des cosaques. Le cosaque est le factotum du Nord, un brocanteur à cheval ».

Y eut-il vraiment, comme l'a supposé M. Arsène Alexandre, commencement de collaboration entre Daumier et Michelet ? Cela pourrait être, si l'on s'en réfère aux termes très précis de cette nouvelle lettre :



APRÈS L'AUDIENCE



Cher Monsieur,

« Je ne sais trop si je me trompe, mais le temps devient meilleur pour la chose en question.



CAPUCINADE

« Voici l'Elyséen Girardin qui, pour se refaire un peu de popularité, écrit contre les Jésuites. Notre émancipation approche.

« Je vous écrirai ces jours-ci une liste des gravures qu'on pourrait bien faire rentrer dans la première partie (partie historique).

« Pour la deuxième partie (morale et satirique), elle en fournirait depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

« Je vous serre affectueusement la main.

J. M.

« Je suis convaincu qu'en 1852, vos admirables gravures du *Charivari* seront toutes mises sur le théâtre. On jouera Ratapoil, Montalembert, l'Eteignoir, l'Entrée des Capucins à Rome, etc... ».

Illusions d'historien-poète ! 1852 ne devait voir que le triomphe de Ratapoil et le sacre d'un nouveau César. Tout sujet politique était

désormais interdit au pamphlétaire. N'importe, à cette heure de doute et d'angoisse, le chantre pathétique de la Révolution française trouva, dans l'art de Daumier, un réconfort suprême et il le lui dit de façon bien touchante :

« Du fond de mon désert où j'achève mon histoire de 93, je vous suis jour par jour, cher Monsieur, cher ami, et je vous admire de plus en plus. Quand vous étiez soutenu par l'inspiration politique, je comprenais mieux votre force d'inépuisable production. Aujourd'hui, tout vous manque et vous êtes le même. Vous montrez bien que le génie est un monde à lui tout seul.

« Je ne sais si vous avez rien fait de plus fort que la Bourse, et récemment cet effet si naïf des vieilles gens qui découvrent le soleil à travers les démolitions.

« Et nous, cher monsieur, quand le reverrons-nous à travers les décombres de cette mesure qu'on vient de bâtir au nez de la France ?

« Quelle consolation pour vous et moi que rien ne vieillit ma Patrie, qu'elle est toujours jeune et puissante dans son génie original, lors même que l'espoir des masses semble subir une éclipse morale !

« Gardez-bien, cher monsieur, gardez cette jeunesse merveilleuse, cette gaieté vivace qui est le signe de la force. Ce sont pour nous de chers gages de résurrection. Chaque fois que je vois vos esquisses, quand même je serais triste, je chante malgré moi le vieux chant : *La Pologne n'est pas morte encore !* »

J. MICHELET.

Le coup d'État avait été cependant bien sensible à Daumier.

« Ce fut pour lui, écrivait Pierre Véron, au lendemain de la mort de Daumier, ce fut une terrible épreuve. Que de fois je l'ai entendu rugissant en *a parte*, quand les tracasseries odieuses de la censure lui cherchaient de misérables chicanes ! »

Sa haine contre l'Empire ne devait jamais désarmer. L'artiste détesta à ce point l'*homme de Décembre* qu'il ne put jamais prononcer son nom sans frémir.

Un jour de fête, il se promenait avec sa famille aux Champs-Élysées,





SCAPIN ET CRISPIN



quand soudain des sonneries retentirent, une ligne de casques et de sabres étincela. Napoléon III rentrait aux Tuileries.

Eprise des spectacles de la rue comme toute bonne parisienne, Mme Daumier aurait bien voulu demeurer sur le passage de l'Empereur. Mais Daumier entra, cette fois, dans une belle fureur :

— Non, je ne l'ai pas vu, et je ne veux pas voir cet homme funeste.

Et hors de lui, il entraîna de force sa mère et sa femme loin des Champs-Élysées.

L'Empire des derniers jours, soucieux de rallier les libéraux, devait pourtant lui offrir la croix en même temps qu'à Courbet. Daumier la refusa simplement, avec une grande dignité, et personne n'en sut rien...

— Je suis trop vieux ! dit-il non sans ironie.

Albert Wolff assista, le jour même du double refus de la croix, à une entrevue des deux peintres.

« Ce fut par un soir d'été ; j'avais passé la journée dans la charmante famille de Jules Dupré. Courbet était venu ; entre le déjeuner et le diner nous flâmons dans la campagne, Jules Dupré plein d'enthousiasme pour la nature qui nous entourait, Courbet ne parlant que « du soufflet qu'il venait de donner à Napoléon ». Vers neuf heures du soir, Jules Dupré nous reconduisit à la gare de l'Isle Adam. Là, nous rencontrâmes Daumier.



LA QUEUE AU SPECTACLE.

A la vue de Daumier, un cri de joie s'échappa de la vaste poitrine de Courbet, il se précipita dans les bras de son ami, le serra sur son cœur et :

« — Ah! que je t'aime, s'écria-t-il, tu as refusé la croix comme moi! Seulement, tu as eu tort de ne pas la refuser avec éclat; il fallait faire du tapage autour de cette affaire! »

Et Daumier, secouant sa vieille tête, contemplant Courbet d'un regard profond :

« — A quoi bon? fit-il d'un ton de reproche. J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire; je suis content; mais cela ne regarde pas le public. »

« Je ne saurais vous dire, ajoutait Albert Wolff, avec quelle dignité exquise Daumier prononça ces paroles. Sa fierté semblait se révolter à la seule pensée que quelqu'un pût le supposer capable de vouloir exploiter son refus comme un moyen de réclame. Courbet demeura tout interdit devant cette leçon et, en montant avec moi dans le wagon, il me dit :

— On ne fera jamais rien de Daumier, c'est un rêveur! »

Certes, l'admirable maîtrise du peintre de l'*Enterrement d'Ornans* ne pouvait laisser insensible un Honoré Daumier; on le vit bien, au Salon de 1865, lorsqu'il mit dans la bouche d'un artiste cette légende : « *Ne soyez donc pas bourgeois comme ça! Admirez au moins ce Courbet!* » Et pourtant ce Comtois vantard et franc lippeur ne semble avoir jamais été très sympathique au modeste et sobre Daumier.

Servi par son bon sens à la Chrysale et son instinct du ridicule, celui-ci paraît s'être toujours un peu méfié des *emballés*.

C'est ainsi qu'à en croire Champfleury, Daumier, un peu surpris des dithyrambes, pourtant très clairvoyants, de Baudelaire, « craignait les *fuites* du cerveau du poète ».

Comment Daumier occupait-il ses rares loisirs? Car la lithographie, la peinture, voire la sculpture, lui laissaient peu de liberté.

A la belle saison, il lui arrivait souvent de désertier son atelier et de s'acheminer, la pipe à la bouche, vers les bains froids qui, avec les pontons de blanchisseuses, ceinturaient l'île.

C'était, pour les baignades en rivières, aujourd'hui bien déchuës, l'âge d'or. Les Parisiens, contemporains de Jérôme Paturot et de la meilleure des Républiques, affluaient vers les bains comme les Romains du temps d'Auguste. Alexandre Dumas s'y installait pendant les semaines entières de la canicule. Daumier, lui, se délectait devant les académies ventruës ou efflanquées ; son œil fouilleur y étudiait les difformités de l'animal humain en mouvement. C'est à cette fréquentation des bains froids que l'artiste, qui ne travaille plus jamais devant le modèle, devra de ne point perdre l'indispensable contact avec la nature.

D'autres fois, Daumier laissait-là sa *brenée de pierres* et s'en allait, tout comme aux jours où il était saute-ruisseau, flâner dans les rues, écoutant les saillies de Gavroche, épiant ces « bons bourgeois », que nul comme lui n'a su peindre.

Quand il y a décidément trop d'indigo dans le ciel et qu'on étouffe sous les toits de zinc, Daumier emmène sa mère et sa femme à *la campagne*, dans la banlieue, où ils croisent les ménages de bonnetiers et d'épiciers, chargés de victuailles et d'enfants, extasiés devant une touffe de pissenlits, horrifiés à la vue d'un crapaud, et ces rencontres nous vaudront les séries savoureuses, et si justes, des *Parisiens aux champs*.

Parfois, il se laisse entraîner plus loin de Paris, dans les fraîches verdurees d'Auvers-sur-Oise, où s'est installé Daubigny, dans les gras pâtis de Valmondois où lui-même, un jour, plantera sa tente et où son cher Geoffroy-Dechaume lui enseigne à goûter, dès l'aurore, les plaisirs de la campagne, en lui jouant, sur le coup de cinq heures du matin, des airs de cor de chasse qui le tirent tout maugréant de son lit.

Il demande l'hospitalité de Barbizon à Millet et à Rousseau, et reçoit de ce dernier le plaisant billet que voici :

Barbizon, 27 Décembre.

Mon cher Daumier,

« Vous n'êtes pas dégoûté de demander à coucher dans le lit de Millet. Seulement comme vous auriez un peu de peine à y tenir à deux, vous ferez bien de prendre le nôtre. Nous allons, peut-être, nous

rencontrer à Paris. J'y vais mardi pour deux jours ! Montmartre triomphe enfin ! Je vous dirai que nous en sommes bien aises. Nous avons su par Sensier que le *Charivari* vous avait redemandé et il a bougrement bien fait.

« Embrassez Madame Daumier pour nous.

« Je vous serre la main ».

TH. ROUSSEAU.

« Je vous écris de suite et avant d'avoir vu Millet ; mais comme il est probable qu'il vous dirait bonjour, s'il est de bonne humeur, je prends sur moi de vous l'envoyer de sa part. »

Une autre fois, Rousseau adresse à Daumier ce court billet :

« Venez, hâtez-vous. Nous vous attendons pour jouir avec nous de la vue incomparable des plaines recouvertes de resplendissantes moissons. »

Rousseau et Millet s'invitaient de leur côté, sans plus de façons, chez l'ami Daumier, comme en témoigne cette lettre joviale du peintre des *Glaneuses* :

22 Mars 1855.

Mon cher Daumier.

« Madame Rousseau, Rousseau et moi, nous invitons à dîner chez vous demain vendredi, nous inquiétant peu si cela vous plaira ou non.

« Madame Rousseau se propose d'aller de bonne heure chez vous voir comme tout ira, et vous faire marcher au cas où il en serait besoin, comme il convient.

« Ce qui ne nous empêche pas de dire un cordial bonjour à Madame Daumier et même à vous.

« Poignées de mains. »

J.-F. MILLET (1).

Parfois, une lettre de ses parents de Marseille rappelait à l'artiste le parfum natal, fortement safrané et relevé d'ail. Joseph Philip, cousin germain de Daumier (il avait pour père le frère de M<sup>me</sup> Jean-Baptiste Daumier) expédiait, de temps en temps, la langouste et la rascasse nécessaires pour faire une bonne bouillabaisse, à la mode de

(1) Ces lettres nous ont été communiquées par la famille Geoffroy-Dechaume.



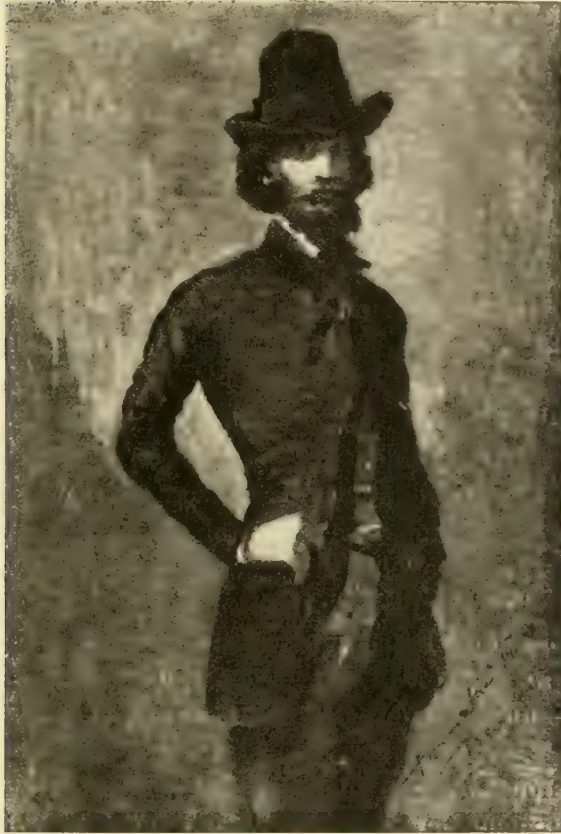
LE HALEUR





chez Pascal. Ces jours-là, la vieille et alerte maman d'Honoré revêtait un grand tablier et donnait à sa belle-fille une leçon de cuisine marseillaise.

L'hiver, quand il ne montait pas *tailler une bavette* chez Daubigny, Jules Dupré ou Fernand Boissard, Daumier lisait. Il aimait la lecture, principalement celle de *Don Quichotte*, dont la verve picaresque et le bon sens chaleureux l'enchantaient, *Don Quichotte* qui devait lui inspirer maintes peintures épiques.



ROUSSEAU, par Daumier.

L'homme avait gardé pour l'art grec l'admiration de l'enfant, dont la galerie des Antiques avait été la première école. Sans être, certes, un érudit, il lisait Sophocle — dans une traduction — et ressentait de l'enthousiasme pour Œdipe et pour Antigone. Jean Gigoux, dans ses *Causeries*, s'émerveille de voir Daumier rendre, contrairement à l'usage, les livres par lui empruntés : « Daumier se mit un jour en tête d'illustrer *Télémaque*, puis *Illiade* et *Odyssée* à sa manière. Il vint un jour me demander ces livres qu'il ne savait où trouver. Je les lui envoyai par un de mes rapins, et figurez-vous qu'il eut soin de me les rendre après les avoir lus ! »

Comme son ami Corot, le théâtre l'attirait beaucoup, autant pour

les éclairages fortement contrastés, pour les plans accusés, pour le grouillement des figures simplifiées sous la lumière brutale que pour l'intérêt des pièces elles-mêmes. Tout son œuvre — lithographié et peint — est fortement influencé par le théâtre. C'est là qu'il a appris à aimer Molière et à le commenter superbement.

Daumier avait assurément un goût scénique très développé. Ses *Physionomies tragico-classiques*, ses *Physionomies tragiques* visent bien moins à parodier Racine et Corneille qu'à cingler les ridicules de la mimique conventionnelle. Qui sait s'il n'y avait pas en Honoré Daumier l'étoffe d'un réformateur de la scène classique ? L'anecdote suivante, relatée par M. Arsène Alexandre, paraît en faire foi :

« Un de ses amis nous a raconté, à ce sujet, un trait assez caractéristique. Sous l'Empire, un jour de représentation gratuite, ils allèrent ensemble à la Comédie-Française, où l'on donnait le *Cid* et *Tartuffe*. Pendant la représentation, ce qui frappa surtout Daumier, et ce qu'il fit remarquer à son compagnon, c'était le tact et le bon sens de ce public qui applaudissait souvent à de beaux endroits oubliés par les critiques, et négligeait au contraire bien des prétendues beautés. Il expliqua alors le théâtre comme il le comprenait, en dehors des conventions et des partis pris, et bien que Daumier ne se piquât pas autrement de critique, peut-être plus d'un homme du métier aurait-il trouvé profit à entendre ce feuilleton parlé. »

Sa passion du théâtre, ou plutôt la passion de son concierge pour l'Opéra-Comique... et le bon vin, devait valoir, un jour, dans les coulisses de la salle Favart, au très sobre Daumier, une réputation bien imméritée.

Théodore de Banville nous a conté plaisamment cette joyeuse histoire. Le portier de Daumier était une manière de géant, qui montait l'eau et le bois et faisait l'atelier, à des heures matinales où l'on n'obtient pas que les domestiques soient levés. Taillé en force, buvant sec et marié à une bonne femme, le concierge Anatole avait pourtant du vague à l'âme. Le voyant dépérir, Daumier l'interrogea :

— Ah! soupira le portier, j'ai, monsieur Daumier, j'ai que j'ai une passion malheureuse pour l'Opéra-Comique et que, faute d'argent, je ne puis y aller tous les soirs comme je le voudrais.



ENFANTS



Daumier ne goûtait guère l'Opéra-Comique de M. Scribe et de M. Adam.

— Consolez-vous, dit-il, l'affaire peut s'arranger. J'ai mes entrées dans ce théâtre. Vous n'avez qu'à vous nommer, ou mieux à me



DON QUICHOTTE

nommer au contrôle, et à dire : « Monsieur Daumier ». Comme ça, vous irez tant que vous voudrez à l'Opéra-Comique.

Joie d'Anatole qui, le soir même et les soirs suivants, se grisa de blanchisseuses, de contrebandiers, de rois d'Espagne et de hussards qui courtisent les bonnes sous des tonnelles, autour desquelles jaillissent des roses trémières... Au bout de quelques jours, cependant, le portier redevenant morose, puis triste, puis funèbre :

— Quelle mouche vous pique ? lui dit son bienfaiteur. Vous n'êtes pas encore content !

Anatole s'expliqua. Il était humilié profondément de se voir, chaque soir en redingote, au milieu de beaux messieurs, en habit noir. Or, il n'avait point d'habit, et c'est ce qui le desséchait.

— Qu'à cela ne tienne ! dit le bon Daumier ; j'en ai un superbe, dont je ne me sers pas deux fois par an. Chaque fois que vous voudrez aller à l'Opéra-Comique, venez prendre l'habit noir, et, comme ça, j'espère que vos vœux seront enfin comblés !

Ce fut le triomphe d'Anatole. « Tous les soirs il venait prendre

l'habit noir, et tous les matins, il le remettait à sa place, après l'avoir brossé et plié avec un minutieux amour, tout en fredonnant les ariettes entendues la veille. »

Un matin cependant, il apparut désolé, vaincu, piteux, courbé, traînant la savate, laissant ses cheveux tomber sur ses yeux, et sans

PHYSIONOMIES TRAGICO-CLASSIQUES



— *Mon char, mes javelots, tout cela m'importune.*

même attendre que Daumier l'interrogeât, il s'écria d'une voix brisée et entrecoupée de sanglots :

— Ils m'ont flanqué à la porte !

La chose n'était que trop vraie. « Dans son ravissement de fréquenter le plus bel endroit du monde et de s'y montrer sous un vêtement auguste, Anatole avait célébré chaque soir sa félicité par de copieuses libations... » Il arrivait ainsi ivre comme un cent de grives, à son théâtre favori, où il interpellait les comédiens, frappait sur le ventre de son voisin en lui disant : « Nous autres notaires » et jetait le



AU THÉÂTRE





trouble dans l'air du ténor en y mêlant effrontément sa chanson personnelle.

« C'est ainsi qu'Anatole était parvenu à faire rayer le nom de Daumier sur le livre des entrées. Bien des années après, au foyer de l'Opéra-Comique, la conversation était tombée sur le dessinateur

CROQUIS D'EXPRESSIONS



*Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.  
Tel qu'on dépeint nos Dieux, ou tel que je vous vois.*

célèbre, et on louait à l'envi son génie, sa modestie et sa charmante bonté.

— Oui, dit une vieille Dugazon, qui savait toutes les vieilles histoires du théâtre ; mais pourquoi faut-il qu'un homme d'un pareil talent ait le triste défaut de boire ! »

« Tout le monde se mit à rire, car la sobriété de Daumier était connue et proverbiale ; on s'expliqua enfin, on remonta à la source de cette tradition fantastique (1) », et c'est ainsi

(1) Théodore de Banville. *Mes Souvenirs*. Fasquelle, éditeur.

que fut mise à jour l'historiette, si joliment contée par Banville.

« La sobriété de Daumier était connue et proverbiale », rapporte le poète des *Odes funambulesques* ; aussi ne faut-il considérer que comme une fantaisie des plus infidèles, cette peinture vivement brossée par Gavarni, dans un *bistingo* d'Auteuil, pour la grande joie des Goncourt :

« Il (Gavarni) nous fait un drôlatique tableau de l'intérieur de Daumier, l'artiste, le grand artiste, nous dit-il, le plus indifférent au succès de son œuvre, qu'il ait rencontré dans sa vie. Une immense pièce où, autour d'un poêle de fonte, chauffé à blanc, des hommes étaient assis à terre, chacun ayant à sa portée un litre auquel il buvait à même, et, dans un coin, une table portant, dans le désordre le plus effroyable, un entassement et un amoncellement de choses lithographiques, et dans un autre coin, le groom et le rapin tout à la fois du dessinateur, *choumaquant* et *recarrelant* de vieux souliers (1) ».

Un tel tableau n'est, d'ailleurs, pas plus véridique que ce mot cocasse, également attribué à Daumier par les Goncourt :

« Un beau mot dit à Leroy par Daumier un peu émêché, en sortant d'une soirée chez Boissard, à l'hôtel Pimodan :

— Ah ! comme j'ai vieilli ; autrefois, les rues étaient trop étroites, je battais les deux murs... Maintenant, c'est à peine si j'accroche un volet (2) ».

Nous avons vu combien les haines politiques d'Honoré Daumier furent profondes et vivaces. Il ne faudrait pas pourtant s'imaginer l'auteur d'*Enfoncé, Lafayette !* sous les traits d'un polémiste farouche et virulent. Tout au contraire, ce qui ne cessa de caractériser l'homme, c'est la sérénité, la bonhomie, lesquelles n'excluaient nullement en lui l'ardeur juvénile des convictions, l'horreur de l'injustice, la foi en un idéal libérateur.

Cette qualité de sentiments qu'on rencontre chez Daumier, Duranty l'a fort judicieusement mis en lumière :

« Il faut s'entendre sur la bonhomie de Daumier et faire deux parts dans son esprit : celle de cette bonhomie, et il la mettait dans ses planches de mœurs, dans les scènes de la vie ordinaire ; celle de la

(1) *Goncourt (Journal des)*, année 1856. Fasquelle éditeur.

(2) *Goncourt (Journal des)*, année 1853. Fasquelle éditeur.





passion et de la violence, et il l'apportait dans ses œuvres politiques. »

Au reste, dès que l'ennemi était à terre, ses haines les plus tenaces se faisaient généreusement. Au lendemain de la révolution de 1848, Daumier, causant avec Champfleury, lui avoua que, malgré toutes les sollicitations, il renonçait à fronder le souverain déchu :



*Rodrigue, as-tu du cœur ?*

— Je suis fatigué, dit-il au critique, des attaques contre Louis-Philippe ! Un éditeur m'en commande une série, et je ne peux pas...

La sérénité, telle est vraiment la dominante du caractère de Daumier. Dans ses *Causeries*, Jean Gigoux, qui l'a bien connu, a pu écrire : « Daumier était tout le contraire de Gavarni : il était sans façon, insouciant de la gloire. On pourrait lui appliquer le mot de Béranger sur Emile Debraux : « Laissant couler sa vie comme le vin d'un tonneau défoncé ».

Au cours de ses promenades dans les galeries du Louvre, Daumier, nous conte M. Arsène Alexandre, aimait à s'arrêter devant le *Mendiant* de Ribera :

— Voyez, disait-il à l'ami qui l'accompagnait. Ce petit misérable est contrefait ; ses loques sont certainement insuffisantes à le préserver du froid ; sans doute, il n'a pas un liard dans sa poche, et cependant il rit !.. Il rit, et nous qui avons nos membres robustes, nous qui avons la santé, et qui, malgré les difficultés de la vie, trouvons assez de quoi ne pas mourir de faim, nous et les nôtres, nous nous laisserions abattre, nous renoncerions à ce trésor, la bonne humeur et la sérénité de l'esprit !

Le rire du pauvre modèle de Ribera, voilà toute la philosophie d'Honoré Daumier.



Vignette pour « Le Bourgeois Campagnard »  
de Frédéric Soulié.







## IV

### L'OBSERVATEUR

LES LÉGENDES DE DAUMIER. — « LE CHARIVARI ». — ROBERT MACAIRE. — LES BAIGNEUSES. — BAS-BLEUS ET DIVORCEUSES. — LE BOURGEOIS. — BOUTAREL ET JÉROME PATUROT. — PASTORALES. — AU THÉÂTRE. — L'HISTOIRE ANCIENNE. — LES GENS DE JUSTICE. — GAVROCHE AUX TUILERIES. — L'EMPIRE. — L'ANNÉE TERRIBLE.

Daumier a quelques rapports avec Molière. Comme lui, il va droit au but. L'idée se dégage d'emblée. On regarde, on a compris. Les légendes qu'on écrit au bas de ses dessins ne servent pas à grand'chose, car ils pourraient généralement s'en passer. Son comique est, pour ainsi dire, involontaire. L'artiste ne cherche pas, on dirait plutôt que l'idée lui échappe. Sa caricature est formidable d'ampleur, mais sans rancune et sans fiel. Il y a dans toute son œuvre un fonds d'honnêteté et de bonhomie. Il a, remarquez bien ce trait, souvent refusé de traiter certains motifs satiriques très beaux et très violents, parce que cela, disait-il, dépassait les limites du comique et pouvait blesser la conscience du genre humain.

« Aussi, quand il est navrant ou terrible, c'est presque sans l'avoir voulu. Il a dépeint ce qu'il a vu, et le résultat s'est produit. Comme il aime très passionnément et très naturellement la nature, il

s'élèverait difficilement au comique absolu. Il évite même avec soin tout ce qui ne serait pas pour un public français l'objet d'une perception claire et immédiate (1). »

Pour Baudelaire, on le voit, Daumier, comme Molière, fut un des plus grands observateurs de l'espèce humaine. — Peinture de mœurs et peinture de caractères, types représentatifs d'une époque aussi bien que types généralisés et synthétiques, son œuvre est faite de tout cela, et c'est ce qui lui donne une force de vie si intense et si variée.

Lorsque, le 27 août 1835, la *Caricature* fut supprimée, et avec elle la charge politique, on put croire que l'inspiration d'Honoré Daumier serait étranglée du même coup. Il n'en fut rien.

Muselé dans ses attaques contre la monarchie de Juillet, l'auteur du *Ventre Législatif* fronda le monde de l'agio auquel celle-ci avait donné l'essor, ridiculisa la bourgeoisie souveraine, tympanisa les gens du Palais pêchant dans l'eau trouble du nouveau régime. Tout cela, comme le souligne Baudelaire, sans trop d'excès, avec cette franchise d'observation qui rassure et porte d'autant plus. Et c'est précisément pourquoi ces études de mœurs sont déjà de précieux documents d'histoire.

Avant de parcourir cette immense galerie (l'œuvre lithographique d'Honoré Daumier comprend plus de quatre mille pièces, dont 3.958 décrites par MM. Hazard et Loys Delteil), il est essentiel de s'expliquer sur cette question si controversée des légendes de Daumier, à laquelle le critique des *Curiosités esthétiques* faisait allusion.

Ces légendes sont-elles de l'artiste, ou de Philipon, ou de tel autre caricaturiste ou littérateur ?

Dans un article publié par le *Figaro*, le 13 février 1879, Albert Wolff écrivait :

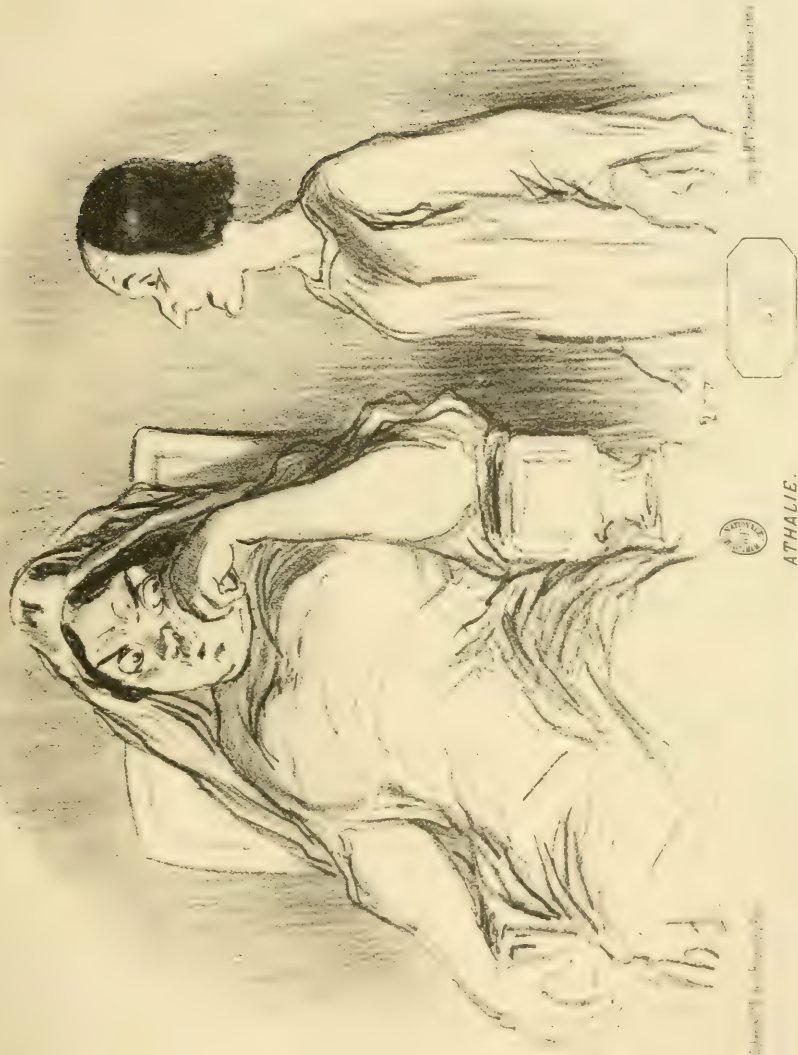
(1) Ch. Baudelaire. *Curiosités esthétiques*. Calmann Lévy, éditeur.

Physiologie  
**DE L'EMPLOYÉ,**  
Par M. de Balzac.



PRIX : 1 FRANC.

PHYSIONOMIES TRAGIQUES.



ATHALIE.

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture »  
« Et sa bonté s'étend sur toute la nature! »



« Ces légendes faciles, qui ont plus fait pour lui que son art qui était considérable, ces légendes n'étaient pas de lui. Daumier jetait sur la pierre les hommes et les choses de son temps, sans autre préoccupation que celle de l'artiste. Mais un esprit ingénieux s'atablait devant la page et lui trouvait une légende. Souvent, cet homme d'esprit dont le rôle modeste se bornait à dire : « Vous allez voir ce que vous allez voir », jugeait que, pour si peu, l'œuvre de Daumier lui appartenait. Tel Philipon, le créateur de la *Caricature*. Toutes les fois qu'on parlait, dans un journal, des Robert Macaire de Daumier, vite arrivait une lettre de Philipon, qui en réclamait la paternité, parce qu'il avait composé la légende. Mais, au même titre, tous ceux qui avaient passé par le *Charivari* pourraient se prétendre les auteurs de cette œuvre de Daumier. Moi-même, dans mon jeune temps, j'ai été condamné par Louis Huard à m'attabler devant les lithographies de Daumier et à leur trouver des légendes à cent sous pièce ; c'était le prix. »

La version qu'Albert Wolff apportait, au lendemain de la mort de l'artiste, était corroborée par le peu de cas qu'au témoignage de ses amis, Daumier faisait des légendes.

On ne dessine pas un mot, on dessine un geste, une expression.

— La légende, disait-il, est bien inutile. Si mon dessin ne vous révèle rien, c'est qu'il est mauvais ; la légende ne le rendra pas meilleur. S'il est bon, vous le comprenez bien tout seul.

Physiologie

## DE LA PORTIÈRE,

Par James Boussac

(De la Gazette des Tribunaux).

VIGNETTES PAR DAUMIER.



PRIX : 1 FRANC.

Une chose pourtant est certaine. C'est que Daumier a lui-même composé un grand nombre de ses légendes, dont sa femme, au dire de Bernard Daubigny, fut maintes fois l'inspiratrice.

Duranty semble avoir été le plus près de la vérité, lorsqu'il dit :

« Il est à peu près légendaire que les légendes de Daumier ne sont pas de lui : elles furent surtout écrites par Philipon et par Louis Huard, un des charivaristes attitrés d'il y a quarante ans. Daumier en a fait cependant plus d'une

et je lui attribuerais volontiers celles qui ont un air *nature*. »

On le voit, il est bien difficile de faire le départ entre ce qui appartient à Daumier et ce qui revient à Philipon ou à ses imitateurs.

Aujourd'hui, l'œuvre d'Honoré Daumier est une, et il n'est pas possible d'en dissocier les légendes qui, comme le constatait Albert Wolff, n'empruntent un sens qu'aux planches qu'elles soulignent. Les légendes de Daumier sont la propriété de Daumier.

Après la disparition de la *Caricature*, l'auteur d'*Enfoncé Lafayette !* se consacra exclusivement au *Charivari*. C'est dans cette feuille satirique, fondée en 1832, et où il se rencontrera bientôt avec Gavarni, que paraîtront dorénavant, jusqu'à ce que le crayon s'échappe de ses mains engourdies par l'âge, la plupart de ses planches lithographiques.

Daumier avait débuté au *Charivari* par des caricatures politiques, nous montrant ici « *M. de Lobau, qui a réclamé le commandement en chef de l'armée du Nord, dans le cas où la citadelle d'Anvers devrait être attaquée par eau* », là, le maréchal Soult en enfant de cœur, et Madier de Montjau en jocrisse, se rendant au *Bal de la Cour*.

Le 18 août 1833, le *Charivari* publie deux magnifiques portraits par Daumier des assassins Bastien et Robert, prévenus de meurtre et de viol, qui venaient de comparaître devant la Cour d'Assises de la Seine. Au-dessous de la physionomie bonasse du premier, du facies terrible, du crâne aplati de Robert, un squelette — celui de la victime — se balançait, avec cette brève notice, qui prouve que les Parisiennes d'alors ne le cédaient en rien à celles d'aujourd'hui :

« Cette sinistre pièce de conviction est entrée pour beaucoup dans le sentiment de curiosité qui a porté plus de deux cents dames à braver la fatigue de ces longs et tristes débats. »

Le 20 décembre 1835, dans une des planches de sa série des « *Flibustiers parisiens* » — le *Tirage* —, voici dans quels termes Daumier fait une discrète et ironique allusion aux rigueurs de la législation sur la presse, qui menace le *Charivari* comme elle a menacé la *Caricature*.

La scène, soit-disant « *croquée au vol* », nous transporte devant le magasin de la maison Aubert « où la foule se presse avec un redoublement de curiosité aux approches du jour de l'an ». Là, les *tireurs* travaillent, feignant d'être poussés ou bien se poussant et dévalisant le



UN WAGON DE 3<sup>e</sup> CLASSE





jobard par devant et par derrière. Cette flibusterie, affirme la légende, prouve que les filous sont les seuls auxquels la police consente à laisser « la faculté de profiter de la liberté de la presse. »

Ces *Flibustiers parisiens*, dont certains types sont parfois un peu



**Triomphe de la probité politique, Commerciale, Littéraire, etc.....**

(Très haut) *Mes amis . . . mes bons amis... vous me récompensez trop dignement de mes travaux... vous me vengez noblement de mes cruels ennemis... mes amis je suis confus...*

(Bas) *chaud! chaud!! Bertrand, pousse à la roue, pousse ferme!*

forcés, nous introduisent tout naturellement chez Robert-Macaire et son acolyte Bertrand.

Qui ne connaît ces deux inséparables, créés par le génie de Frédéric-Lemaître et de Daumier? On a raconté bien des fois comment le grand acteur romantique métamorphosa l'*Auberge des Adrets*, mélodrame sérieux, en une « bouffonnerie sanglante et bizarre », présentant Robert-Macaire comme « un forçat moraliste, un dandy en guenilles, un fantoche féroce, charmant et insensé, faisant tenir dans le cadre de sa vulgaire tragédie une vaste satire littéraire et politique (1) ». Ce que

(1) Th. de Banville. *Mes Souvenirs*. Charpentier, éditeur.

l'on sait moins, c'est comment Frédérick découvrit ce type de Macaire, dont Daumier allait illustrer les hauts faits. Banville nous a montré le comédien, très mécontent de son costume et fort affamé, traversant le boulevard pour demander au père *Coupe-Toujours* un morceau de galette. Soudain, une stupeur joyeuse l'immobilise :

« Un acheteur qui l'avait précédé, un homme mangeait, lui aussi, un morceau de galette devant la boutique du père *Coupe-Toujours* : mais cet homme, oh ! sous quels traits épiques, dans quelles poses de héros dominateur, avec quelles couleurs pétries de sang et de lumière il devait être représenté pour les âges à venir ! »

« Beau comme Antinoüs ou comme le jeune Hercule, cet inconnu, ce passant, ce mangeur de galette portait sur sa magnifique chevelure, coiffée en coup de vent, un chapeau gris défoncé. L'un de ses yeux était caché par un bandeau noir. Il étalait, arrangé comme ces cravates longues qui, selon la mode du temps, cachaient entièrement la chemise, mais cette fois, cachant, au contraire, l'absence de chemise, un cache-nez en laine de couleur vermillon, qui montait jusque sur son menton, comme les cravates à la Barras. Sur son gilet blanc se balançait, suspendu à un cordon noir, un lorgnon arrondi, moitié strass, moitié chrysocale et emmanché d'un double S. D'une des poches de son habit vert aux longues basques, orné de boutons argentés, mais plus usé et effrité que les murailles de Ninive, s'échappait en cascades jaunes et rouges, un amas de déchirures — qui avait été un foulard.

« L'inconnu avait sur sa main droite, sur celle qui tenait la galette, un reste, une ruine, un fantôme de gant blanc en pièces qu'il sembla montrer avec orgueil, et de l'autre main, restée nue, il étreignait une de ces cannes énormes, contournées et bizarres comme celles dont se paraient les incroyables du Directoire. Tout ceci était bien, et toutefois ce n'était rien encore ; ce qu'il fallait voir, ce qu'il fallait regarder en silence, ce qu'il fallait admirer à genoux, c'était le pantalon de drap rouge ! Autrefois pantalon militaire à *charivari* de cuir, mais effrontément raccommodé maintenant avec des pièces des couleurs les plus hétéroclites, par quel artifice, par quelle métamorphose, par quel avatar ce pantalon de cavalerie, qui évidemment était né flottant et large, avait-il pu devenir pantalon collant !



UN WAGON DE 3<sup>e</sup> CLASSE.

« A la suite de ce chef-d'œuvre, des bas blancs, sur lesquels grimpaient, merveille des merveilles, des cothurnes de satin appartenant à des souliers de femme — car l'inénarrable mangeur de galette était chaussé avec des souliers de femme ! Il avait la beauté d'un dieu, l'effronterie de Diogène, l'élégance d'un roué, la sérénité d'un enfant, et il dévorait sa galette avec la majestueuse grâce d'Apollon mangeant l'ambroisie. Frédérick était resté ébloui, muet, immobile d'admiration et d'épouvante. Il ne demanda pas à ce Lauzun galérien : « De quel baigne sortez-vous ? » Il ne lui demanda rien, il ne lui dit rien, il n'avait rien à lui dire, il se bornait à le contempler, à le remercier tout bas dans son cœur, à le bénir... Le ciel avait mis sur son chemin, il avait trouvé, il voyait, en chair, en os, l'être qu'il devait, poète et comédien, introduire dans le monde idéal, celui que Daumier devait dessiner, celui qui devait être le Cid et le Scapin de la comédie moderne, Robert Macaire (1) ».

Un instant, le bruit courut que le gouvernement allait mettre fin aux représentations de la pièce où Frédérick-Lemaître triomphait chaque soir. Les rédacteurs du *Charivari*, flairant bien tout ce que le type de Robert Macaire, tel que l'avait campé Frédérick, pouvait avoir de subversif et de dangereux pour la monarchie de Juillet, décidèrent que le spectacle continuerait, malgré tout, dans le journal, sinon sur la scène.

On parlait fort, à ce moment, d'un recueil de contes, intitulé les *Cent et Un*. Philippon demanda à Daumier les *Cent et un Robert Macaire*. Ils furent faits, tous les cent et un, en 1836 et 1837, « et même, rapporte Duranty, l'éditeur Dutacq, ne croyant pas la veine encore épuisée, en commanda à son tour encore une quarantaine à l'artiste ; mais on dut renoncer à cette seconde série qui finit par lasser le public ».

Plus tard Daumier parut priser faiblement cette suite des *Robert Macaire*, qui fit tant cependant, pour populariser son nom :

— Ah ! ça ! disait-il. Qu'est-ce qu'ils ont tout le temps à me parler de mes *Robert Macaire* ? C'est peut-être ce que j'ai fait de plus mauvais.

Le jugement est sévère, trop sévère même. Sans doute, en dépit

(1) Th. de Banville, *Op. cit.*



LE MALADE IMAGINAIRE.

de tous les efforts de l'artiste pour renouveler les deux protagonistes de son drame imagé, le bouffi Macaire et l'efflanqué Bertrand, cette perpétuelle exhibition des mêmes personnages, engendre une monotonie qui finit par devenir fastidieuse. Peut-être aussi le thème de ces planches ne fournit-il pas suffisamment aux belles qualités d'observation de Daumier l'occasion de se développer. Trop souvent, dans ces compositions plus allégoriques que vivantes, l'effort de l'artiste avorte ; il n'est plus que l'illustration de la légende, parfois bien plate —, et c'est déplorable.

Et pourtant, quelle hypocrisie superbe, quel puffisme sournois, dans ce type de Robert-Macaire, financier, politicien, médecin, avocat, journaliste, philanthrope, toujours *brasseur d'affaires*, dans le pire sens du terme, précurseur fabuleux de l'Isidore Lechat, d'Octave Mirbeau ! Et comme le disciple inquiet du maître, le squelettique Bertrand, lui aussi, excelle à se déguiser en honnête homme, ahuri et béat ! Quelle satire mordante que cette parade d'infamie, où les gogos, qui en font les frais, sont de tous les temps !

Dans la première *Caricaturana*, parue le 20 août 1836, Robert-Macaire et Bertrand méditent, soucieux de l'avenir, maintenant que le théâtre vient de leur être fermé :

« — Bertrand, j'adore l'industrie, confie Macaire. Si tu veux, nous créons une banque, mais là, une vraie banque ! Capital : cent millions de millions, cent millions de milliards d'actions. Nous enfonçons la Banque de France, nous enfonçons les banquiers des banquistes ; nous enfonçons tout le monde.

« — Oui, mais, objecte Bertrand... , mais les gendarmes... ».

A quoi, Robert dédaigneux : « — Que tu es bête ! Est-ce qu'on arrête un millionnaire ? »

Le journalisme est en train de se transformer. Emile de Girardin, sorte de Napoléon publiciste, crée le journal à un sou — le journal d'informations et d'affaires. Dans son cabinet, M. de Robert-Macaire — ou de Girardin — explique à un *gogo* son système :

« Le journal nous revient à 23 fr. 50. Nous le vendons 20 francs. Bénéfice net 3 fr. 50. Nous avons un millier d'abonnés, donc 3 millions 500.000 francs de dividende : c'est clair comme le jour ! Qu'on me réponde par des chiffres, ou j'attaque en diffamation ! »



LE MALADE IMAGINAIRE





Le temps, on le sait, devait cependant donner raison à Emile de Girardin.

Ici, Robert-Macaire regarde de haut la foule de ses imitateurs : artistes, épiciers, financiers, musiciens, avocats : « *C'est tout de même flatteur, s'écrie-t-il, d'avoir fait tant d'élèves* ». Mais c'est embêtant, y en a de trop, la concurrence tue le commerce et, pour peu que ça continue, nous serons débordés, nous deviendrons perruques, rococos, nous crèverons de faim, faudra nous faire gendarmes ou capucins ! »

Parfois, la farce confine au drame, comme dans cette planche sinistre intitulée *Le Début*, où nous assistons, en effet, aux débuts de Robert-Macaire et de Bertrand dans la carrière médicale.

Auprès de la petite malade, délicate, charmante, les deux confrères parlent bas :

« Bertrand. — *Oh ! non, la malade est faible . . . elle succomberait . . . l'opération devient impraticable.*

« Robert Macaire. — *Impraticable !! Il n'y a rien d'impraticable pour un débutant . . . Ecoute, nous sommes inconnus. Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité. Ça ne nous recule pas. Si, par hasard, nous réussissons . . . C'est fini, nous sommes lancés, notre réputation est faite.*

Ensemble. — « *Pratiquons ! Pratiquons !* »

Puis, c'est Macaire vendant des bibles en sablant le champagne avec des vierges folles ; Macaire, neveu prodigue, étouffant à l'étouffer son vieil oncle agonisant ; Macaire, veuf, abandonnant aux pauvres un tiers de la succession contestable de sa femme, à condition qu'ils lui en avancent le reste ; Macaire, directeur d'une compagnie d'assurances, promettant monts et merveilles à l'assuré, en cas de décès, et lui faisant valoir que, si la Compagnie ne tenait pas ses promesses, il lui resterait toujours les quittances et son recours devant les tribunaux.

C'est bien « la comédie aux cent actes divers » de la friponnerie moderne. Qu'on admire ou non cette longue série, il faut reconnaître, avec Baudelaire, que « Robert-Macaire fut l'inauguration décisive de la caricature de mœurs... La caricature, dès lors, prit une allure nouvelle ; elle ne fut plus spécialement politique. Elle fut la satire générale des citoyens. Elle entra dans le domaine du roman. »

Plus tard, en 1844, dans la suite des *Philanthropes* du jour, nous retrouvons de dignes émules de Macaire et de Bertrand. L'hypocrisie des exploiters de la solidarité humaine y sera durement stigmatisée. Mondaines organisant des ventes de charité, afin de faire assaut d'élégances ; braves gens se constituant de bonnes rentes avec les soupes économiques ; protecteurs des animaux, rouant de coups un charretier coupable d'avoir trop chargé son cheval ; généreux donateurs déshéritant leur famille au profit de fondations perpétuant leur souvenir — nous connaissons tous ces *bienfaiteurs* aux allures pontifiantes et respectables, et nous ne pouvons feuilleter ce *livre d'or* des philanthropes du règne de Louis-Philippe, sans songer à M. X... , à M<sup>lle</sup> Y... ou à M. Z... — nos contemporains.

« Le Beau, c'est le Laid, » proclamaient les romantiques. La fréquentation des bains froids devait inspirer à Daumier un des plus magnifiques recueils de monstruosité anatomiques qui se puissent concevoir.

L'idéal que nous nous faisons de la plastique féminine gémit devant ces révélations impitoyables d'académies molles et boursoufflées, devant ces *Baigneuses*, aux cheveux tirés, aux creuses *salières*, à la gorge croulante, au ventre flasque et adipeux, aux cuisses plates, aux chevilles énormes. Nous acceptons plus volontiers de voir ridiculiser la nudité masculine ; la vue des tritons, bons bourgeois et pères de famille, nous suffoque moins cruellement que la contemplation des naïades du Marais et de la Cité. L'exclamation triviale, goguenarde — et consternée au fond — de ce baigneur qui glisse entre deux planches mal jointes, un regard indiscret dans le « Bain des dames à 4 sous », pourrait servir d'épigraphe à cette belle série, d'où la femme sort, malgré tout, diminuée :

« Regardez donc la grosse Fifine qu'on aurait juré que c'était une Vénus — ah ! bien, en v'là un déchet ! »

Ces renseignements recueillis par Daumier aux bains froids, sur les difformités humaines, le peintre, après le caricaturiste, devait en profiter. N'est-ce point là qu'il rencontra ces modèles ventrus, à la chair lourde et plissée, qu'affectionnait Jordaens, et dont lui-même exalta, dans son *Silène*, la crapuleuse beauté ?

Daumier a-t-il d'ailleurs, jamais affectionné les lignes souples et



1878 - 11 P. 208

Robert Macaire - Je ne suis pas ce que l'on peut croire, et amusez-les toutes ces bêtises là - Bertrand Je ne  
 suis pas ce que on y trouve le passant - Robert - Macaire, c'est dégoûtant, c'est odieux, la société  
 Bertrand - Je voudrais bien ne dirait pas ce que de meses opinions - Robert, Macaire - Je suis naïve, vous  
 embête Bertrand - Je parle des monarchistes - Robert Macaire - A la bonne heure



## LES BAS-BLEUS



« ... dussent-ils me maudire »  
 « Ces barbares parens qui m'ont donné le jour, »  
 « O Victor, ô mon âme, à toi tout mon amour ! »

— Bravo... bravo... qu'une mère est heureuse d'avoir une petite fille pareille!

déliçables? Pour tout dire, d'un mot banal, a-t-il jamais aimé le *joli*?

Certains critiques ont prétendu trouver dans son œuvre des figures charmantes. Les uns nous ont cité, dans la seconde planche de la série

des *Divorceuses*, le groupe de la jeune maman faisant sauter son enfant sur les genoux. D'autres nous ont montré ce couple d'amoureux, joyeux d'échapper à la jalousie du vieux mari. A vrai dire, les rares personnages signalés sont toujours de second plan — le plus souvent très légèrement indiqués.

La preuve que le puissant dessinateur de la *Rue Transnonain* n'avait, à aucun degré, le sens de la grâce, c'est qu'il n'a jamais réussi à exprimer le charme de ces deux êtres si naturellement *gracieux* — la jeune femme et l'enfant (1).

L'enfant, Daumier l'a pourtant bien souvent représenté soit dans *les Papas*, soit dans les *Bons Bourgeois*, soit dans *Professeurs et Moutards*. Il ne lui a donné, d'ordinaire, que des traits qui ne sont pas de son âge, qu'une expression prématurément vieillotte.

Regardez les nouveau-nés de Daumier ; leur corps est trop musclé ; leur physionomie n'a rien de puéril ; leur bouche est tordue par une grimace sénile. Ce sont des nains, ce ne sont pas des enfants.

La jeune femme, jolie, pimpante, l'élégante de Gavarni, dont le pied mignon disparaît dans les guêtres en satin turc, dont la taille s'affine dans l'ample robe de mousseline fleurie et dont le minois sourit dans la vaste auréole du chapeau à la Pamela, lui est tout à fait inconnue. Parfois, il est vrai, dans les *Mœurs conjugales*, nous verrons passer, fugitive, lointaine, quelque agréable silhouette de petite bourgeoise adultère ; mais le plus souvent, nous ne l'apercevons que de dos, dissimulée par la capote de crêpe, engoncée dans le châle en gros de Naples.

En bon caricaturiste, Daumier ne s'est attardé qu'aux femmes laides et ridicules. Celles-là, par exemple, il les connaît bien ; pour les peindre, il n'a pas d'égal. Clément, en somme, aux tendres épouses des bonnetiers et des épiciers, qui vivent naïvement, mais sainement, son bon sens à la Chrysale, fortifié d'une âpre verve comique, ne s'exercera réellement qu'aux dépens des femmes qui tentent d'échapper aux devoirs féminins ; il s'attaquera féroce aux *Bas-bleus* (1844) et aux *Divorceuses* (1848).

(1) Il y a pourtant de la grâce dans certains lavis, dans certaines peintures de Daumier, notamment dans la *Baigneuse*, de la collection Decharne, dans la *Ronde*, de la collection Lemaire, et dans les *Enfants* (sépia), de la collection Emmer.

LES DIVORCEUSES.



1290

1290

- Coloyennes . . . . . on fait courir le bruit que le divorce est sur le point de nous être refuse . . .  
- utilisons nous ici en permanence et déclarons que la patrie est en danger! . . .





Les femmes de talent, qui honorent de nos jours les lettres françaises, doivent en prendre leur parti. Honoré Daumier fut l'adversaire acharné des dames de lettres de son temps, au premier rang desquelles brillait cependant M<sup>me</sup> Sand.

L'artiste voyait en elles un dissolvant de la famille. Il nous montre ses *Bas-bleus* (et certes les choses ne furent jamais poussées à ce point) intrigant dans les bureaux de rédaction, pour y placer leur abondante copie, menant le mari à la baguette et lui faisant compter le linge, pour ne pas interrompre leurs travaux littéraires, fumant l'opium afin de se procurer des sensations exotiques.

Celle-ci, qui va bientôt donner un enfant à son mari et un roman au public, répond à l'époux que, pour donner un nom à chacun de ces deux ouvrages, il lui faut, avant tout, consulter son *collaborateur*. Celle-là prétend limiter sa famille, ne voulant pas avoir à subir les cris d'un autre enfant, pendant ses méditations poétiques.

« — *A quoi songes-tu, de te promener ainsi la nuit?* demande à sa femme un brave homme, réveillé en sursaut.

« — *Je cherche un moyen neuf de tuer un mari; je ne me recouche pas que je ne l'aie trouvé!* »

## LES BAS-BLEUS



*La mère est dans le feu de la composition: l'enfant est dans l'eau de la baignoire.*

Et le mari, apeuré, de s'exclamer :

« — *Pourvu qu'elle ne l'essaie pas sur moi !* »

Une autre fois, Daumier nous donne un aperçu du système d'éducation préconisé par ces *Affranchies* :

« — *Ah ! ma chère, s'écrie l'une d'elle, quelle singulière éducation vous donnez à votre fille ! Mais, à douze ans, moi, j'avais déjà écrit un roman en deux volumes, et même, une fois terminé, ma mère m'avait défendu de le lire, tellement elle le trouvait avancé pour mon âge.* »

Ces attaques furent-elles sensibles à nos femmes de lettres ? On le croirait, si l'on s'en rapportait à cette légende expressive :

« — *Comment ! encore une caricature sur nous, ce matin, dans le Charivari !*

« — *Ah ! jour de ma vie, j'espère bien que, cette fois, c'est la dernière, et si jamais ce Daumier me tombe sous la main, il lui en coûtera cher pour s'être permis de tricoter des bas bleus.* »

La Révolution de 1848, qui agita si profondément tous les esprits et nous donna les *Vésuviennes*, célébrées par Cham et de Beaumont, fit monter le *Bas-bleu* de la salle de rédaction à la tribune aux harangues. Aux fougueuses prédications féministes, Daumier risposta par sa série des *Divorceuses*.

Avant de la feuilleter, ne convient-il pas de relire cette page de Champfleury, demeurée d'une surprenante actualité ?

... « Celui qui a assisté aux singuliers spectacles donnés par le Club des femmes trouvera modérées les railleries du caricaturiste. Paraitre en public, monter à la tribune, prononcer des discours, que ces femmes étaient fières ! Mais combien les malheureuses furent châtiées de leur manque de pudeur !

« La pudeur se refuse à donner une idée de la tournure que les assistants infligeaient à de certains mots inoffensifs, qui devenaient tout à coup cyniques et révoltants par les interruptions et les huées. Par de brusques arrêts infligés à chacune des syllabes sortant de la bouche de l'orateur, la foule obtenait des scandés érotiques à faire rougir un corps de garde.

« Pauvres femmes ! Intérieurement, chacun les plaignait d'être en butte à de si cruelles hontes. Les plaindre ? Elles étaient glorieuses de leur rôle de martyre !

EMOTIONS PARISIENNES



Im. d'Art. 1890

Ch. Patris



« Le front haut, l'œil enflammé, le geste ardent, elles se dressaient sur la tribune, essayaient en vain de conjurer le tumulte et se retiraient, présidente en tête, devant les huées, rouvrant le lendemain les portes du club, et condamnées de nouveau par la foule aux mêmes châtiments.

« La lutte remuait ces personnes. Elles jouaient un rôle dans la Révolution ! Les insultes glissaient sur elles sans atteindre leur vanité (1) ».

Ces êtres desséchés, dévorés d'orgueil, méprisant leur mari, secouant vite l'assujettissement des enfants, ces *irrégulières* inspirèrent à Daumier l'une de ses pages les plus belles, les plus cinglantes. Dans un jardinet, contigu à une modeste maison de campagne, deux *Divorceuses*, l'une forte et grasse, coiffée à la Chinoise, l'autre, maigre, aux cheveux en saule pleureur, regardent, avec un mépris souverain, une jeune mère qui joue avec son bambin.

Dans une coulée de lumière, aux regards de ces matrones insexuées, vouées, de par leurs théories et leur laideur, au célibat, c'est toute la joie sereine de la nature, la chanson même de la vie.

« — *Qu'il y a encore en France des êtres abrutis et arriérés !* s'écrie une des divorceuses. *Voilà une femme qui, à l'heure solennelle où nous sommes, s'occupe bêtement de ses enfants !* »

Comme Daumier fut plus indulgent à son modèle préféré, à ce personnage honnête et médiocre, dont il nous a laissé des portraits inoubliables — le petit bourgeois parisien.

« Nul comme celui-là, a écrit Baudelaire, n'a connu et aimé (à la manière des artistes) le bourgeois, ce dernier vestige du moyen âge, cette ruine gothique qui a la vie si dure, ce type à la fois si banal et si excentrique. Daumier a vécu intimement avec lui, il l'a épié le jour et la nuit, il a appris les mystères de son alcôve, il s'est lié avec sa femme et ses enfants, il sait la forme de son nez et la construction de sa tête, il sait quel esprit fait vivre la maison du haut en bas ».

Que ce soit dans les *Bons Bourgeois*, dans la *Journée d'un Célibataire*, dans les *Canotiers parisiens*, dans les *Mœurs conjugales*, dans les *Papas*, dans les *Plaisirs de la Chasse et de la Campagne*, dans

(1) Champfleury. *Histoire de la Caricature moderne*. Dentu, éditeur.

les admirables *Pastorales*, toujours Daumier nous retrace fidèlement, et presque sans charge, les traits vulgaires, les regards effarés à la moindre émotion, la vanité satisfaite du petit bourgeois parisien. Ici, la verve de l'artiste n'est plus amère; il rit largement de son modèle et l'on rit avec lui.

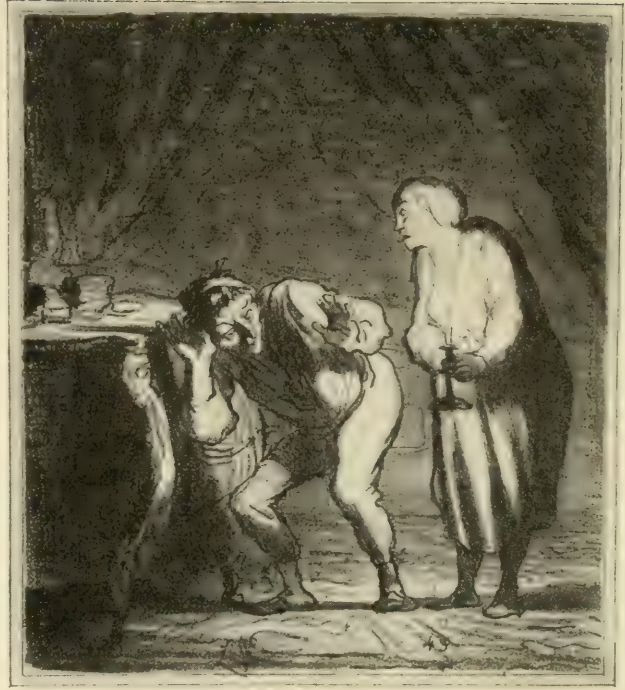
Dans les *Types français* (1835), le *petit rentier* (*quincaillier retiré*) nous est déjà présenté. Ce brave homme possède « deux mille francs de rente, un chien, un chat, des serins et un jardin sur sa fenêtre ».

Le bourgeois ne renonce pas toujours à plaire. Dans une planche de la *Coquetterie*, une aimable jeune femme achève de nouer la cravate de quelque commerçant enrichi, fort laid et fort pesant :

« — Là, Monsieur, dit-elle, et puis après ça, vous allez courir en voir d'autres. »

Ici, un vieux bourgeois en bonne fortune installe dans une *citadine* une personne agréable et facile, puis, avant de monter lui-même, il recommande à l'automédon de ne point aller trop vite. Sur quoi, le cocher goguenarde :

« — Soyez tranquille, bourgeois; on connaît ça. J'm'en vas vous conduire en douceur, comme si qu'c'était vo'enterrement ».



- Eh ! mon ami, à quoi penses-tu donc de te relever comme ça au milieu de la nuit ? serais-tu indisposé ?...  
 — Tais-toi.... je crois avoir été appelé par ma table; quand elle frappe du pied c'est signe qu'elle s'impatiente.

LES ARTISTES CONTEMPORAINS  
(DIXIÈME)



HENRI MOITTE  
*Joseph Prudhomme*





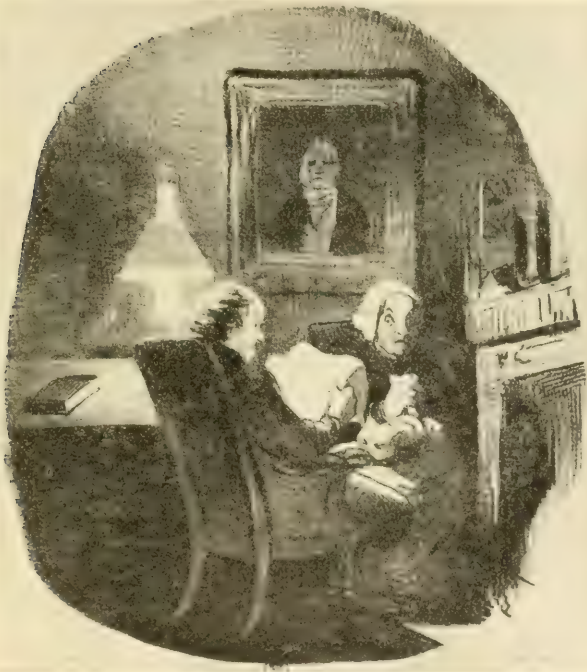
Mais d'ordinaire le petit rentier n'est pas un favori de l'Amour. Aux champs comme à la ville, dans une pièce de blé comme dans le cabriolet, aux ressorts duquel il s'accroche désespérément pour contempler sa mésaventure, le bourgeois doit méditer bien des fois sur l'inconstance des femmes. Même quand il endosse l'uniforme du garde national, ce souvenir vient empoisonner ses passe-temps guerriers.

Ils sont là, deux gardes nationaux majestueux, humant leur café, et l'un d'eux répond aux confidences de l'autre :

« — *C'est comme moi, tout comme moi!... C'est la garde nationale qu'a fait mon malheur... Une nuit, en patrouille... j'ai voulu rentrer chez moi... Alors... j'ai vu la chose comme je vous vois... »*

Le bourgeois garde national, dont le bonnet de coton dépasse

#### LES BONS BOURGEOIS



- *Il paraît qu'on vient de revoir le serpent de mer dans la mer des Indes!...*
- *Est-il Dieu possible!...*
- *Mais certainement que c'est possible, puisque je te dis que c'est imprimé dans le Constitutionnel... ainsi!*

sous le bonnet à poil, Daumier l'a célébré avec plus de verve encore que Louis Reybaud. Son garde national piétinant, la nuit, dans la neige et murmurant : « *Oh ! patrie !* » est autant un portrait qu'une charge. Pour trouver ses modèles, Daumier n'avait d'ailleurs pas besoin, cette fois, de sortir de l'île Saint-Louis, où régnait la compagnie Boutarel, compagnie type, que son chef (une rue de l'île porte aujourd'hui son nom) équipait à ses frais, dominant lui-même les uniformes de ses

hommes et les faisant défiler les premiers à une revue, sac au dos. Compagnie légendaire, qu'immortalisa son historiographe, Jérôme Paturot.

Mais le satirique n'entend point, pour exciter les rires, outrer la vérité. S'il est des bourgeoises infidèles, il est aussi, chez les petits rentiers, chez les commerçants honoraires, des familles très unies, très respectables; et c'est presque avec tendresse que Daumier nous introduit chez elles.

Dans ses *Mœurs conjugales*, voisinent, avec les comédies de l'adultère, des scènes d'intimité tendre et banale, comme celle, par exemple, où les époux rentrent du bal, brisés de lassitude.

« — *Eh bien ! ma Didine, avons-nous assez dansé ?*

« — *Oh ! ne m'en parle pas, les jambes me rentrent dans le corps.*

« — *Alors, ôte tes bas et couche-toi.*

« — *Ma foi non., je suis trop lasse ! ».*

Le garde national n'est pas toujours comme il le prétend, une *victime des factions*. On a pour lui, parfois, des soins touchants, ainsi pour ce *guerrier citoyen* qui se hâte sous l'averse, à l'abri d'un bon parapluie, et qu'une servante rattrape :

« — *Monsieur... Monsieur, v'là vot'mouchoir. Madame y a mis l'eau de Cologne et elle vous recommande bien, une fois au corps de garde, de demander une chaufferette... »*

Il arrive que la présence de l'enfant complète ce tableau de famille. Une atmosphère paisible et heureuse se dégage de ce ménage de *bons bourgeois* où le père, en train de se laver les mains, et la grassouillette maman qui se peigne, contemple avec tendresse Dodore, coiffé d'un chapeau à plumes, qui pourrait bien être celui de sa mère :

« — *Qu'il est gentil comme ça, Dodore... avec un peu de toilette, ce n'est pas le même enfant. »*

L'idylle bourgeoise aux champs, célébrée par Paul de Kock, les couples de rentiers égarés dans les blés, la sottise invétérée du commerçant citadin au sein de l'aride banlieue, les repas en plein air, l'horreur innée de la campagne naturelle, l'effroi des bestioles qui les peuplent, ont inspiré à Daumier ses verveuses et grasses *Pastorales* (1845-1846).

Eveillé dès l'aube, par le chant du coq, le *bon bourgeois* proteste



L'ATTENTE



avec cette humeur dont Daumier se souviendra à Valmondois, quand, au petit jour, Geoffroy-Dechaume jouera du cor de chasse sous sa fenêtre :

« — *Vas-tu te taire avec tes cocoricos ?... C'est bien la peine de*

TYPES PARISIENS



*Soyez tranquille bourgeois, on connaît ça. J'm'en va vous conduire en douceur, comme si qu'c'était vol' enterrement !*

*venir à la campagne pour dormir tranquillement. Je suis tous les jours réveillé à trois heures du matin. Je dormais encore mieux à Paris, même du vivant de ma femme. »*

Une terrible rencontre met aux prises un gros boutiquier endimanché qui protège, avec une angoisse stupide, sa femme et son enfant épouvantés. Les physionomies, les attitudes des personnages sont d'une intense expression.

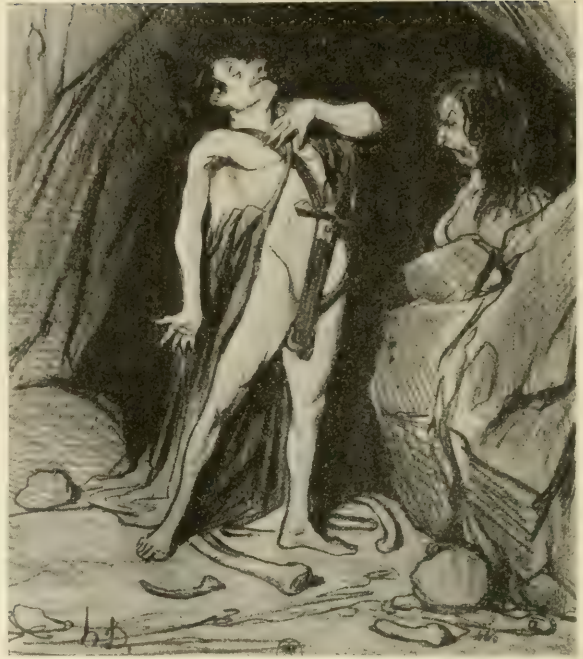
Ailleurs, un couple, en bonne fortune, s'efface devant un épouvantail à moineaux qui, réellement, paraît s'agiter dans le vent... Ici, dans la campagne pelée, le bon Parisien sue sang et eau à charrier un lourd panier à provisions destiné au fameux repas en plein air, cher aux excursionnistes dominicaux. Il se retourne vers sa femme et maugrée comme chaque dimanche.

— *Plus souvent que tu m'attraperas encore à satisfaire ta fantaisie d'aller diner sur l'herbe... V'là deux heures que nous marchons et nous n'avons pas encore trouvé le moindre gazon. Si*

*j'avais su, j'aurais fourré au fond du panier notre grand tapis vert.*

Après la chasse (1836-1837), le canotage fournit à Daumier une autre série pittoresque. Les *Canotiers Parisiens* (1843) chavirent en plein Paris, pour la plus grande satisfaction des badauds, voient leur barque mal amarrée filer à la dérive, sont les victimes des matelots batailleurs, dont les brusques secousses les font plonger dans l'eau. C'est toute une divertissante suite d'infortunes, ayant pour cadre tantôt le paysage de la banlieue, tantôt celui du vieux Paris — les ponts et les quais de l'Île Saint-Louis.

Dans le monde des petits bourgeois, des rentiers, des commerçants, des employés, c'est le célibataire, égoïste et ménager de son bien, que



ŒDIPE CHEZ LE SPHINX.

*Ce vilain animal à tête d'antiquaire,  
Lui dit : Pourquoi, monsieur, ne faut-il pas compter  
Sur une pyramide ? Alors sans hésiter  
Œdipe répondit : C'est qu'elles sont près Caire.  
Pour un vieux calembourg on peut s'en contenter.*



LE BEAU NARCISSUS





Daumier prend le plus volontiers pour tête de Turc. Dans la *Journée du Célibataire* (1839), *M. Coquelet*, maniaque et puéril, indifférent à l'humanité, mais affectionnant les animaux les moins communicatifs, reçoit une volée de bois vert qui porterait peut-être davantage, si elle était moins excessive. Mais nous l'avons vu de reste : en bon disciple de Jean-Jacques, Honoré Daumier ne pouvait souffrir les individus dont le genre de vie ne s'accordait pas avec les lois naturelles.

Nous avons dit combien Daumier aimait le théâtre. Il y trouvait des sources d'inspiration toujours nouvelles. L'outrance des mimiques, le contraste dérisoire entre le héros tragique et le pauvre acteur qui l'interprète, la brutalité des éclairages l'encharmaient. Son mépris des conventions scéniques, son sens critique, éveillé par les défaillances

et les vulgarités de l'interprétation, nous valurent les curieuses *Physionomies Tragico-classiques* (1841) et *Physionomies tragiques* (1851).

Il faut voir Antiochus disant à Bérénice : *Je pars plus amoureux que je ne fus jamais* ; Rodrigue, espèce de garçon boucher, écoutant avec une fureur comique les exhortations de don Diègue ; l'ogresse Athalie (sans doute M<sup>lle</sup> Georges) interrogeant le maigre Joas (sans doute Rachel) ; Phèdre, grasse et mammiflue, couvant Hippolyte d'un regard concupiscent.

La fréquentation du théâtre classique, l'habitude de voir trop souvent paraître sur les tréteaux un Titus à trogne fleurie et un Oreste en baudruche amenèrent insensiblement l'artiste à imaginer ses scènes parodiques de l'*Histoire Ancienne*. Scarron avec son *Virgile Travesti*, Marivaux, avec son *Homère Travesti*, avaient donné la formule de ce genre, où la drôlerie jaillit du con-



traste entre la légende héroïque des personnages et l'expression triviale ou ultra-moderne qu'on leur prête. Comme l'a noté M. Henry Marcel, « l'originalité de Daumier fut de s'abstenir, autant que possible de ces pratiques, et de chercher presque exclusivement le comique dans

## CROQUIS DRAMATIQUES.



*Monsieur le directeur.*

la déformation plastique de personnages présentés comme des modèles de beauté. »

Rien n'est plus franchement gai que *Ménélas Vainqueur*, reconquérant la belle Hélène, celle-là même qui, grâce à Meilhac et Halévy, réjouira bientôt toute une génération :

Sur les remparts fumants de la superbe Troie,  
Ménélas, fils des Dieux, comme une riche proie,  
Ravit sa blonde Hélène et l'emmène à sa cour,  
Plus belle que jamais, de pudeur et d'amour.





La planche du beau Narcisse est merveilleusement colorée, d'une magnifique harmonie veloutée de blancs et de noirs. *Socrate dansant chez la lorette Aspasia* est fort divertissant :

*Aimant le vin et les fillettes,  
Socrate, après diner, laissait sagesse en plan,  
Et comme un débardeur chez d'aimables lorettes,  
Il pinçait un léger cancan.*



[Un rappel de chanteuse — scène de haute comédie.

Sous un bel éclairage nocturne, Pénélope, modèle des épouses, subtile comme le roi d'Ithaque, détruit sagement l'ouvrage de la journée. Léandre va s'élaner vers Héro :

Chaque nuit, peu vêtu, mais de façon galante,  
Et comptant sur son bras de fer,  
Il traversait un bras de mer,  
Pour aller se jeter dans ceux de son amante.

On a fait grief à Daumier d'avoir, en bon romantique, ridiculisé

l'antiquité. Au fond, rien de plus injuste. Ce n'est qu'aux dépens des poncifs, des sujets d'école, que l'artiste prétend nous faire rire. Cette distinction essentielle, Baudelaire, avant M. Arsène Alexandre, avait déjà eu à cœur de la mettre en lumière :

« *L'Histoire ancienne* me paraît une chose importante, parce que c'est, pour ainsi dire, la meilleure paraphrase du vers célèbre : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?* — Daumier s'est abattu brutalement sur l'antiquité, sur la fausse antiquité — car nul ne sent mieux que lui les grandeurs anciennes — il a craché dessus, et le



bouillant Achille, et le prudent Ulysse, et la sage Pénélope, et Télémaque, ce grand dadais, et la belle Hélène qui perdit Troie, et tous enfin nous apparaissent dans une laideur bouffonne qui rappelle ces vieilles carcasses d'acteurs tragiques, prenant une prise de tabac dans les coulisses.

« Ce fut un blasphème amusant et qui eut son utilité ! Je me rappelle qu'un poète lyrique et païen de nos amis en était fort indigné. Il appelait cela une impiété et parlait de la belle Hélène comme d'autres parlent de la Vierge Marie. Mais ceux-là qui n'ont pas un







grand respect pour l'Olympe et pour la tragédie furent naturellement portés à s'en réjouir. »

Les *Physionomies tragiques* et l'*Histoire ancienne* ne furent, en somme, pour Daumier, que des prétextes à rire franchement, largement, sans arrière-pensée, sans amertume. Comme il en alla différemment quand l'artiste s'attaqua aux *Gens de Justice* !



LES JUGES.

Ici, non seulement la légende (d'ordinaire, elle est de Daumier) se fait agressive, mordante, cruelle, sinon diffamatoire ; mais surtout le dessin, fouillé, creusé, tumultueux, devient féroce.

Maitres du barreau, au port souverain, à la face glorieuse et insolente, encadrée par les favoris bien peignés ; avocats faméliques, desséchés d'envie, fielleux, embusqués dans la Galerie Marchande comme dans un maquis ; défenseurs d'assassins, cyniques et blasés, agitant véhémentement leurs manches noires, se frappant la poitrine et protestant hypocritement de l'innocence de leur client ; avocats marrons, trafiquant, dans la pénombre des couloirs, de leur conscience et de la bourse des clients ; magistrats séniles, abêtis, sourds et somnolents auxquels est confiée la charge redoutable de juger leurs semblables ; tous côtoyant journallement le crime et l'escroquerie et ayant la conscience plus ou moins flétrie par ce perpétuel contact.

Quels mots admirables commentent ces satires enragées !



L'ARGUMENT DÉCISIF.

« — *Vous aviez faim*, répliqua péremptoirement un président à l'accusé ; *vous aviez faim ? Ça n'est pas une raison ; mais moi aussi, presque tous les jours j'ai faim, et je ne vole pas pour cela !* »

Ici, deux avocats d'assises, avant de pénétrer dans le prétoire, s'entretenaient du *programme de la matinée* :

« — *Nous avons grande représentation aujourd'hui, m'sieu Galuchet!*

« — *Parbleu, j crois bien... un assassinat orné de viol!*

Ce prévenu naïf vient de faire des confidences à son défenseur. Il paraît s'en repentir :

« — *Ainsi donc, quoique j vous avoue, entre nous, qu c'est moi qu a volé la toquante au père Jérôme, vous ne m abandonnez pas pour ça!*

« — *Eh ! mon cher voleur, répond l'avocat, vous connaissez bien mal mon cœur. S'il n'y avait plus de filous, il n'y aurait plus d'avocats... Maintenant que je suis certain que c'est vous qui avez fait le coup... je plaiderai l'alibi !* »

Là encore, ce détenu s'inquiète :

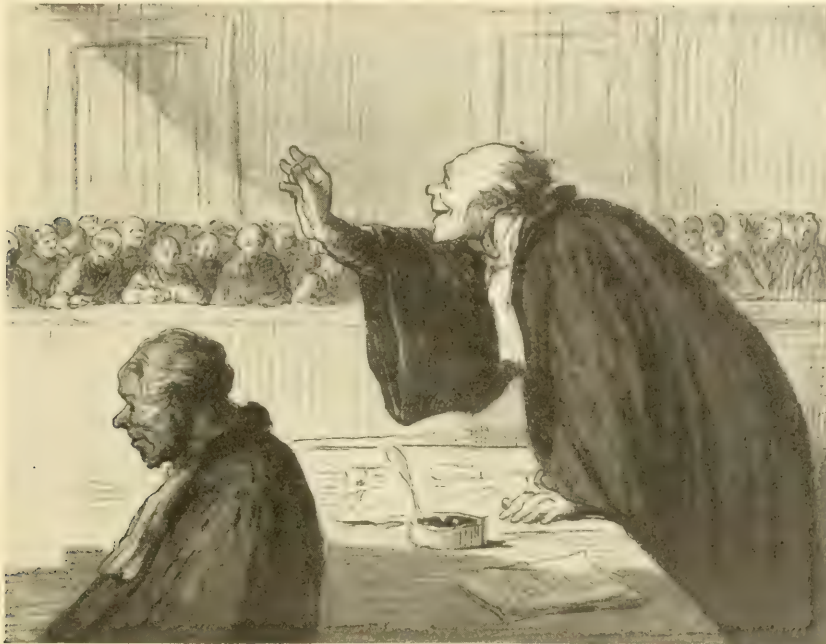
« — *Ce qui m'chiffonne, c'est que j'suis accusé de douze vols.* » —  
Son défenseur :





« — Il y en a douze ? Tant mieux... je plaiderai la monomanie ».

Plus tard, la lithographie ne suffira pas à Daumier. Il transportera dans le domaine de la Peinture ce monde grouillant du Palais (1). Mais sa peinture — à l'huile ou à l'eau — demeurera aussi satirique que son dessin sur pierre. Privées de légendes, ses fougueuses compositions n'en seront pas moins *parlantes*, d'une éloquence corrosive à la



LE BON ARGUMENT.

Juvénal, dont les *Gens de Justice* conserveront longtemps les stigmates.

Il est, à Paris, toute une catégorie d'êtres vivant en marge de la société : faux mendiants, ouvreurs de portières, voleurs de chats et de chiens errants, ramasseurs de bouts de cigares, marchands de contre-marques, etc. Intéressé par ces gueux, Daumier en a silhouetté un grand nombre dans son album des *Bohédiens de Paris* (1841-1842).

A côté des maraudeurs, dangereux pour notre bourse et notre vie,

(1) Le catalogue de Klossowski comprend 67 numéros (peintures, aquarelles, lavis), consacrés aux *Gens de Justice*.

subsistent, tant bien que mal, sur le pavé de la capitale, un tas de pauvres hères, inoffensifs et maupiteux. Le maître caricaturiste se rappelait sans doute les heures de l'adolescence, gaspillées à flâner sur le boulevard du Crime, quand il a dessiné l'arrivée, sous la neige, du lamentable acteur des *Funambules* :

« En v'là un temps qui vous rend passionné ! Et tout à l'heure va falloir être brûlant d'amour en Turc... et dire : « O Zuléma, partage mon trésor et mon trône ! Viens, viens t'enivrer dans les plaisirs de l'abondance ! » ...avec un sou de pommes de terre frites dans le ventre ! »

Bien vivant aussi, et bien moderne, ce mendigot qui ronchonne :

« — Ma patrie, à moi ! c'est la semelle de mes bottes... Hélas ! je n'aurai bientôt plus de patrie ! »

Les petites gens ont encore servi de modèles à Daumier pour son importante série des *Types parisiens* (1839-1842). Mais ceux-là, vrais *gobe-mouches* devant qui l'artiste plébéien volontiers s'attendrit, ne sont plus des irréguliers. Cochers de fiacre goguenards, petits employés en partie fine, ménagères vaquant à leur marché, joueurs de dominos absorbés dans la contemplation du double-six, autant de tableaux à la flamande, vulgaires et puissants. « Les expressions saisies y abondent : tel clignement connaisseur de petit rentier dégustant un vin « cacheté » ; telle moue écœurée de petite femme pressée, dans un omnibus, entre un garçon charcutier et un homme ivre ; telle face ahurie de garçonnet devant un droguiste hérissé et terrible, cerbère de son étalage, s'agrippent à la mémoire pour jamais, tant la justesse et la force se confondent dans ces caractérisations rapides (1). »

La Révolution de 48, en éclatant soudain, permit, pour un temps, à Daumier de reprendre son crayon de polémiste.

Dans une planche superbe d'allure et de couleur, *Dernier conseil des ex-ministres* (9 Mars 1848), il nous montra la jeune et lumineuse République, coiffée du bonnet phrygien, entrant brusquement dans le cabinet, où les ministres du régime déchu se bousculent, s'écrasent, pour gagner la seule issue restée libre — la fenêtre. Cinq jours auparavant, dans une belle et curieuse lithographie, le *Gamin de Paris aux Tuileries*, qu'il serait intéressant de comparer à certaine page de Flaubert dans *l'Éducation sentimentale*, Daumier avait tracé une scène très

(1) Henry Marcel. *Daumier*, Laurens, éditeur.



LE GAMIN DE PARIS AUX TUILERIES.  
Cristi!..... comme on s'enfonce là dedans.





## LES GENS DE JUSTICE.



— Vous êtes jolie..... nous prouverons facilement que votre mari a eu tous les torts!

pittoresque : *Cristi, comme on s'enfonce là-dedans!* s'écrie le gamin de Paris en gambillant sur le trône, tandis qu'un autre gavroche, coiffé du bonnet phrygien, salue du sabre son jeune camarade.

Enfin, le 7 Mars 18, le terrible adversaire de l'Ordre de choses s'égayait aux dépens de Louis-Philippe, débarquant en Angleterre et s'écriant, dans un élan de cette cupidité tant reprochée à la famille d'Orléans : « *Tout est perdu, fors la caisse... !* »

Frappé du désordre des partis, de la confusion des idées, inquiet des outrances qui ne vont pas tarder à compromettre l'existence même de *Marianne*, Daumier rassemble toute sa raison, concentre tout le bon sens populaire qui est en lui.

Les *Alarmistes et Alarmés* nous montrent les bourgeois claquant des dents, parce que des gamins défilent avec des fusils de bois : « *Où peut aller cette bande d'hommes armés ? Rentrons, ma femme, c'est effrayant !* »

Les *Banqueteurs* nous font faire la connaissance du valeureux garde national Rifolard qui « *n'étant pas sorti de chez lui pendant les cinq journées de Juin, ne peut résister au désir de se montrer ; malgré les larmes de sa femme et de ses enfants, il prend son fusil pour courir à un banquet en province.* »

Mais s'il cingle la pusillanimité des amis de l'ordre, le jacobin Daumier n'entend nullement pactiser avec les doctrinaires du communisme... Les *Femmes socialistes* tournent en dérision les matrones qui délaissent la famille pour le club, les manifestations et les banquets



— *Viens contre mon cœur ; tu es acquitté !... Entre nous tu méritais bien d'aller aux galères car tu es un fier gueux... Mais n'importe ; il est toujours bien doux de sauver ses semblables.*



J. Desnoyer

AU PALAIS



- alibis commodes — et posent aux élections législatives leurs candidatures illégales.

Ces critiques contre le féminisme et le socialisme n'allaient point pourtant sans danger. Outre que les *suffragettes* de 48 méditèrent, à plusieurs reprises, de châtier l'audacieux caricaturiste, les *partageux* prirent souvent fort mal la chose. Plus d'une fois, les vitres du *Charivari* volèrent en éclats, et les bureaux furent sur le point d'être envahis par les résolus partisans d'Auguste Blanqui.

Revenant au genre qui lui avait valu ses premiers succès, Daumier se mit à fréquenter l'Assemblée nationale et la Législative. Les por-

LES GENS DE JUSTICE.



— Vous avez perdu votre procès, c'est vrai... mais vous avez dû éprouver bien du plaisir à m'entendre plaider.

traits, publiés dans la série des *Représentants représentés*, dans celle de la *Physionomie de l'Assemblée* et des *Idylles parlementaires*, ne valent pas, à beaucoup près, les types de la *Chambre improstituée* et ceux du *Ventre Législatif*. La fâcheuse idée d'avoir trop souvent mis des têtes énormes sur des corps minuscules contribue encore à diminuer la valeur d'art de ces effigies trop chargées, auxquelles manquent l'enveloppe lumineuse et le modelé. Dans l'ennui somnifère des séances interminables, péro-

rant à la tribune, voici Changarnier tiré à quatre épingles; Thiers en petit caporal; Pierre Leroux, portant comme des vessies ses *Aphorismes sociaux*; Montalembert, glabre comme un sacristain; Hugo, dominant ses œuvres empilées; Berryer, pesant et écœuré; Jérôme Bonaparte, César pantalonnesque. Dans les *Idylles parlementaires*, Dupin et Taschereau sont travestis en faunes; Thiers, en Cupidon; Berryer et Molé, en moissonneurs; Boulay de la Meurthe, en Zéphyre, et Buffet, en Narcisse.



— *T'as tort de vouloir afficher cette grande annonce dans ce mois-ci, mon bonhomme : par le froid aucune espèce de colle ne prend.*

L'entreprise de Louis-Napoléon contre la République acheva de ranimer le grand satiriste politique. Daumier fut un des premiers à flairer le péril bonapartiste. Dès le 9 Juin 1848, il avait tenté de lutter contre l'engouement populaire, en notant ce dialogue entre trois bons bourgeois, dont l'un garde national :

« *Je vous dis que j'ai vu Bonaparte à l'Hippodrome.*

*Mais c'est impossible, puisque je viens de l'entendre à l'Assemblée nationale.*

*Vous êtes tous les deux dans votre tort, car je viens à l'instant de passer place Vendôme, et il était sur la Colonne. »*

Le 2 Décembre 1848 (une date qui est une *anticipation!*), voici le *Paquebot napoléonien*, l'aigle rétif, trainant Louis Bonaparte qui vogue dans le petit chapeau légendaire, retourné en forme de barque.

LES CARACTÈRES



PARIS, 1848

LE 15 DÉCEMBRE

1848





Quelques jours plus tard, le 11 Décembre, voici « *MM. Victor Hugo et Emile de Girardin cherchant à élever le prince Louis sur un pavois.* »

Indigné, Daumier dénonça avec violence, après la coalition de la



L'AVOCAT ET SON CLIENT.

rue de Poitiers, les menées de la société du 10 Décembre, le travail souterrain de *Ratapoil*, l'agent impérialiste, sournois et insolent, retroussant son tromblon sur son masque raviné, tordant sa moustache poisseuse et agitant son lourd gourdin, qui évoque la canne de Robert-Macaire.

La clairvoyance de Daumier devait être vaine. Quelques fusillades à Paris, quelques massacres dans le Nivernais, quelques révoltes en Languedoc et en Provence, et la force régna, appuyée par le plébiscite. Dès lors, la presse fut plus rudement muselée qu'aux plus mau-



DERNIER CONSEIL DES MINISTRES.

vaises années de la monarchie de Juillet. Condamné à ne plus s'occuper que d'anodines *Actualités*, réduit aux ballons de l'Hippodrome, aux festivals d'Orphéonistes, aux Turcos du camp de Saint-Maur, Daumier lithographe, à partir de cette date fatale : 2 Décembre, perd pied et semble s'intéresser de moins en moins à sa besogne de chroniqueur satirique.

Les affaires étrangères lui fournirent bien plusieurs occasions d'épancher sa bile. Aux dépens des Cosaques mangeurs de chandelles, du farouche Nicolas I<sup>er</sup>, dont il popularisa les favoris neigeux, les yeux à fleur de tête, le casque grec surmonté d'un canard et la cuirasse

d'argent ; au détriment des *Kaiserlicks* et de leurs généraux, toujours en retard comme les carabiniers d'Offenbach, Honoré Daumier fit encore une fois rire la France.

Les nationalités opprimées, l'Irlande, la Vénétie, trouvent en lui



*Étude de révérence pour le quadrille des lanciers.*

un défenseur. Les succès prussiens durant la guerre contre l'Autriche lui suggèrent son terrible *Rêve de l'inventeur du fusil à aiguille*, personnage bizarre, à la face creuse, contemplant avec un sourire l'immense plaine semée de cadavres. A cette occasion, l'artiste reçut un nouveau billet de Michelet.

« Sublime ! mon cher monsieur ; sublime ! l'inventeur du fusil à aiguille ! Vous n'avez rien fait de plus grand et de plus original !

« Je vous serre la main.

« J. M. ».

Le ciel s'assombrissait chaque jour davantage ; de lourdes nuées s'accumulaient au-dessus de l'Europe hérissée de baïonnettes et de canons. Après nous avoir montré cette ogresse moustachue et casquée, *trop grosse*, la Prusse, Daumier, en une vision prophétique, représenta la paix armée, si menaçante, la *Paix* en avaleuse de sabres.

La guerre franco-allemande éclate. Plein d'espérance, le vieux jacobin fait saluer le mobile de 1870 par le



TROP GROSSE.

volontaire de l'An II. Puis, à la suite de revers, c'est la République proclamée, l'appel en masse, les bataillons de gardes nationaux, en blouse, suivis par les femmes, qui leur présentent leurs enfants.

Devant le désastre, Daumier s'indigne plus violemment encore qu'au temps du massacre de la rue Transnonain. En dépit des fâcheux reports, des tirages pitoyables, jamais peut-être son talent de polémiste, son terrible génie satirique n'atteignit aussi haut. Ici, nous assistons à *Un cauchemar de M. de Bismarck*. Devant l'homme d'Etat endormi dans un fauteuil, se trémousse un squelette sardonique et se déroule le vaste champ de bataille, jonché de morts.

Autre image de la *Paix* (*Idylle*). Parmi les squelettes et les ossements, la Mort, coiffée d'un chapeau bergère, joue du pipeau.

Ces ruines, ce coin de village dévasté, rappellent les plus belles pièces des *Malheurs de la Guerre*, de Goya. Au-dessous, cette simple légende, tirée du discours de Bordeaux : « *L'Empire, c'est la paix!* »



Ceux qui vont mourir te saluent!



Là, l'année 1871, « *épouvantée de l'héritage* », apparaît sous la forme d'une femme, vêtue de deuil, se cachant le visage pour ne pas voir l'amoncellement des victimes de l'*Année Terrible*. — 1872 : il



*La situation de l'Italie.*

faut réédifier la France écroulée. Mais les partis se déchirent, sans songer à l'intérêt supérieur de la patrie. Daumier encore les admoneste. Près d'une maison en ruines, des maçons vont se colleter : « *Si les ouvriers se battent comme cela, comment veut-on que l'édifice se reconstruise ?* »

Pour apaiser les luttes intestines, l'artiste propose au président de l'Assemblée nationale d'adopter un nouveau modèle de sonnette, en forme de casque prussien, « *pour rappeler à l'Assemblée que le territoire est encore à libérer.* »

Enfin, à la veille du procès Bazaine, Daumier rassemble, à la

porte du conseil de guerre, la foule des témoins — squelettes de soldats, de femmes, d'enfants, farouchement accusateurs... Cette lithographie qui ne parut pas, est la dernière œuvre du vieux maître...

Une épreuve atroce vient de s'abattre sur celui-ci. Ce combatif, ce contemplateur ne verra plus jamais se dérouler devant ses yeux le spectacle de la vie. Pour Daumier, comme pour tant d'autres artistes, avides de formes mouvantes et de couleurs vives, la lumière vient de s'éteindre.







DAUMIER  
par lui-même



## V

### L'ARTISTE

UNE BELLE LAIDEUR. — DAUMIER "RÉFLÉCHISSAIT D'APRÈS NATURE". — LE LITHOGRAPHE. — LE PEINTRE — DE LA FONTAINE A CERVANTÈS. — AMATEURS D'ART ET GENS DE JUSTICE. — LE SCULPTEUR. — GOYA, COROT.

« Ce que le bourgeois collet monté lui reprochait, tout en gravant dans sa mémoire, en traits indélébiles, la plupart de ses types, c'était de faire laid. »

Viollet-le-Duc disait vrai... Ce qui, sous le second Empire, provoquait les protestations des abonnés du *Monde Illustré*, c'était précisément ce grief, c'était qu'Honoré Daumier, au sens bourgeois du mot, *faisait laid*.

Uniquement soucieux de rechercher le caractère, c'est-à-dire, comme l'a noté Rodin, de mettre en évidence « la vérité intense d'un spectacle naturel quelconque, beau ou laid », Daumier, écrit M. Henry Marcel, eût dit volontiers : « une belle laideur », comme J.-J. Weiss disait : « un beau crime ». Voilà, si l'on excepte quelques artistes et quelques écrivains, ce que ne comprirent jamais ses contemporains, et ce qui sans doute détermina les difficultés de sa vie.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce *sens du laid*, dont le public prétendait Daumier affligé, provint, comme chez certains natu-

ralistes, d'une étude trop attentive de l'anatomie humaine, d'une pose trop prolongée devant la nature. Ayant reçu ses premières leçons d'un des théoriciens du dogme davidien, puis, quoi qu'on en ait dit, participant de ce grand mouvement romantique qui sacrifiait si aisément la sèche correction linéaire au modelage des masses, à l'accord des

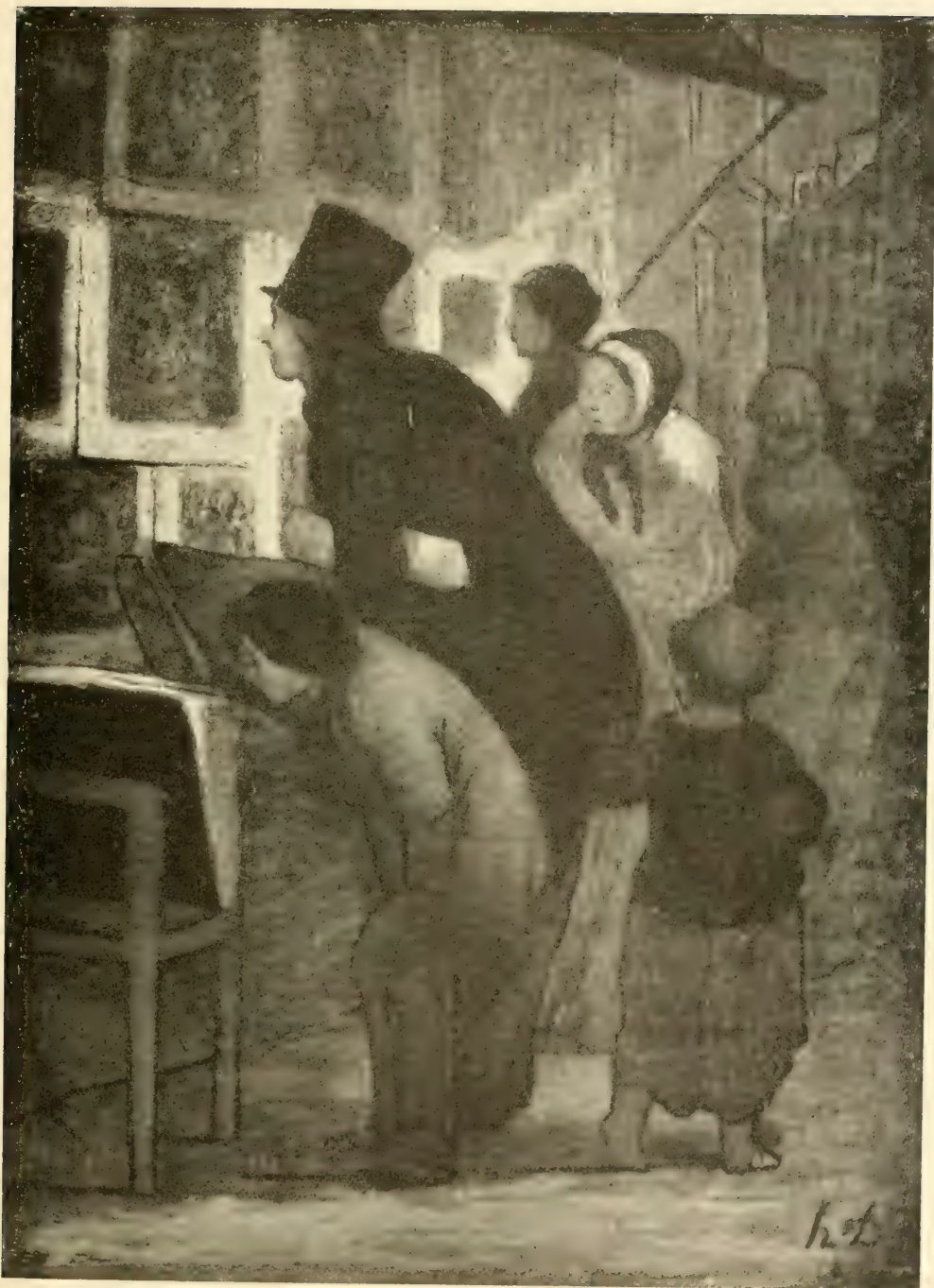


*Le déménagement du « Constitutionnel ».*

valeurs, au contraste pathétique du coloris, Honoré Daumier, stylisateur forcené, ne travaillait, pour ainsi dire, jamais sur *nature* — si l'on appelle *travailler*, manier le crayon et les pinceaux devant le modèle choisi. En réalité — et c'est ce qui explique le côté si vivant de son œuvre — comme nous le disait excellemment M. Ad. Geoffroy, *il réfléchissait d'après nature*.

Son œil perçant avait tôt fait de saisir les caractéristiques physiologiques, et de cette vision sa mémoire ne perdait jamais le souvenir. Baudelaire, qui le connaissait bien, déclare très nettement :

« Comme artiste, ce qui le distingue, c'est la certitude : il a une mémoire merveilleuse et quasi divine qui lui sert de modèle. »



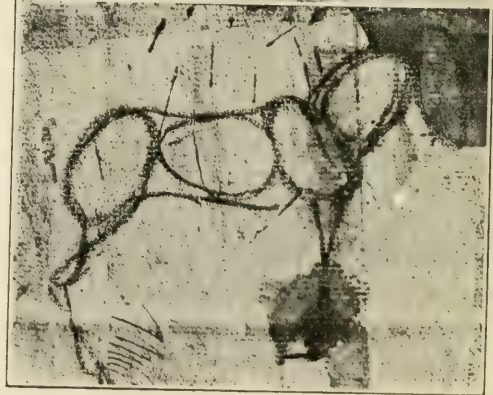
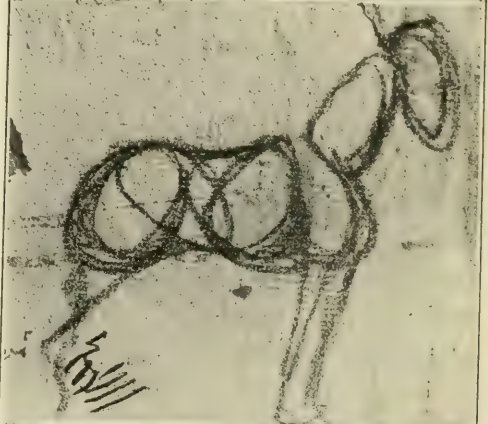
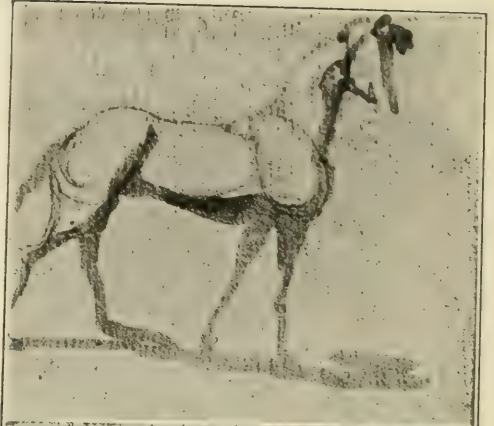
LES CURIEUX.

Lorsque Champfleury racontait qu'au début du règne de Louis-Philippe, Daumier suivait les séances du Parlement, « la glaise à la main », il se trompait évidemment. Cette erreur, Burty tint, d'ailleurs, à la rectifier, plus tard, après une conversation avec le vieux maître.

De la tribune des journalistes ou du prétoire, il examinait avec une intensité d'observation étonnante ces hommes qui étaient ses ennemis politiques et, de retour chez lui, il modelait leur charge en terre cuite. C'est d'après ces terres cuites colorisées qu'il introduisait ensuite dans ses compositions des portraits d'une cruelle ressemblance. »

Dans son livre, *Le long des routes*, M. Armand Dayot a recueilli, de son côté, le témoignage de Geoffroy-Dechaume, qui vient fortifier l'assertion de Ph. Burty :

« Daumier appelait souvent à son aide son talent tout instinctif et très remarquable de sculpteur, pour parfaire ses œuvres de crayon. Il pétrissait alors en quelques secondes, avec un peu de terre glaise, des figurines, et en rapides





BAIGNEURS.

coups de pouce il accentuait d'une étonnante façon les traits caractéristiques des sujets qu'il voulait dessiner ou peindre. Puis, ses *petits mannequins* établis, il prenait son crayon ou son pinceau et dressait son chevalet devant ses modèles en terre où, *d'après nature*, il avait bien vite fixé l'image vivante.

« Il ne procéda pas autrement pour sa fameuse planche *le Ventre*



*Sur le sable.*

*législatif*, et l'on peut voir encore aujourd'hui, chez les héritiers de Charles Philipon, mais s'effritant malheureusement sous l'action du temps, tous les petits bustes en terre glaise qu'il modela au sortir de la Chambre des députés. »

D'où M. Gustave Geffroy conclut, très justement, dans sa belle étude sur Daumier sculpteur, publiée par *l'Art et les Artistes* :

« Le travail que Geoffroy-Dechaume dit d'abord avoir été fait *d'après nature* aurait donc, en vérité, été fait de souvenir, mais de souvenir immédiat, en sortant des séances où les yeux investigateurs et impitoyables de Daumier avaient exercé leur vision de proie sur ses victimes. »

Deux anecdotes vont nous prouver encore combien l'artiste répugnait à l'exécution directe *d'après nature*.





PLAIDOIRIE D'ASSISES.

Daumier avait promis à Henry Monnier de lui faire son portrait ; et il se réjouissait de camper le créateur de *Joseph Prud'homme*, son vieux compagnon de lutte de la *Caricature* ; seulement il avait horreur du travail de pose. Aussi, la veille du jour où son joyeux modèle devait venir, résolument, à tout hasard, il *enleva*, en deux heures, le portrait



de Monnier. Quand il le lui montra, celui-ci, ravi, ne put que s'écrier :

Superbe ! il faut bien te garder d'y toucher !

L'autre fait nous a été rapporté par M. Ad. Geoffroy.

C'était à Valmondois. Geoffroy-Dechaume était en train de faire une partie de boules avec ses enfants et les fils Daubigny. Le père Daumier apparut, très rouge.



MATERNITÉ.

TOUT CE QU'ON VOUDRA

N° 14



Comme quoi un homme peut arriver à regretter de n'être pas un simple chat.

— Mon vieux Geoffroy, je ne sais plus comment c'est fait, un canard. J'en ai besoin pour ma pierre. Montre-moi des canards.



AFFICHE POUR L'ENTREPOT D'IVRY.



*Un homme jetant son chien à l'eau.*

Et l'image des canards bien enfoncée dans sa mémoire, le père Daumier s'en retourna vers son modeste atelier. La semaine suivante, le *Charivari* publiait des canards signés H. Daumier, d'une scrupuleuse vérité.

Tenons-le pour certain, c'est grâce à cette agilité de vision et à cette certitude de la mémoire que Daumier put concilier, pendant de longues années, les exigences du métier lithographique, dont il vivait, et la passion délicieuse de la peinture, à laquelle il consacra beaucoup plus d'heures qu'on ne pense généralement.

C'est aussi à cette méthode de travail qu'il devra de pouvoir exercer librement ses facultés généralisatrices, éliminant le petit détail, mettant en valeur les caractéristiques, recherchant, avant tout, les vastes partis pris d'éclairage et de construction,

— C'est facile. Al-  
lons jusqu'au ru.

Le ru, le Sausseron, coulait au fond du jardin du statuaire. Dans l'eau verte, toute une troupe de canards s'ébat-  
tait. Penché sur le petit pont, Daumier regarda longuement les plumes chatoyantes, les têtes ar-  
rondies, les becs carrés.

Eh bien, dit Geoffroy-Dechaume, veux-tu un carnet, un crayon ? Il te faut prendre un croquis...

Mais Daumier se-  
coua la tête en souriant :

Merci, Geoffroy ;  
tu le sais bien, *je ne peux pas dessiner d'après nature...*



Au Bureau chez Aubert, galerie Vivier Dubut.

Les Deux Femmes par Domnic.

REVUE DES FEMMES

Quelle fut la technique de Daumier lithographe? Peut-on prétendre, comme l'a fait Henri Bouchot, que, dès 1833, « mettant à profit les perfectionnements d'Engelmann et de Senefelder, il abandonnait la lithographie pure, au crayon, pour le procédé au lavis, qui lui per-



ÉMIGRANTS.

mettrait d'enlever au grattoir les accentuations claires et lui laissait un moyen nouveau d'expliquer son idée? »

Cela est sans nul doute un peu forcé. Tout comme Gavarni, Daumier obtint, en effet, grâce au pinceau, ses beaux noirs veloutés, et dut, à la reprise au grattoir, bien des effets lumineux.

Que l'artiste ait utilisé le lavis lithographique, dès 1833, voilà qui est plus contestable.

A vrai dire, ce n'est guère qu'en 1842, avec le frontispice du 1<sup>er</sup> janvier pour le *Charivari*, que le pinceau fait son apparition dans l'œuvre de Daumier.

Il ne faudrait point, d'ailleurs, en conclure que Daumier abandonnât jamais la lithographie pure, le crayon gras. Pour traduire le dessin sinueux et les puissants volumes de ses personnages, le lavis ne lui aurait jamais fourni les précisions nécessaires. A peine pouvait-il recourir à l'encre pour aviver les noirs des prunelles, pour donner plus de transparence aux effets nocturnes qu'il affectionnait. Non, le crayon lithographique fut, avant tout, l'*arme* de Daumier.



# LES AMIS.

9.



(chez Aubert Pl. de la Suisse, 29

imp. & Aubert & C.

— Mais pis que j'vous dis qu'c'est des amis. laissez les donc s'expliquer !





LES VOLEURS ET L'ANE.

Les outils, au reste, lui importaient peu. Banville, qui le vit souvent au labeur, en témoigne :

« Il dessinait toujours avec les débris des anciens crayons, se décidant enfin à les refondre quand il ne pouvait plus faire autrement, mais le plus souvent utilisant, ressuscitant malgré eux les bouts de crayons qui ne pouvaient même plus être taillés, et où il fallait alors inventer, trouver un angle qui se prêtât au fiévreux caprice de la main agile, mille fois plus varié et intelligent que la pointe stupide et parfaite obtenue au moyen du canif, et qui dans le feu de la composition se brise ou s'écrase. Je dirais volontiers que c'est à sa coutume d'utiliser ces rognures, ces rogatons, ces bouts de crayons, qui demandaient grâce, et ne l'obtenaient pas, que Daumier a dû quelque chose de la largeur et de la hardiesse de son dessin, où le trait gras et vivant est de la même étoffe que les ombres et les hachures, si je ne savais qu'on n'explique pas de tels résultats par de si petites causes (1). »

Cette page de Banville, M. Henry Marcel l'a magistralement complétée :

« Daumier, avec quelques traits, indique les plans du modelé, les divisions principales du corps ; il le projette et le fait tourner dans l'espace, à l'aide de larges localités de lumière et d'ombre, obtenues par la réserve du nu de la pierre et l'écrasement puissant du crayon lithographique. Il ne veut pas d'un outil trop propre, à pointe effilée, donnant des traits fins et menus ; il le cogne sur la table, pour que sa cassure irrégulière entaille la planche d'accents violents, d'après égratignures. Ses noirs, il les caresse, les approfondit, les veloute amoureusement ; ne leur doit-il pas la basse profonde, doucement profonde, sur laquelle chanteront en modulations fines et légères, les valeurs différentes des gris et des blancs ? Les demi-teintes sont obtenues, soit par des grattages creusant et amincissant les noirs, soit, le plus souvent, par un jeu infiniment varié de hachures dont le treillis, tour à tour lâche ou serré, fournit toutes les gradations nécessaires, du ton le plus clair à la teinte la plus foncée, qui ne soit pas l'ombre pure... Une belle planche de Daumier est une chose singulière et presque unique, à la fois très âpre et très douce ; une force énorme tantôt s'y

(1) Th. de Banville. *Op. cit.*





déploie, tantôt s'y maîtrise ; c'est le miel de l'écriture, recueilli dans la gueule du lion (1). »

Daumier pourtant devait se lasser du métier lithographique. Si ses séries du Second Empire nous apparaissent souvent dénuées d'intérêt, c'est que l'artiste est dégoûté de la charge et qu'il *bâcle*.

Il commençait souvent huit pierres à la fois, tournant sans cesse, allant de l'une à l'autre, « effaçant ou ajoutant, tantôt accentuant une intention, tantôt modifiant une expression. »

« Il est arrivé plus d'une fois, nous dit

M. Arsène Alexandre, que les pierres commencées furent achevées en une nuit, et que, pendant le jour, il travaillait à ses tableaux et à ses aquarelles. »

Cependant, Daumier l'avouait lui-même, bien que son procédé très net (il ne dessinait que quand l'idée, le sujet et les attitudes étaient bien arrêtés dans sa tête) lui rendit le travail moins fatigant, « lorsqu'il avait exécuté une bonne *brenée* de pierres, il lui fallait du repos. »

Nous avons parlé de *tableaux*. C'est un fait que, dans la seconde partie de sa vie, de 1848 jusqu'à la fin dans les ténèbres, Honoré Daumier ne songea plus qu'à la peinture.

Les qualités de ses plus belles planches de la monarchie de Juillet n'étaient-elles pas déjà des qualités de peintre ? Bien avant qu'on ne



LE FORGERON.

(1) Henry Marcel. *Op. cit.*

parlât des peintures de Daumier, Baudelaire démêla dans le dessinateur le coloriste :

« Ce qui complète le caractère remarquable de Daumier, et en fait un artiste spécial appartenant à l'illustre famille des maîtres, c'est que son dessin est naturellement coloré. Ses lithographies et ses dessins sur bois éveillent des idées de couleur. Son crayon contient autre chose



JOUEURS D'ÉCHECS.

que du noir bon à délimiter des contours. Il fait deviner la couleur comme la pensée... »

En 1860, Gavarni, promu directeur artistique du *Temps*, illustrateur universel, ayant reproduit un dessin de Daumier, *l'Ivresse de Silène*, l'ardente couleur de cette page admirable où éclate la joie bachique et sensuelle d'un Rubens, arracha aux Goncourt un enthousiaste commentaire : « Derrière le dieu qu'on tiraille pour le porter, ce sont des draperies flottantes, des bras agités en l'air, de grands cris appelant à l'aide les compagnons qui, là-bas, gagnent, en trébuchant derrière la forêt,



LES GENS DE JUSTICE



Cher Amant, à l'É. de la France, 20.

Il défend l'orphelin et la veuve, à mort, pourtant qu'il a toujours de sa poche...



la campagne toute sonnante de la chanson du vin nouveau... Quel jet ! Quelle abondance, dans cette Ménippée aux mille feuilles ! Quelle improvisation sans lassitude ! Quel franc rire, un rire toujours à belles dents, toujours également sonore, comme un rire du vieux temps ! Il y a là un épanouissement dans la force, une santé dans la gaieté, une verve de nature, une personnalité carrée, une brutalité puissante,



JOUEURS DE DAMES.

quelque chose de gaulois, de dru et de libre, que l'on ne trouverait peut-être nulle part ailleurs que dans Rabelais. »

Daumier n'a-t-il commencé de peindre qu'en 1818 ? L'affirmer serait hasardeux. Nous avons vu le jeune Honoré peindre en collaboration avec Jeanron une enseigne de sage-femme. M. Henry Rouart possède un tableautin mentionné par Klossowski, le *Lithographe* ou le *Graveur* qui pourrait bien être de la jeunesse de Daumier (1). De même, on conserve

(1) Ce serait le portrait de Trimolet.

encore dans la famille Geoffroy-Dechaume une curieuse scène parisienne, *Un homme jetant son chien à l'eau*, considérée comme la première œuvre importante, peinte par Daumier.

Quoiqu'il en soit, la passion de la peinture n'apparut vraiment chez Daumier qu'en 1848. La République, dont Lamartine dirigeait les jeunes destinées, prétendait faire beaucoup en faveur des artistes. L'ami Jeanron, l'homme des conspirations et des barricades, était devenu directeur de nos musées nationaux, où il introduisit, d'ailleurs, d'heureuses réformes. Decamps présidait le comité de la section de peinture qui tenait ses assises à l'École des Beaux-Arts et invitait Daumier à y prendre part. Une année auparavant, celui-ci n'avait-il pas formé avec le même Decamps, avec Ary Scheffer, Dupré, Delacroix, Barye, Rousseau, Jeanron et Charles Jacque une association pour constituer un Salon libre, association que la République de 1848 rendit sans objet.

Les journées de Février avaient éveillé dans le pays un grand souffle d'espérance. Un instant, la fraternité des hommes et des peuples ne fut pas un vain mot. On voulut éterniser le visage de cette République éphémère. Un concours fut ouvert entre tous les artistes français pour symboliser la Libératrice :

« Un instant, nous conte M. Riat, Courbet eut l'idée de concourir pour l'esquisse du tableau de la République, destiné à remplacer le portrait de Louis-Philippe. Mais il y renonça et, en compagnie de Bonvin, alla trouver Daumier dans l'île Saint-Louis, pour lui témoigner son admiration et l'engager à prendre part à ce concours. Daumier se rangea à cet avis, mais il n'eut pas le prix (1).

Daumier envoya une esquisse robuste et hardie. Une Marianne géante, demi-nue, aux rudes cheveux épars sous le bonnet phrygien, offrait ses lourdes mamelles à deux ouvriers-nourrissons. D'une main, elle serrait fortement les trois couleurs révolutionnaires ; de l'autre, avec un geste puissant et doux, elle retenait l'un de ses enfants. A ses pieds, accroupi dans l'ombre de sa robe aux plis sculpturaux, un autre enfant lisait.

A vrai dire, Daumier n'exposa jamais que l'esquisse, aujourd'hui perdue, de cette *République*, esquisse qui, au témoignage de Champ-

(1) G. Riat, *Courbet*. Floury, éditeur.



LA BAGNADE.

fleury, fut très remarquée. « Le peintre, un peu douteur par trop d'intelligence, rapporte Champfleury dans sa critique du Salon de 1849, n'envoya pas son tableau au concours ». Ce tableau, on le sait, figure dans la collection Moreau-Nélaton, au Musée des Arts Décoratifs.

L'année suivante, comme il venait d'exposer, sans aucun succès, le *Meunier, son fils et l'âne*, d'après La Fontaine, la Direction des Beaux-Arts voulut faire quelque chose pour Daumier. On lui commanda un *tableau religieux pour une église de province*.

L'auteur du *Ventre législatif* fit preuve d'une louable bonne volonté. Il entassa ébauche sur ébauche, produisit esquisse sur esquisse, mais dut reconnaître, en fin de compte, qu'il n'était point fait pour décorer les églises de province au goût des fabriques et des desservants. On conserve pourtant de lui, en Angleterre, un très beau *Christ outragé*. Mais il est probable que le *Christ* de l'ex-pensionnaire de Sainte-Pélagie aurait épouvanté ces bonnes gens.

En désespoir de cause, l'Administration des Beaux-Arts lui prit un tableau non religieux, mais excellent. « Qu'est devenu cette peinture? » demandait en 1878 Viollet-le-Duc. Cette question est toujours demeurée sans réponse.

Les Salons de 1850 et 1851 virèrent deux envois de Daumier : des *Femmes poursuivies par des Satyres* et *Don Quichotte et Sancho se rendant aux Noces de Gamache*; le Salon de 1861, une *Blanchisseuse*, qui fut remarquée; en 1869, ce furent des *Amateurs dans un atelier*, et deux aquarelles : *Juges d'Assises* et *les Médecins*. C'est à cette occasion que Bonvin en appela au jury dans les journaux pour récompenser un homme qui, disait-il, ne valait pas moins qu'Hogarth et Goya, s'il ne les surpassait.

Mais ses apparitions au Salon ne peuvent donner qu'une mince idée de l'effort continu du peintre, durant vingt-cinq années. De ses toiles, si variées de sujet et de caractère, beaucoup ont malheureusement disparu, émigrées en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Scandinavie, au Japon, en Amérique, où la réputation d'Honoré Daumier est considérable et où d'importants ouvrages de critique ont été publiés sur lui.

Pour avoir une idée de l'œuvre peint de Daumier, il suffit de se reporter au catalogue de l'exposition organisée, en 1878. Nous y voyons



LE CHARCUTIER.

figurer, à côté d'un grand nombre d'aquarelles et de dessins rehaussés, quatre-vingt-quatorze peintures, parmi lesquelles une admirable série de Don Quichotte, des parades de saltimbanques, des scènes de Molière, des amateurs d'estampes, des avocats, des blanchisseuses, des rues de Paris, des intérieurs de wagons de 3<sup>e</sup> classe. Plusieurs de ces toiles sont de dimensions considérables.



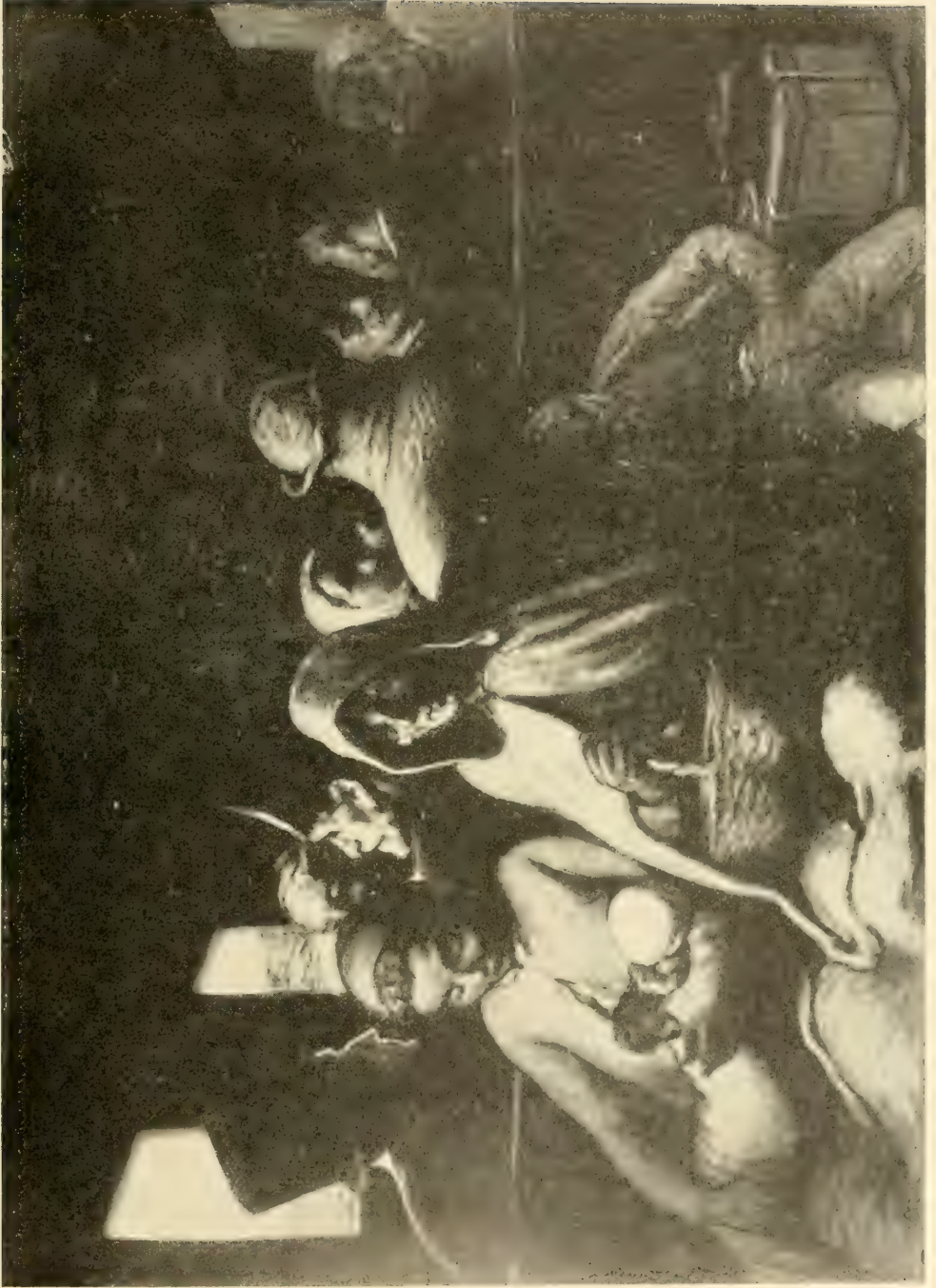
LES BUVEURS.

Peut-on prétendre, après cela, que Daumier ne fut qu'un peintre d'occasion et que sa production de coloriste est infime ?

A la vérité, à dater du concours de 1848, le lithographe ne songe plus guère qu'à la peinture. Si les compositions qu'une nécessité vitale lui commande de donner chaque mois au *Charivari* sont lâchées, s'il lui arrive d'abattre en un jour... ou en une nuit, ses huit pierres, la faute en est à ce malin démon de la peinture auquel il s'abandonne avec ivresse.

Certaines de ces planches hâtives, mais souvent admirables, n'ont-elles point, d'ailleurs, la franchise, l'accent spontané d'une esquisse peinte ? Des lithographies comme *Mossieu le Directeur*, *Un rappel de*





UN WAGON DE 3<sup>e</sup> CLASSE.

*chanteuse, La Loge*, et bien d'autres, d'ordinaire inspirées par le théâtre ou le concert mondain, ne sont-elles pas surtout des lithographies de peintre, — un peintre très moderne dont les croquis elliptiques annoncent déjà Degas et Lautrec ?

Quel charme, pour Daumier, d'ébaucher sa toile en quelques coups de crayon, puis d'assembler les tons sur la palette, des tons simples et ambrés, profonds et chauds, de cerner les contours d'une brosse large, d'étaler la couleur mystérieuse et vivante !

Il n'a pas oublié ses chers maîtres hollandais. Lui aussi recherchera, dans le clair-obscur ou le contre-soleil, la simplification des lignes et la transparence des masses, la qualité précieuse des roux et des verts d'émail, baignés dans la pénombre lumineuse.

Certes, Daumier oubliait alors les compromis avec les imprimeurs ou les marchands, les sujets commandés, exécutés avec dégoût, les écœurements de la vie besogneuse. La charrette gisait au loin, balayée d'un coup de pied. Les humbles, croisés dans la rue ou observés de sa fenêtre, les banquistes aux oripeaux de misère et aux faces blafardes, les chanteurs des cours et les joueurs d'orgues de Barbarie, les ménagères remontant du bateau-lavoir, l'échine ployant sous le faix de la lessive, les vieilles femmes et les croquants, coudoyés dans les wagons de 3<sup>e</sup> classe (Daumier n'en connaissait pas d'autres) qui le menaient à Barbizon ou à l'Isle-Adam, les bouchers et les forgerons, les joueurs de dominos, les fumeurs de pipes et les buveurs de bière —, voilà les modèles qu'il peint avec tendresse.



Mais si, d'aventure, franchissant les ponts, il entrait au Palais pour écouter quelque spécieuse plaidoirie, quelque sévère réquisitoire, la colère des vieux jours de bataille lui remontait au cœur... Et, de retour dans son atelier, sa haine implacable contre les *Gens de Justice* éclatait en touches virulentes, en oppositions de plans, en reflets de rayons et d'ombres, d'où se dégageaient, mouvementées, tourbillonnantes, rageuses ou cauteleuses, perfides ou abêties, les silhouettes des hommes



SORTIE DE L'ÉCOLE.

à toges, embusqués dans la Galerie Marchande ou gesticulant dans le prétoire.

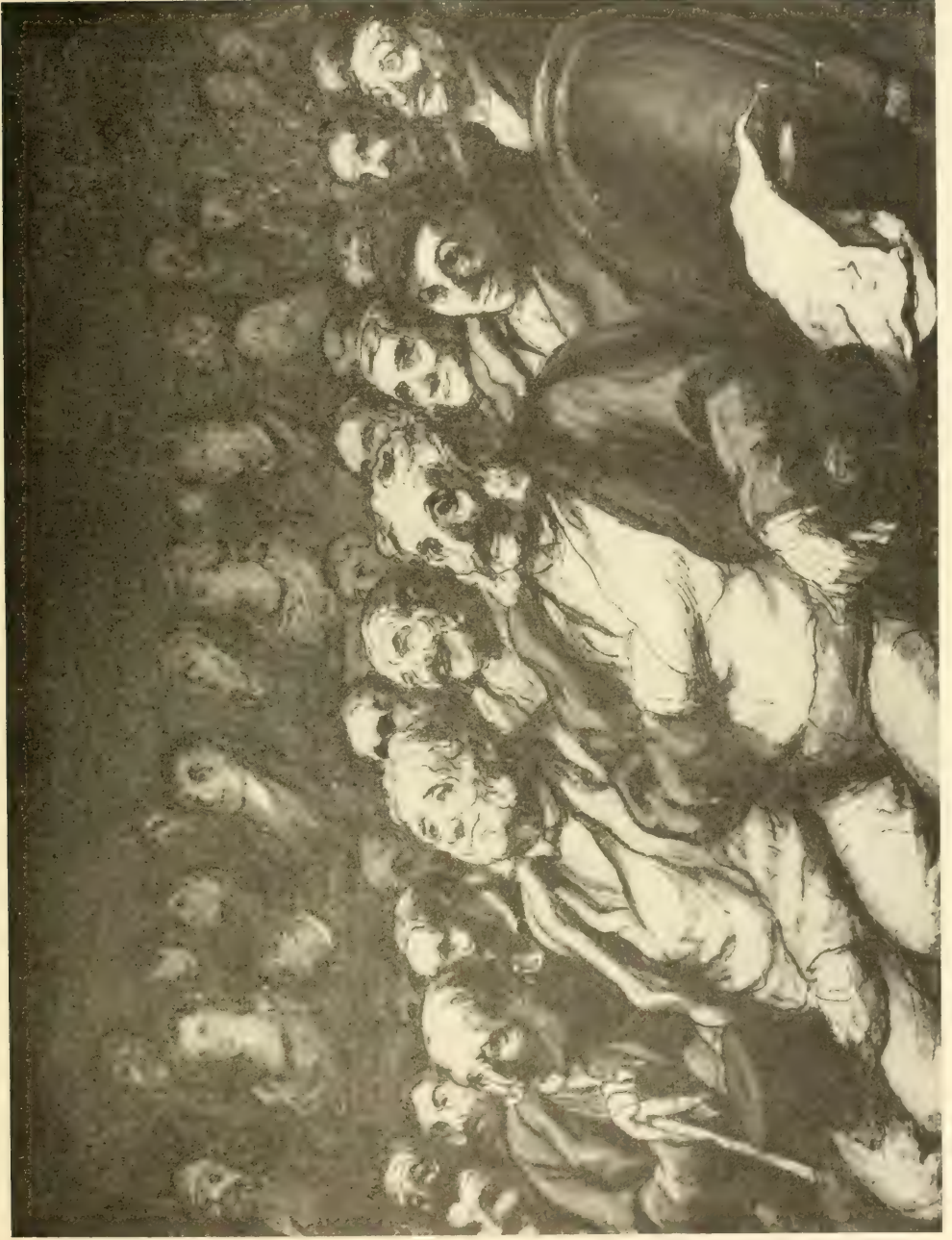
Parfois, ses lectures, son La Fontaine, son Cervantès surtout, l'entraînaient dans un monde irréel. A travers la Manche desséchée, dans l'ardent pays du rêve et de l'épopée, il suivait, à sa fantaisie, le chevalier de triste figure et son honnête Sancho Pancha.

Tantôt, il campait, sur une rossinante efflanquée, l'immortel hidalgo, lance au poing, suivi, à distance respectueuse, par son placide écuyer — l'un, pur esprit; l'autre enfoncé dans la matière. Tantôt, il peignait, auprès de Sancho endormi, tel une outre trop pleine, Don Quichotte veillant assis à terre, adossé contre un tronc d'arbre, l'œil plein de visions... (Peintures, aquarelles, dessins, le catalogue de Klossowski ne comprend pas moins de vingt-huit *Don Quichotte*).

Son goût si vif pour le théâtre lui inspirait des compositions très libres, aux valeurs entrechoquées, à l'éclairage brutal et blafard, aux ombres chaudes.

Ici, dans une peinture qui appartient au docteur Viau, il masse au premier plan ténébreux le public haletant, les masques qui s'apitoient, qui s'indignent, les cous qui se tendent, les bouches qui s'ouvrent, les mains qui vont battre. Au fond, sur la scène que blanchit la rampe, celui de *Ruy Blas* ou d'*Hernani*, le mort du dernier acte, le *méchant homme* déclamant avec de grands gestes, l'héroïne tordue, renversée, échevelée, agonisante.

Là, après avoir modelé dans le clair-obscur les types de la vieille comédie, Scapin, Géronte, Lisette, le Docteur (remarquez qu'Isabelle ou Angélique est absente), Daumier interprète Molière... Rien n'est plus curieux ni plus saisissant que certaines scènes du *Malade imaginaire*, transposées sur la toile par le maître de la *Rue Transnonain*. Quelle anxiété dans le regard d'Argan, fixé sur le Purgon presque bestial, qui lui tâte le pouls avec mépris, tandis que dans la pénombre rousse, luisent les yeux enflammés de l'apothicaire et la pointe de sa seringue! Et là, dans cette lumineuse aquarelle, quel halètement d'effroi s'échappe de ce gros Argan, cependant que le médicastre, à la face parcheminée de vieille drôlesse, compte attentivement les pulsations!



A L'ORCHESTRE.

Les *Amateurs d'Art*, qui servirent de thème à un grand nombre de peintures de Daumier, nous rendent à la vie moderne. Dans les *Curieux d'estampes* de l'ancienne collection Jules Strauss, nous trouvons — chose rare, nous l'avons vu, dans l'œuvre de l'artiste — une délicieuse silhouette de femme mince, menue sous le *bibi*, en dépit du renflement de la crinoline sous le châle. Une coulée de lumière blonde l'enveloppe, la dore, tandis que le jeune homme qui l'accompagne, l'ouvrier, la vieille femme et le gavroche qui lance un coup d'œil rapide aux estampes accrochées, n'apparaissent que dans la pénombre calcinée du contre-soleil.

Comme les Hollandais, Daumier pense que ces scènes familières sont dignes de son pinceau, du moment qu'elles lui offrent des types caractérisés d'humanité, des effets d'éclairage ou d'atmosphère.

Lui-même s'est représenté dans le tableau vendu avec la collection Georges Feydeau. Voici, dans le jour frisant, son nez au vent, son front vaste, sa chevelure fine et déjà blanchie, sa taille haute. Près de lui, deux amateurs, l'un de dos, l'autre, très correctement vêtu, le chapeau sur la tête, — l'amateur homme du monde, — tous trois regardent avec un grand intérêt les tableaux qui couvrent les murs de la galerie. Près de l'amateur mondain, une statuette, vivement éclairée, semble palpiter. L'harmonie est parfaite entre la couleur sobre et les attitudes simples et réfléchies. Nous sommes bien entre gens de bonne compagnie, dans un milieu d'art.

« Mais le plus souvent, fait remarquer M. Henry Marcel, Daumier heurte davantage, finit moins, laisse à dessein à son œuvre un peu d'indéterminé, qui donne de l'ampleur aux formes et de la liberté aux mouvements. Il fait volontiers de la lumière avec de l'ombre, dégradant ou contrastant les valeurs, à la manière des Hollandais et de Decamps. Il affectionne les tons chauds et sourds, les roux, les bruns, les verts d'émail, sur lesquels éclate parfois un jaune ou un bleu vif. Il lui arrive de les modeler avec la hampe du pinceau, y traçant des sillons, y laissant des épaisseurs où s'accroche la lumière ; il use peu des glacis, qui amollissent les accents de la forme. Ses noirs sont d'une qualité admirable ; jamais minces ni plats, ne faisant point trou, ils ont en eux on ne sait quelle ardeur secrète, comme de roux et d'ors sous-jacents. Ce métier, cette palette conviennent à merveille à ses sujets : les êtres



SPECTACLE GRATIS.

qu'il peint ont les muscles fermes, les chairs pleines, les articulations très écrites; qu'il s'agisse des amples pectoraux d'un lutteur, de la lourde carrure d'une laveuse, des bras velus et musclés des « forts », la décision et l'ampleur de sa touche leur donnant la masse et le relief voulus (1). »

Daumier, peintre, laissait-il vraiment « à dessein à son œuvre un peu d'indéterminé », voilà qui peut être discuté. En tout cas, ce passage du *Journal* d'Eugène Delacroix paraît contredire cette opinion : « 1849, 5 février. — M. Baudelaire venu comme je me mettais à reprendre une petite figure de femme à l'orientale, couchée sur un sofa, entreprise pour Thomas, de la rue du Bac. *Il m'a parlé des difficultés qu'éprouve Daumier à finir.* »

Le problème se pose donc de savoir si Daumier possédait son métier de peintre comme il possédait son métier de lithographe ? C'est bien contestable. Trop souvent, hélas ! comme dans le *Wagon de 3<sup>e</sup> classe*, de la collection Gallimard, comme dans un grand nombre de toiles de ce maître, le glacis de bitume appliqué sur la pâte fraîche compromet l'existence même de la peinture. Déjà même, plusieurs œuvres ont disparu, rongées par le bitume. M. Régereault, par exemple, nous a conté la fin d'un admirable Daumier, la *Blanchisseuse*, de l'ancienne collection Geoffroy-Dechaume, la *Blanchisseuse*, qui disparut en peu d'années, gâtée par le funeste alliage du bitume et du blanc frais. Les exemples pourraient être multipliés; mais à quoi bon ? Un fait subsiste, très troublant. C'est que si certaines œuvres, enlevées d'un coup, comme le *Scapin* du Louvre, peuvent braver les siècles, d'autres, malheureusement en grand nombre, triturées à l'excès, et à cause de cela, sans doute, singulièrement savoureuses, exigent, à tout instant, de fâcheuses restaurations qui en dénaturent trop souvent le caractère.

A vrai dire, la technique picturale de Daumier n'est pas aussi *une* qu'on a pu le prétendre. Dans son désir de perfection, dans son inquiétude d'artiste, venu tardivement à la peinture, Honoré Daumier varie sans cesse son exécution; ici couvrant à peine sa toile et se contentant d'un léger frottis à l'essence; là, travaillant au couteau en pleine pâte; là encore, jonglant avec les glacis, sans laisser reposer les tons. On conçoit qu'un tel éclectisme dans la technique ne soit pas fait

(1) Henry Marcel. Op. cit.





RATAPOIL



pour décourager les faussaires. Voilà pourquoi Daumier peintre est relativement facile à imiter, tandis que Daumier dessinateur échappe, de toute évidence, au copiste.

Ce sens du mouvement qu'eut à un si haut point Géricault, grâce à une décomposition toute spontanée des temps, le peintre, en Daumier, le posséda autant que le caricaturiste. M. Henry Marcel cite avec raison le tableau de la vente Lutz, qui représente une laveuse gravissant l'escalier qui joint la berge au quai ; la femme donne la main à une petite fille, dont les courtes jambes ont à peine la hauteur des marches, et qui se hisse tirée par sa mère, pour les escalader une à une. Assurément, le « contraste des deux mouvements, l'un tranquille, où le corps garde sa verticale, l'autre fait d'oscillations successives, est d'une vérité illusionnante ».

Mais combien plus surprenantes encore à cet égard, les *Laveuses du Quai d'Anjou*, le beau tableau de l'ancienne collection Desouches, magnifiquement lithographié par Lunois. En haut de ce même escalier, une femme s'en va, courbée sous le paquet de linge, et le pied gauche sur la pointe, elle est surprise en pleine marche. Sa silhouette bouge réellement sur le gris du ciel. Mais ce qui est admirable, c'est la laveuse du premier plan, celle qui achève de descendre. Le fardeau de la lessive la fait plier sur la hanche gauche. Son pied droit vient de se poser sur la berge, tandis que l'autre pied quitte la dernière marche. C'est là un très curieux *instantané*, réalisé par un grand artiste.

De même, le *Badigeonneur*, demeuré à l'état d'esquisse, bouge au long de la corde qui le soutient. Cet homme balancé dans l'espace, si nous le contemplions trop longuement, nous donnerait le vertige...

Pour des raisons de pure technique, il est permis de préférer les aquarelles de Daumier à ses peintures à l'huile. C'est sans doute là qu'il est le plus lui-même, qu'on le sent le plus libre. A vrai dire, il s'agit plutôt de dessins rehaussés que d'aquarelles pures. Un dessous à la plume, très léger, constitué par de fins linéaments sinueux qui enveloppent les formes dans un réseau très souple, puis un lavis d'encre de Chine et de bleu, de-ci, de-là, une pointe de terre de Sienna — la gouache donnant les lumières. On le voit, les aquarelles de Daumier ne sont pas, à proprement parler, des aquarelles.

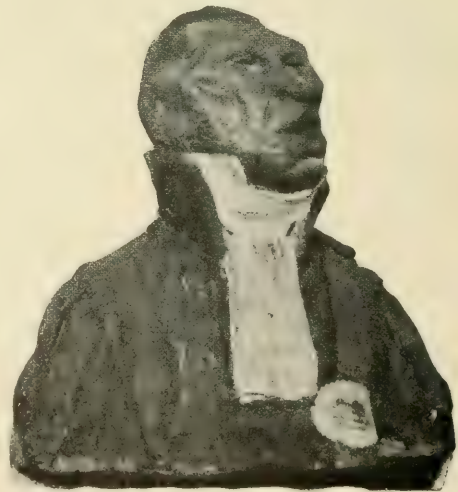


LES ÉMIGRANTS.

Cette fluidité vaporeuse de la peinture à l'eau, qu'il ne dédaigna pas toujours d'utiliser, comme dans *Au Théâtre*, cette merveille de la collection Ernest Rouart, ne lui aurait jamais suffi pour traduire les physionomies et les gestes de ces *Gens de Justice*, qu'il avait déjà si durement attaqués sur la pierre, mais dont il semble bien que ses dessins rehaussés prononcent définitivement l'arrêt.

Nulle part, peut-être, l'expression physiologique n'éclate, avec plus de franchise et de vérité que dans ces gouaches sur la gent chicanière du Palais.

Quelle intensité dramatique dans cette belle aquarelle de la collection de M<sup>me</sup> Esnault-Pelterie : *Une cause criminelle !* Dans le masque dur, dans le regard dilaté de l'avocat qui, debout, à demi-tourné, converse à l'oreille de son terrible client, il y a presque autant de cruauté froide que dans la face atrocement attentive du meurtrier. C'est qu'à cette heure, par la force des choses, s'établit mo-



LE PRÉSIDENT DUPIN.



LES ÉMIGRANTS  
(Détail)





TÊTE DE PASQUIN.

mentanément entre ces deux hommes une sorte de complicité morale.

Et que dire de l'emportement oratoire de ce grand avocat d'assises, de ce rival de Lachaud, qui balaie l'air de ses longues manches, trouve des larmes dans ses yeux secs, et des deux mains apiloyées, tout en ne quittant pas du regard messieurs les jurés, désigne la faible victime — ou mieux la criminelle, louche prostituée au sourire aguicheur, qui tente, elle aussi, à sa façon, d'émouvoir le jury...? Au loin, dans un fond peut-

être un peu *bouché*, la foule immobile, saisie, fascinée, admire.

Le réalisme synthétique du mouvement et de l'expression pouvait-il être poussé plus loin?... Non, sans doute. Et pourtant, il est une œuvre, un simple dessin rehaussé d'encre de Chine et de sépia, la *Plaidoirie*, de la collection Henry Rouart, qui surpasse, en intérêt d'art, en intensité de vie frémissante, ce chef-d'œuvre, la belle gouache de la collection Lemaire. Tandis qu'abrutí par tant d'éloquence, le sinistre criminel paraît se demander si après tout, il ne serait pas innocent, le grand ténor d'assises agite les manches, lève un bras trépidant, argumente, s'indigne, tempête, tournoie, semble tout à la fois prêt à s'abattre et à s'envoler.

Tout le travail de l'artiste, vous l'avez sous les yeux, les reprises au crayon et à la plume, ce bras complètement détourné de sa direction première, cette manche tourbillonnante dans la grande tempête oratoire. Et pourtant, l'œuvre est définitive. Telle est sa

puissance d'expression, que la *Plaidoirie* pourrait être exposée, sans désavantage, auprès du plus pathétique, du plus magistral dessin de Michel-Ange.

Michel-Ange... Rien de plus sculptural, on l'a vu, que le métier d'Honoré Daumier. Son dessin évoque tout de suite la ronde bosse. La ligne ne le séduit qu'autant qu'elle tourne, ce qui est pour lui un gage de vie ! Le plus souvent, les méplats violemment accentués sont modelés du pouce. Au reste, nous le savons, il lui arriva de modeler à même la glaise.

Non seulement ses portraits en buste de la *Caricature* furent exécutés d'après des maquettes en terre qui, malheureusement mutilées, figurent aujourd'hui dans la collection de M. Paul Philipon, mais, par ailleurs, en pétrissant la statuette de *Ratapoil* et les deux bas-reliefs des *Emigrants*, Daumier fit, à proprement parler, œuvre de statuaire.

Nous avons décrit le *Ratapoil*, l'agent bonapartiste maigre, efflanqué, appuyé sur un gourdin énorme, cambrant la taille, tordant le col et, sous le gibus défoncé, aiguisant sa face tout en pointes, les moustaches dardées au ciel et l'impériale en bataille. Cette statuette, document d'histoire, est aussi un chef-d'œuvre. Dans les *Emigrants*, nous assistons à une magnifique scène d'exode. La répartition des plans et des figures, la beauté robuste des nus prolétariens, l'horreur sobre de certains détails, la marche en avant — vers l'inconnu et l'espérance — de l'homme qui porte un enfant et en tient un autre par la main, l'indication des modelés, creusés d'ombres puissantes, tout dans ces scènes évoque la maîtrise de Constantin Meunier et permet d'affirmer que, s'il l'avait voulu, Daumier aurait pu être un grand statuaire.

A qui, d'ailleurs, n'a-t-on pas comparé Daumier ? Dans son ouvrage sur les *Graveurs du XIX<sup>e</sup> Siècle*, M. Henri Béraudi en a fait plaisamment la récapitulation : « A Jordaens, Puget, au Parrocel, Granet, aux Flamands, aux Vénitiens, à Holbein, Delacroix, aux Hollandais, aux Florentins, Charlet, Rubens, Rowlandson, Rembrandt, David, Michel-Ange, Henry Monnier, Corot, Gainsborough, La Tour, Barye, Tassaert, Constable, Ribot, Decamps, Hogarth, Diaz, Goya, Salvator, au Tintoret, Millet, etc. »

De fait, encore que ces parallèles aient toujours quelque chose de





LA GARE.

bien artificiel, il n'est pas contestable que certains ne soient fondés. Nombre de figures de Diaz sont en effet, de la main d'Honoré Daumier (1); et pour Delacroix, ce grand sensitif, si inquiet, si impressionnable, fit plus que d'admirer Daumier et de copier plusieurs de ses *Baigneuses*. Il a peint le *Naufrage du Don Juan*, et l'on ne peut contester que ces faces bosselées, ces attitudes contractées, ces tons simples et rudes, que l'accent général de la peinture, n'accusent l'influence de Daumier.

La parenté est, peut-être, encore plus étroite avec Millet. Telle paysanne du *Wagon de 3<sup>e</sup> classe*, telle charmante *Baigneuse*, de la collection Decharne, d'un faire si limpide, si fluide, si primesautier, semblent appartenir au maître des *Glaneuses*.

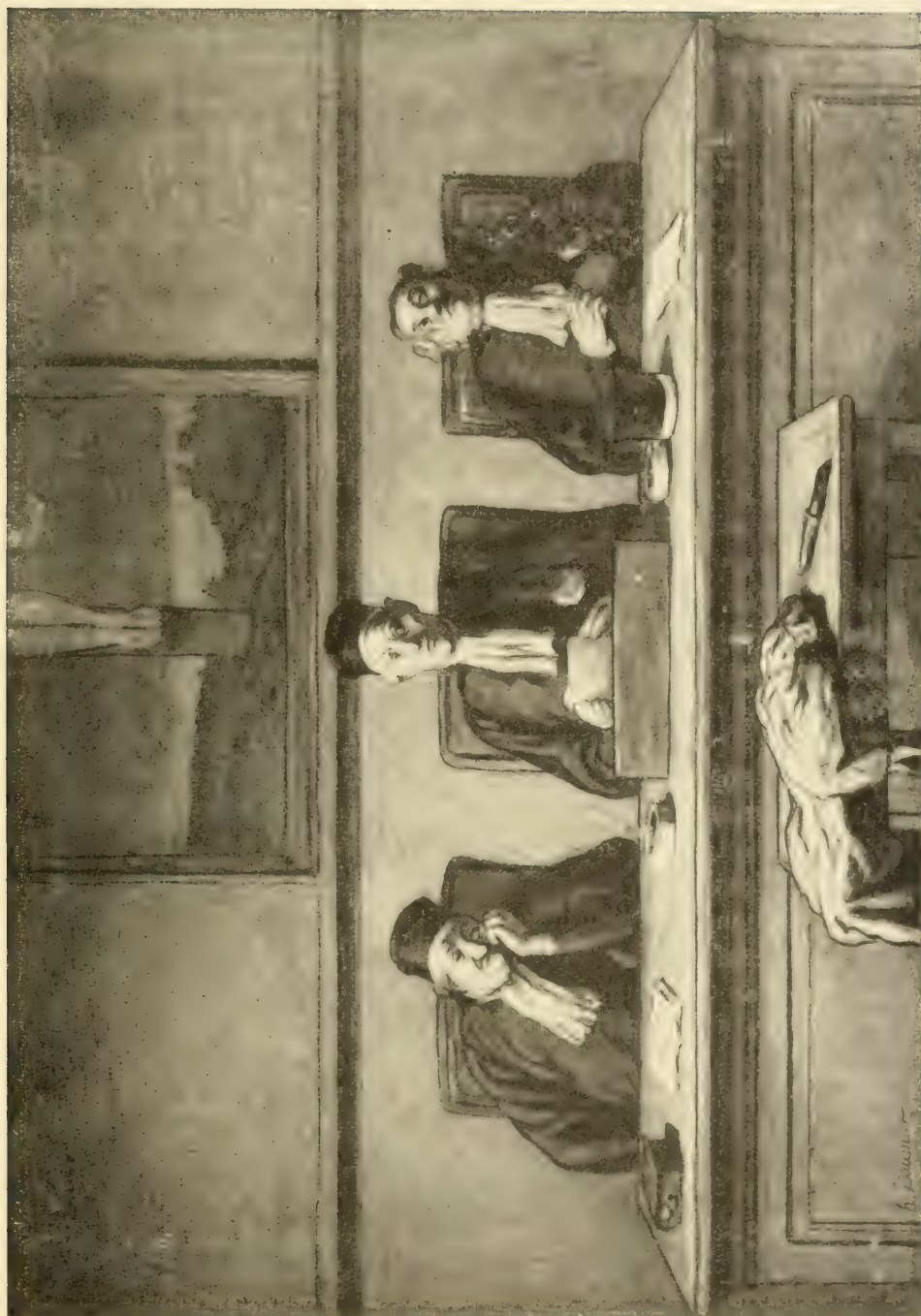
À la vérité, ces deux grands amis, ces deux grands artistes, qui travaillaient si près l'un de l'autre, eurent le même goût pour le dessin sculptural, affectionnant du même cœur les ombres transparentes, l'éclairage à contre-jour, le coloris sobre et sourd à la hollandaise, tous deux, selon la remarque faite au sujet de Daumier par les Goncourt, partant de la réalité la plus bourgeoise — la plus rustique chez Millet — pour atteindre, tel l'auteur de la *Recherche de l'Absolu*, au fantastique.

À ceux qui prétendaient que Millet avait été imité par Daumier, M. Arsène Alexandre a très judicieusement fait observer qu'avant Millet, Daumier avait fait des Millet. C'est ainsi, par exemple, que, dans la *Revue des peintres*, en 1834, parut une planche intitulée *Le Malade* et signée de Daumier, représentant assis au milieu d'un bois dépouillé un vieux paysan en sabots et en bonnet de coton, vêtu d'une lourde limousine. Derrière le malade, une jeune fille attentive se tenait debout. Le paysan, si âprement accroché à la glèbe, dont J.-F. Millet nous contera la vie fruste, Daumier déjà nous le révèle.

Que si l'on considère la décision des contours, l'ampleur débordante des volumes, le style épique de Daumier, il n'y a point lieu d'être surpris du mot de Daubigny visitant à Rome les fresques de Michel-Ange : « C'est comme du Daumier ! » (2). Non, ce n'était point là simplement, ainsi que le pense M. Béraldi, « une boutade d'artiste ».

1 Voir Sensier, *Souvenirs sur Théodore Rousseau*. Techener, 1872.

(2) Balzac et Daubigny ne furent point seuls à établir un parallèle entre Michel-Ange et Daumier. Michelet, lui aussi, écrivit un jour à Daumier : « Vous êtes le Michel-Ange de la caricature. »



LES PIÈCES A CONVICTION.

C'était la remarque d'un maître qui, devant les peintures de la Sixtine, se remémorait la page terrible, vengeresse, surhumaine, de la *Rue Transnonain*.

Que Champfleury compare Daumier à Goya, pourquoi donc en marquer tant de surprise ? Ces lignes de l'auteur de *Chien-Caillou* valent d'être citées, car elles mettent en regard le physique même des deux artistes : « Daumier et *Goya* ne se ressemblent pas seulement par la flamme intérieure ; je suis frappé par certaines analogies physiologiques. Une apparence bourgeoise au premier aspect, de petits yeux interrogateurs et surtout une lèvre supérieure d'une longueur particulière chez les deux maîtres. Ce détail, on le trouve nettement accusé dans le portrait de *Goya*, gravé par lui-même en tête des *Caprices* ; les artistes qui ont dessiné la figure de Daumier n'ont pas assez indiqué ce trait caractéristique si remarquable chez Talleyrand, un politique qui se connaissait en hommes.

« Le nom de Goya ne se trouve pas sous ma plume sans motifs. Il existe de secrètes analogies entre l'Espagnol et le Marseillais ; même flamme intérieure, même ardeur politique, même improvisation.

Mais le plus bel éloge de Daumier, ce fut Corot qui le prononça. Oh ! bien simplement, sans une parole.

« Le bon Corot, dans sa chambre, rapporte M. Arsène Alexandre, n'avait que deux toiles. L'une était le portrait de sa mère ; l'autre le tableau des *Avocats*, celui-là même qui avait si fort séduit Gambetta. En se levant, le paysagiste donnait une pensée attendrie à la chère vieille maman, un regard camarade à l'œuvre solide de l'ami Daumier, et il commençait sa journée, content. »

Ce geste du père Corot n'est-il pas plus éloquent que tous les dithyrambes des critiques ?



LA RÉPUBLIQUE



## VI

### LES HEURES SOMBRES

LA " CHARRETTE " LOURDE A TRAINER. — DAUBIGNY. — GAMBETTA. — VALMONDOIS. — AUVERS. — LA MAISON DE COROT. — LA LUMIÈRE QUI S'ÉTEINT. — EXPOSITION CHEZ DURAND-RUEL. — VICTOR HUGO, THIERS. — APRÈS LA NUIT.

Le 2 décembre 1851 fut pour Daumier une date fatale. Non seulement le républicain en souffrit cruellement, non seulement le polémiste, condamné aux falotes *actualités* et souvent brimé par la censure, dut ronger son frein et étouffer une bonne part de son génie, mais encore l'existence matérielle de Daumier devint dès lors plus difficile et plus gênée, entravant chaque jour l'essor du libre artiste et l'acheminant vers la plus douloureuse des déchéances physiques.

Ses belles caricatures, dont les *suites* atteignent aujourd'hui des prix considérables, ne lui étaient payées qu'à raison de cinquante francs la planche ; une lettre de Daumier en fait foi (1) ainsi qu'un

(1)

Messieurs,

Paris, le 22 Août 1853.

Ayez la bonté de m'envoyer les sujets de caricatures que vous désirez avec les vues des lieux à représenter si vous le jugez nécessaire. Je vous demande à vous, éditeurs, le prix qu'on me paye au *Charivari*, cinquante francs par sujet.

Si cela vous convient, veuillez me faire savoir à qui je dois m'adresser pour les pierres. Je suis, en attendant votre réponse, votre tout dévoué

H. DAUMIER  
9, quai d'Anjou, Paris.

traité avec Dutacq en date du 2 février 1839. *Le Charivari* ne lui commandait jamais plus de huit *charges* par mois, ce qui lui faisait tout juste vingt louis par mois; car sa modestie chez les marchands de tableaux était telle que ses peintures ne se vendaient point.

Il avait bien, autrefois, illustré plusieurs livres, comme le *Versailles ancien et moderne* du comte de La Borde (1841) ou la *Némésis médicale* (1840), recueil de satires par François Fabre, phocéén et docteur, auquel les admirables compositions de Daumier assurent l'immortalité; mais l'ardent lithographe ne fit que passer dans le domaine de la librairie; il ne s'y sentait pas à son aise. En dehors du *Charivari*, le plus clair de ses revenus était constitué par les tableaux parisiens donnés au *Monde Illustré* et les charges destinées au *Journal Amusant*. Encore ces commandes étaient-elles essentiellement précaires. Dès 1862, le satirique si populaire sous la monarchie de Juillet, avait cessé de plaire. Burty écrivait, à cette époque, ces lignes navrantes :

« Daumier est en ce moment dans une gêne cruelle. Il y avait, chez Geoffroy, une dizaine de ses dessins qu'il vend cinquante francs (1) et qu'il exécute à la plume, légèrement rehaussés de teintes plates, n'ayant plus ni lithographies, ni bois à faire. Les journaux ne veulent plus rien de lui. *Le Charivari n'a point renouvelé son traité. Le Monde Illustré* ne continuera pas ses séries : « Ses bois, me disait Champfleury, provoquent le désabonnement. »

On le voit, ce témoignage de Burty vient confirmer ce qu'écrivait Théodore Rousseau, dans une lettre citée précédemment : « Nous avons su par Sensier que le *Charivari* vous avait redemandé et il a bougrement bien fait. »

Il y a plus encore, et nous allons pouvoir situer la date exacte du départ de Daumier du *Charivari*, tout en découvrant que l'artiste songea très sérieusement à illustrer la *Pharsale* et Aristophane. Voici ce qu'en Avril 1860, écrivait Baudelaire à l'éditeur Poulet-Malassis : « A ce sujet, pensez à Daumier! à Daumier libre et foutu à la porte du *Charivari*, au milieu d'un mois, et n'ayant été payé que d'un demi-mois! Daumier est libre et sans autre occupation que la peinture.

(1) Et même quarante francs, comme en fait foi une lettre de Daumier, conservée dans la famille Geoffroy-Dechaume.



1871



Pensez à la Pharsale et à Aristophane. Il faut le remonter comme une pendule. Ces deux idées datent d'il y a quinze ans. Voilà une *grande et bonne affaire* » (1).

Contrairement à l'assertion de la plupart des biographes de Daumier, il est donc manifeste que celui-ci n'a pas abandonné de *lui-même*, de 1860 à 1863, le crayon du journaliste « pour se livrer à son penchant pour l'Art pur » ; en fait, la caricature ayant cessé d'être pour lui son gagne-pain quotidien, l'artiste dut demander à la peinture à l'huile, et surtout à l'aquarelle, les ressources qui soudain lui faisaient défaut. Cette version paraîtra sans doute moins flatteuse que la première ; mais qui ne sait que, le plus souvent, la vérité est humble et amère ?

Cette période « d'Art pur », qui nous valut tant de belles peintures, fut bien pour Daumier, comme l'écrivait Burty, une période de gêne cruelle. Naïf et hésitant, dépourvu, comme la plupart de ses amis, comme le bon Corot lui-même, de tout sens des affaires, Daumier était incapable d'attribuer à ses œuvres une valeur marchande.

Albert Wolff nous a conté à ce sujet une anecdote plaisante... et attristante :

« Le pauvre homme était à ce point habitué à tous les dédains de cet être, régi par la mode et non par le goût, qu'on appelle l'amateur, qu'il n'osait plus demander un prix quelconque pour sa peinture : il n'était pas coté à la Bourse... des tableaux... Ce sont des caricatures ! disait l'amateur, comme le grand roi s'est écrié devant l'œuvre de Téniers : « Otez-moi ces magots ! » Tout autour de lui, ses amis se démenaient pour placer ses aquarelles et sa peinture.

Un jour, Daubigny recommanda Daumier à un marchand américain.

« — Vend-il cher, votre M. Daumier ? demanda le marchand.

« Très cher, fit Daubigny.

« Very well ! Allons le voir !

1. La même année 1860, Baudelaire, dont on ne saurait trop louer l'attitude généreuse à l'égard de Daumier, Baudelaire écrivait à Louis Martinot

« Je suis bien désolé qu'un morceau de critique, composé dans un système d'absolue admiration pour notre ami Daumier, ne puisse pas vous plaire, dans sa totalité. J'ai fait de longues études sur la caricature. Puisque vous croyez (autant que je puis le deviner, d'après votre petit mot) que mon article ne puisse pas être publié sous le régime de Napoléon III et de Waleksi 1<sup>er</sup> (il l'eût été sous M. Fould), il faut simplement le supprimer. »



LA PAIX ARMÉE.

« Le lendemain, visite à Daumier. Daubigny avait prévenu son ami par quelques lignes : « Fais un bout de toilette, lui avait-il écrit, et place sur le chevalet le tableau que tu viens de terminer. Ne t'avise pas de demander moins de cinq mille francs pour cette petite toile ».

« L'Américain, conduit par Daubigny, regarde le tableau.

« — Combien ? dit-il.

« Daumier hésite ; jamais il n'osera demander un tel prix.

« — Combien ? répète l'Américain.

« — Cinq mille francs, dit Daumier en devenant pourpre.

« — J'achète, dit l'Américain. Avez-vous autre chose ?

« D'un pas chancelant, peu habitué à de telles aubaines, l'artiste cherche une toile bien plus importante que la première et la place sur le chevalet.

« — Combien ? demande l'Américain.

« Daumier se trouble ; son ami Daubigny ne lui a pas dit quel prix il conviendrait de faire pour ce second tableau ; abandonné à lui-même, la timidité l'envahit, et quand l'Américain répète : « Combien ? » Daumier répond : « Six cents francs ».

« Et le marchand américain, plein de dédain, riposte :

« — Je n'en veux pas ; j'aime mieux l'autre à cinq mille. Je ne vends que des tableaux chers.

« L'Américain ne revint jamais ; il n'avait que faire d'un artiste qui vendait un tableau pour trente misérables louis.

« Le pauvre Daumier ne devait jamais plus connaître ces tarifs de *transatlantiques* dont il resta longtemps ébloui. »

Il vécut alors des heures bien difficiles, que seules tempérèrent la ferme affection de M<sup>me</sup> Daumier et l'admirable sérénité de l'artiste, joyeux, malgré tout, de réaliser son rêve le plus cher : manier la couleur, laver le papier de bistre, de bleu, de vert ; étaler sur la toile les pâtes blondes et transparentes.

La charrette cependant devenait de plus en plus lourde à traîner. Les aquarelles invendues s'accumulaient dans les cartons, la situation du ménage était des plus critiques lorsqu'à la fin de 1863, la direction du *Charivari*, comprenant enfin quel crayon magistral elle avait perdu, le fit pressentir pour savoir s'il accepterait de reprendre son poste de caricaturiste.



Рис. — художник J. Yourenko, rue Charente, 14.

LA PAIX

Idylle.



Daumier, qui avait alors déserté l'île Saint-Louis pour le boulevard Rochechouart, accepta avec empressement.

Dans son numéro du 18 décembre 1863, le *Charivari* publiait la note suivante, qui ne correspondait sans doute pas tout à fait à la réalité : « Nous annonçons avec une satisfaction qui sera partagée par tous nos abonnés, que notre ancien collaborateur Daumier qui, depuis trois ans, avait quitté la lithographie pour se consacrer exclusivement à la peinture, s'est décidé à reprendre le crayon qui lui a valu tant de succès. Nous donnons aujourd'hui, une première planche de Daumier et, à partir de ce jour, nous publierons, chaque mois, six ou huit lithographies de ce dessinateur qui a le rare talent de faire, même de ses caricatures, de véritables œuvres d'art. »

À l'occasion de sa rentrée au *Charivari*, un fraternel banquet fut offert, chez Champeaux, à Daumier, très ému, par ses amis des lettres et des arts. Ce jour-là, l'excellent homme connut la griserie de se sentir aimé par ses émules et ses rivaux.

Ses relations et ses amitiés s'étaient, d'ailleurs, étendues et accrues. A Daubigny, Jules Dupré, Corot, Geoffroy-Dechaume, Jean Gigoux, Préault, Jeanron s'étaient joints Boulard, Meissonier, Carrier-Belleuse, Carjat, chez lequel, un soir, en 1868, Daumier rencontra un jeune avocat méridional, au verbe entraînant. Après avoir ri comme un enfant à l'audition de la *Levrette en panetot*, d'Auguste de Châtillon, le caricaturiste s'était entretenu longuement avec l'avocat qu'entouraient Laurier et Ranc. En partant, Daumier fit à Carjat cette prédiction :

— Voilà un garçon qui a une rude tête. Je vous jure qu'il ira loin. Il est borgne, mais cela ne l'empêche pas d'y voir rudement clair !

Six mois plus tard, le plaidoyer en faveur de Delescluze flétrissait l'Empire et rendait célèbre, du même coup, le nom de Gambetta, l'avocat méridional rencontré chez Carjat.

Daumier s'en réjouit fort : — Hein ! disait-il, je ne m'étais pas trompé. Je savais bien qu'il serait quelqu'un ! »

Daumier et Gambetta devaient, à plusieurs reprises, se retrouver. Lorsqu'en 1878, l'exposition des peintures et dessins de Daumier s'ouvrit à la galerie Durand-Ruel, Gambetta fut l'un des premiers à la visiter. Guidé par Geoffroy-Dechaume, le grand orateur s'arrêta parti-

culièrement devant les groupes d'avocats (1), considérant attentivement tel jeune maître, mince et glacé, tel autre, grassouillet et réjoui :

Mais il est étonnant votre Daumier, s'exclama Gambetta. Il n'en est pas un qu'il ne connaisse. Voici M<sup>e</sup> X... et M<sup>e</sup> Y... Et tenez, voici Z..., si innocent d'allures... et pourtant si sournois et si redoutable... Et celui-là, si gonflé de lui-même. Il les a donc tous saisis au vol...

A quoi, Geoffroy-Dechaume, secouant la tête, répondit : — Daumier n'a jamais vu aucun des personnages que vous venez de nommer... Songez qu'il n'est point entré au Palais depuis plus de dix ans. Seulement, il connaît les avocats mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Durant quarante ans, il en a analysé les principaux types. De là cette ressemblance que vous trouvez si surprenante ».

En 1878, Daumier, presque aveugle, n'habitait plus Paris. En quittant le boulevard Rochechouart, où il s'était installé en 1863, il avait eu pour domiciles successifs, le 26 de la rue de l'Abbaye et le 36 du boulevard de Clichy. Mais, chaque été, dès 1864, il passait les mois ensoleillés à Valmondois, chez son compère Geoffroy-Dechaume.

C'était Daubigny qui, au temps de leur enfance, avait entraîné son camarade Geoffroy à Valmondois. Les jours de congé ils étaient accueillis à bras ouverts par deux braves gens, la nourrice de Daubigny et son mari, la mère et le père Bazot.

Quand Geoffroy-Dechaume — en 1861 — eut conquis par son ciseau de quoi devenir propriétaire, il songea au Valmondois de son enfance, acheta, à quelques pas du Sausseron, du ru qui arrose ces verts paysages, un coin de terre ombragé, y bâtit un atelier, quelques chambres, et invita son cher Daumier à y venir planter sa tente.

Celui-ci y vint d'abord pour l'ami. Il chérissait trop la rue parisienne pour la désertier. Puis à mesure que les années se firent plus rudes, plus amères, à mesure que la *charrette* devint plus lourde à tirer pour le vieillard, Honoré Daumier se complut davantage à la paix heureuse des grands prés fleuris, des rus innombrables, bruissant entre les saules et les roseaux, des lignes de peupliers et de sureaux encadrant jusqu'aux berges de l'Oise les maisons paysannes, coiffées de tuiles violettes.

(1) Ce que fit également avec beaucoup d'intérêt le chef de l'Etat, M. Millerand, lui aussi grand avocat, lors de sa visite à l'exposition des œuvres de Daumier, organisée à la Maison de Victor-Hugo en 1923.





LA POLITIQUE.

Peu de temps avant la guerre, le caricaturiste loua au père Gueudé, maître maçon de Valmondois, un petit pavillon tout fraîchement construit sur le chemin des côtes d'Orgiveaux, en-deçà du Sausseron. C'était là qu'il devait mourir.

Cette maison existe encore. Confiée à des mains pieuses, elle appartient à M. et à M<sup>me</sup> Henry Célos, gendre et fille de Geoffroy-Dechaume qui, tout en agrandissant la demeure exigüe, ont su en respecter l'agencement intérieur.

Au temps de Daumier, la façade, blanchie à la chaux, était moins large. A côté de la petite porte grise, élevée sur deux marches de pierre, il n'y avait qu'une seule fenêtre. Un couloir frais mène, comme autrefois, à la salle à manger, tendue alors de toile brune et où les poutres apparaissaient. La porte vitrée s'ouvre sur un jardin montueux, fleuri de chèvrefeuilles et d'ancolies.

Si l'on sort de la salle à manger, un escalier très modeste monte, en tournant, jusqu'à une chambre, dont l'unique fenêtre donne sur la campagne. Là, se trouvait le grand lit de bois où couchait le vieil artiste. A côté, une toute petite chambre, celle de M<sup>me</sup> Daumier.

De la rue, une porte à claire-voie, qui existe encore, s'ouvrait sur le jardin accidenté. En le gravissant, on atteint, sur la droite, à une cinquantaine de pas, une sorte de hangar clos et vitré : l'atelier.

En devenant le locataire du père Gueudé, Daumier avait stipulé qu'on devrait lui construire cette pièce indispensable à un artiste et, en rechignant, le maître maçon avait fini par faire honneur à sa parole.

L'atelier est intact. Tel l'a laissé Honoré Daumier, tel nous le retrouvons, grâce à la piété de ses propriétaires.

Voici son canapé de velours rouge, un canapé auquel M<sup>me</sup> Daumier prodiguait tous ses soins d'excellente ménagère; voici son fauteuil de peluche rouge, fanée par l'âge; et voici sa palette respectée.

Ce n'est pas une palette rutilante. Ne sommes-nous pas chez le bon camarade du grand Corot, qui professait que la science des valeurs suffit à tout? — Des coulées d'ocre jaune, de brun rouge, de terre de Sienne — une palette pour Van der Neer, Everdingen ou Van Goyen.

Aux murs, le *Hamlet* de Delacroix, lithographié par Villain, de



CHASSEURS SE CHAUFFANT



robustes croquis sur verre, une tête superbe dessinée sur la muraille même par Daumier. Dans un angle, une statuette-charge de Louis-Philippe, surmontant cette inscription : « *Je reçois toujours avec un nouveau plaisir* », nous ramène à la période héroïque de la Poire et de Sainte-Pélagie.

C'est là, dans cet atelier clair et paisible, qu'Honoré Daumier a connu la suprême épreuve, celle qui frappe les artistes aux yeux. Dès 1873, il dut renoncer à promener le crayon sur la pierre lithographique. Il peignit encore, avec une volonté magnifique, vivant chichement du produit de la vente de ses aquarelles, et pourtant trouvant encore le moyen d'être secourable.

Le jour des obsèques de Daumier, Carjat put dire, sans crainte d'être démenti : « Si tous ceux que ce besogneux sublime a pu obliger étaient ici, ce modeste cimelière serait trop étroit pour les contenir. Dès qu'il s'agissait d'une infortune à soulager, dessins, aquarelles, tableaux, allaient se monnayer à l'Hôtel des Ventes et sauvaient une famille de la misère. Millet le savait bien, Millet dont le frère, le pauvre Jean-Baptiste, vainement en quête d'un travail qui fit vivre son ménage, ne dut qu'à Daumier d'être embauché par Geoffroy-Dechaume pour ses travaux de restauration de Notre-Dame.

Admirable génération que celle de ces grands artistes ingénus de 1830 — les Daubigny, les Jules Dupré, les Corot, les Rousseau, les Daumier !... Il semble que la rude épreuve de la vie les ait mûris simplement pour la bonté.

Dans le jardin de Valmondois, aucun des survivants ne manquait à l'appel, Boulard, Michel Pascal, Jules Dupré, Millet, Daubigny, Geoffroy-Dechaume venaient causer des batailles de leur jeunesse.

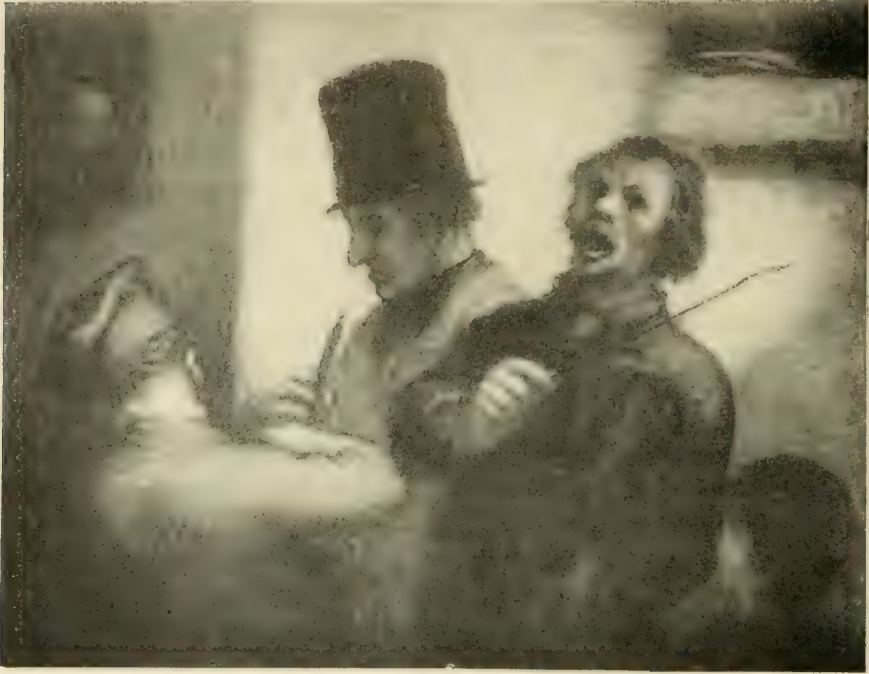
« Au printemps de 1868, rapporte M. Moreau-Nélaton dans son bel ouvrage sur Corot, Daubigny reçoit Corot à Auvers, le reçoit à son foyer, où fréquentent en voisins de Valmondois, où ils passent la bonne saison, les camarades du quai d'Anjou : Boulard, Geoffroy-Dechaume, Daumier. Ce dernier a esquissé sur le mur vierge de l'atelier un Don Quichotte (1), qui appelle un pendant. Corot l'exécute. »

De ces charmantes agapes, le père Corot était d'ailleurs, le boute-

(1. Cette magnifique esquisse, exécutée non sur le mur, mais sur toile, appartient aujourd'hui au baron Gourgaud.

en-train. Il avait une jolie voix et chantait volontiers à table les *Amants de Touraine*, la *Mère Jeanne* et *Je sais attacher des rubans*.

Quand ils rentraient de chez Daubigny à la belle saison, par les nuits limpides, Daumier et M<sup>me</sup> Daumier reprenaient la route bordée de bois d'acacias, qui conduit d'Auvers à Valmondois. Au clair de



MUSICIENS AMBULANTS.

lune, la servante alsacienne, qui les accompagnait, reconnaissait qu'on approchait de Valmondois, à la vue d'une champignonnière, située sur la gauche, et de ses gravats blanchissants :

— Ah! Madame, foilà la motte te beurre!

Et Daumier, solide encore malgré l'âge, avec sa tête puissante, son col robuste, sa longue chevelure grise et bien fournie, dégageant les tempes d'où partait un collier qui encadrait son visage malicieux et bonhomme, le brave Daumier riait aux éclats.

Parfois, Corot faisait à Valmondois une très brève apparition. N'y était-il pas un peu chez lui?

Lorsqu'il avait fallu renoncer définitivement à collaborer au *Charivari* et que la vue de Daumier s'était brouillée, l'existence, bien modeste cependant, de l'artiste et de sa femme, avait été cruellement menacée. On devait plusieurs termes au père Gueudé, qui parla d'expulsion. Par l'entremise de Daubigny, Corot eut vent de cela.



TRIO D'AMATEURS.

Il acheta la maison et, le jour de la fête de Daumier, lui écrivit cette lettre charmante :

« Mon vieux camarade,

« J'avais à Valmondois, près de l'Isle-Adam, une maisonnette dont je ne sais que faire. Il m'est venu à l'idée de te l'offrir et, comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez le notaire.

« Ce n'est pas pour toi que je fais ça, c'est pour ennuyer ton propriétaire.

« A toi,

COROT. »

« Ce fut, nous dit Jean Gigoux, un moment de belle émotion pour ces deux braves cœurs. » Le lendemain, lorsque Corot vint déjeuner à Valmondois, Daumier, les yeux pleins de larmes, se jeta à son cou, en lui disant : — Ah ! Corot, tu es le seul de qui je puisse accepter un pareil cadeau sans me sentir humilié ! (1) ».

Tout en se plaisant, de préférence avec ses vieux amis, Daumier ne se désintéressait point pour cela du présent. Comme il avait encouragé Carjat à ses débuts, il applaudissait maintenant à la verve d'André Gill, dont les charges ingénieuses et l'enthousiasme républicain le rajeunissaient :

— A la bonne heure, disait-il, celui-là, c'est un artiste et c'est un homme.

L'auteur de la *Muse à Bibi* devait, d'ailleurs, exprimer à Daumier, en rimes sonores, sa reconnaissance et son admiration :

Et vous avez, esprit frère des grands esprits,  
 Sous un masque joyeux pour la foule profane,  
 Ainsi que Rabelais, Voltaire, Aristophane,  
 Bâti pour les méchants d'immortels piloris !

Mais le regard de Daumier s'embrumait chaque jour davantage. En 1877, il n'y voyait plus que par intermittence. La République (2), pour laquelle le grand artiste avait si fidèlement combattu, se devait d'assurer sa vieillesse. L'Etat crut avoir fait suffisamment en accordant à l'ancien détenu de Sainte-Pélagie une pension de 2.400 francs. Ce ne

(1) Ceci est la version de Jean Gigoux. Il est intéressant de la confronter avec le récit assez diffé-  
 rent que nous donne de la bonne action, si touchante, du père Corot, son très sûr biographe,  
 M. Moreau-Nélaton : « Daumier habitait à Valmondois une mauvaise bicoque, où sa vieillesse mala-  
 dive s'abritait misérablement. Son propriétaire, inexactement payé, le laissait geler de froid dans des  
 murs humides et mal clos. Corot, ému de pitié, fait parquer à ses frais la chambre et paie toutes les  
 réparations nécessaires ; puis il dit à Daubigny qui, en qualité de voisin, a qualité pour mener une  
 opération de ce genre : « A présent, il faut débarrasser le gaillard de son propriétaire. Achète la maison.  
 Voici l'argent. » Quand Daumier apprend cette nouvelle, les larmes lui montent aux yeux. Aussitôt, il  
 choisit pour interprète de sa reconnaissance un de ses tableaux, se fiant à l'éloquence de ses *avocats*,  
 pour traduire mieux que lui-même ses sentiments ; et Corot, ravi, accroche au chevet de son lit cette  
 peinture qui charme son regard, en lui rappelant son bienfait.

Elle sera sous ses yeux à son heure dernière et, en la montrant à Geoffroy-Dechaume, venu pour  
 lui faire une suprême visite, il lui dira : « Ce tableau-là me fait du bien. »

(2) A ce sujet, comment ne pas relever l'erreur tendancieuse, commise par M. Camille Bellan-  
 ger qui, dans *l'Art du Peintre*, n'a pas craint d'écrire au sujet de Daumier : « Le second Empire, en  
 interdisant le *Charivari* (???) , organe d'opposition qui publiait tous ses travaux, brisa à peu près sa  
 carrière. Plus tard, nouveau et irrémédiable malheur, il perdit la vue et serait tombé dans la dernière  
 misère si ce même gouvernement, oubliant le pamphlétaire pour ne songer qu'à l'artiste, ne lui eût  
 alloué une modeste pension qui lui assura du moins le pain quotidien. »

C'est ainsi que, par ignorance ou par mauvaise foi (je penche plutôt pour l'ignorance), un pré-  
 tendu historien d'art tente de déshonorer un grand homme.







PORTRAIT DE COROT  
PAR DAUMIER



PORTRAIT DE DAUMIER  
PAR COROT



fut point l'avis des amis des arts. Le 1<sup>er</sup> mai 1878, Ph. Burty écrivait dans la *République Française* :

« Un appel avait été adressé aux bureaux des Beaux-Arts en faveur de ce vieillard si parfaitement honorable, modeste et sympathique ; il n'a pas produit ce que l'on était en droit d'espérer. Le secours alloué n'est digne ni de la France qui l'accorde, ni du maître à qui il est offert. »

Ce fut à la fois pour révéler au grand public quel artiste était Honoré Daumier et pour venir en aide au vieux maître que ses amis organisèrent, au printemps de 1878, rue Le Peletier, dans les galeries Durand-Ruel, une exposition des peintures et dessins de Daumier.

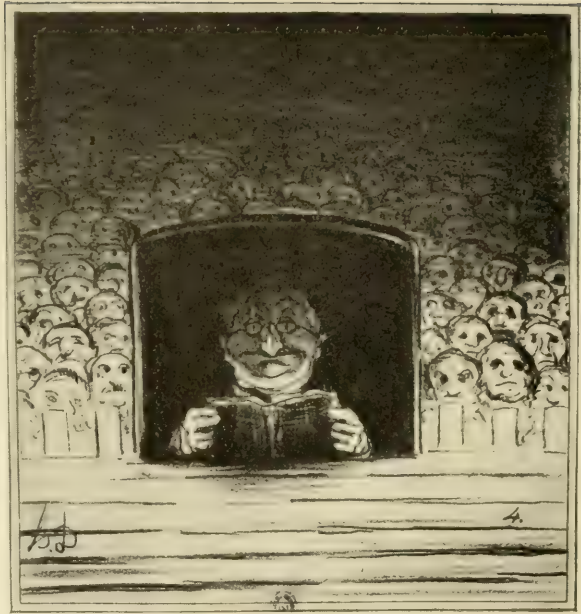
Le comité, dont Henri Martin était vice-président, Victor Hugo le présidait. — Victor Hugo qui, à propos de la magnifique lithographie des *Châtiments*, avait traité Daumier en collaborateur de sa pensée et de son œuvre ; Victor Hugo dont, sans doute, aux temps lointains de la monarchie de Juillet et de la Seconde République, Daumier avait cinglé le modérantisme, mais pour qui, depuis le 2 décembre, il n'avait cessé de manifester la plus grande admiration ; Victor Hugo, lui-même artiste merveilleux en qui le romantisme connut son plein épanouissement plastique, Victor Hugo, qui fut l'un des premiers à découvrir quel peintre magnifique était Honoré Daumier.

Du comité faisaient partie Théodore de Banville, Bonvin, Boulard, Burty, Champfleury, Castagnary, Jules Claretie, Daubigny et Karl Daubigny, Jules Dupré, Geoffroy-Dechaume et Adolphe Geoffroy, Ernest Maindron, Paul Mantz, Paul Meurice, Nadar, Camille Pelletan, Paul de Saint-Victor, Steinheil, Auguste Vacquerie, Pierre Véron, et même Emile de Girardin, le grand publiciste dont Daumier avait attaqué si vivement les débuts et qui donna, ce jour-là, la preuve que, comme l'a écrit Jules Vallès, « il y avait de la bonté tapie dans la moue de ses lèvres, et des larmes gelées dans ses yeux froids. »

La République, à laquelle tant de gens s'étaient déjà ralliés, semblait avoir, d'ailleurs, rapproché de plusieurs de ses adversaires d'antan, l'auteur du *Ventre Législatif*. C'est ainsi que, peu de temps après la guerre de 1870, Daumier, invité chez Léon Say, à une réunion d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques, vit avec surprise venir à lui, la main tendue, le masque pétillant de vivacité marseillaise... et

de roublardise, l'ancien ministre de Louis-Philippe, tant de fois caricaturé, M. Thiers... Les temps étaient changés. Les deux Phocéens se serrèrent la main.

Trois événements vinrent compromettre la réussite de l'exposition Daumier; on enterrait le pape Pie IX; on allait inaugurer l'Exposition Universelle; enfin une *estudiantina* sévilane faisait fureur et attirait la masse du public.



Le succès artistique, en revanche, fut éclatant. Dans la presse, Burty, Paul Foucher, Camille Pelletan exaltèrent l'œuvre de Daumier. Dans le *XIX<sup>e</sup> Siècle* (18 mai 1878), Viollet-le-Duc écrivit ce bel éloge, que l'avenir retiendra :

« Daumier est le peintre du peuple. Daumier a su discerner dans ce monde dont la vie se passe sous un demi-jour, sinon dans l'obscurité, le côté vivant, pensant, humain! — et grand, par conséquent, pour nous autres humains. Ce n'est pas humble, ce n'est pas canaille, ce n'est pas vantard ou plat... C'est humain; je ne trouve pas d'autre expression pour expliquer ma pensée. »

A la même époque, en avril 1878, nous relevons, dans le *Journal des Goncourt*, cette note très juste : « Chez Daumier, la réalité bourgeoise a parfois une intensité telle qu'elle arrive au fantastique. »

Mais les louanges des critiques ne suffirent pas à attirer le public. L'heure de la grande consécration populaire n'avait pas sonné pour Honoré Daumier. Les dépenses ne furent pas couvertes, et le comité eut à solder une note de 4.000 francs.

Le succès d'art, pourtant, suffit à Daumier. Malgré les ténèbres

envahissantes — dont ce Méditerranéen, fils des rives ensoleillées, devait souffrir plus que tout autre — guidé par son excellente compagne, soutenu chaque jour par la présence de Geoffroy-Dechaume et des Daubigny, l'artiste s'achemina avec une douce sérénité vers la grande nuit.

Frappé soudain de paralysie cérébrale, comme il marchait et parlait dans son jardin, il expira au bout de deux jours, le 11 février 1879. On a dit qu'il n'avait point repris connaissance. Mais nous nous en tenons au témoignage de M. Ad. Geoffroy qui, avec Karl et Bernard Daubigny, seconda M<sup>me</sup> Daumier dans cette suprême épreuve.

Le dernier jour, quand le docteur Vanier, de l'Isle-Adam, qui soignait le vieillard, prononça, pensant n'être pas entendu du mourant, ces mots inexorables : « C'est fini ! », Daumier serra la main de M. Geoffroy avec une contraction si violente, si douloureuse que celui-ci en demeura longtemps saisi. L'arrêt fatal avait été surpris par Daumier.

Il s'éteignit dans les bras de sa femme, de Karl et de Bernard Daubigny.

Le vieux démocrate impénitent avait réclamé des obsèques purement civiles. Le curé de Valmondois en prit acte et, quand Bernard Daubigny vint lui demander le drap mortuaire, il le lui refusa. Pour que le cercueil de Daumier ne s'en allât pas nu, à travers les rues du village, on dut faire le voyage de Paris et s'y procurer ce drap funèbre.

L'enterrement devant avoir lieu aux frais de l'Etat, certains journaux crièrent à la dilapidation. *Le Français*, entre autres, écrivait : « C'est là, nous le croyons, un scandale sans précédent. »

Cependant, les obsèques de Daumier ne ruinèrent pas la Nation. Trois francs furent remis à chacun des hommes, qui transportèrent la dépouille du grand artiste de sa maison au cimetière, tout proche ; les funérailles d'Honoré Daumier coûtèrent douze francs au pays !

Pour témoigner que, jusqu'à la fin et par delà la mort, l'affection de ses vieux compagnons de lutte lui restait fidèle, la lettre de faire-part fut signée de ses amis d'autrefois et de toujours.

Le jeudi 14 février, un peu avant midi, s'arrêtaient à la petite gare de Valmondois une foule d'artistes et d'hommes de lettres.

Il y avait là Karl et Bernard Daubigny, Jules Dupré, Champfleury, Français, Carjat, Ph. Burty, Nadar. Dans les chemins étroits conduisant au village, un long cortège défila, « où la presse républicaine était représentée et où des dames portaient des fleurs et des couronnes. »

Devant la porte de la maison de Daumier, se tenaient Geoffroy-Dechaume et son fils, Adolphe Geoffroy. Là-haut, dans sa pauvre chambre, M<sup>me</sup> Daumier, accablée, sanglotait.

Le cercueil avait été placé dans la salle d'entrée. Il était couvert de violettes, de camélias, de mimosas, d'immortelles. Un jeune garçon le gardait avec une servante.

Il était une heure, quand on partit pour le cimetière. Quatre hommes portaient le corps qui disparaissait sous le monceau des fleurs offertes.

Une foule nombreuse, tête nue, suivait. Sur le seuil des maisons basses, les gens de Valmondois regardaient passer, une dernière fois, celui qu'ils appelaient *le bon Daumier*.

Dans le *Rappel* du 15 février 1879, Edmond Bazire nous a dépeint, de façon très précise, la suprême demeure du vieux maître :

« Le cimetière est à mi-côte, tout en pente, exposé au soleil ; un de ces lieux de repos où l'on dort bien... Cinquante tombes au plus, avec leurs croix. Dans tout le haut, un caveau de famille. A droite et à gauche, un vide. C'est à droite qu'est couché Daumier.

« On accède à la place qu'il occupe par un escalier taillé dans le coteau. De là, toute la vallée se déroule, resserrée à Valmondois, élargie sur l'Isle-Adam. La vue est calme, grande et claire. »

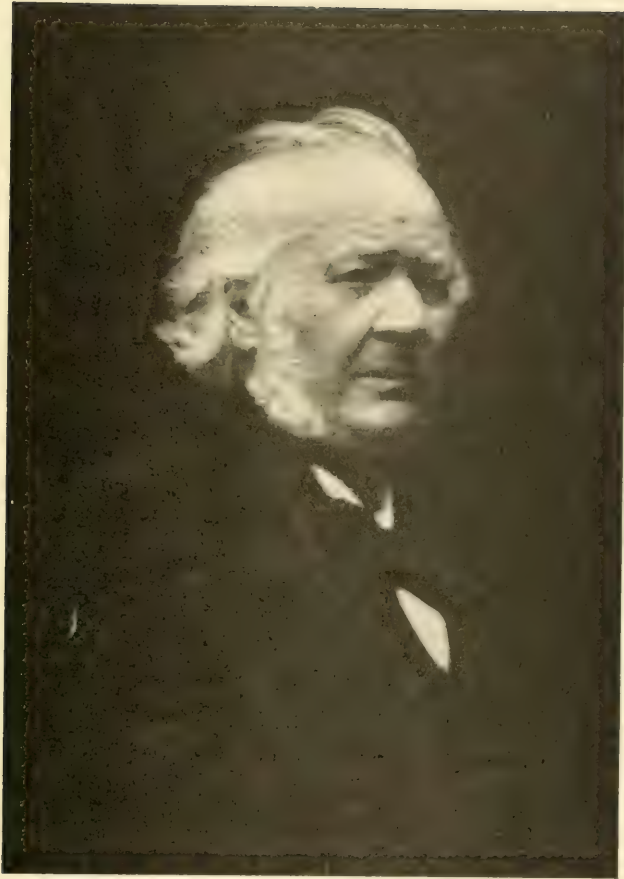
Avant de laisser la parole au maire de Valmondois, M. Bernay, Carjat peignit avec une vive émotion l'homme excellent, l'ami parfait, et Champfleury, après avoir exprimé la maîtrise souveraine de l'artiste, qu'il compara à Aristophane, conclut par ces mots :

« Sur le marché de Rotterdam, on voit l'image du vieil Erasme méditant sur les folies de l'humanité. Vous verrez demain la statue de Daumier méditatif sur la principale place de Marseille. »

On sait comment Marseille oublieuse devait réaliser cette prédiction.

Ce n'est pas, cependant, à Valmondois, dans le petit cimetière





DAUMIER.

escarpé, que repose Honoré Daumier. Selon le vœu qu'il avait depuis longtemps exprimé, le 16 avril 1880, son corps fut transporté au Père-La Chaise, près de la tombe de Corot et de Daubigny. La mort même ne pouvait séparer ces trois grands amis.

Au reste, tous les amis de Daumier lui restaient fidèles. Ce jour là, sur cette pierre, Etienne Carjat prononça des paroles qui en disaient long sur la bonté du maître disparu.

« La tendresse de Daumier pour le peuple n'eut d'égale que sa générosité. Ce besogneux de l'art trouvait toujours le moyen de donner. Un de ses vieux camarades, parti avant lui — j'ai noté ses paroles — me disait, en exaltant sa sensibilité : « Un soir que nous remontions une ruelle du vieux Montmartre, en passant devant certaines maisons qui suintaient la misère, sa main se crispa sur mon bras et, d'une voix émue, il me dit tout bas : — Nous avons l'art pour nous consoler, nous ; mais eux, qu'ont-ils, les malheureux ?... Après quoi, me serrant la main plus fort, il regagna tout triste son modeste atelier, rêvant à la sombre vie des déshérités. »

Aujourd'hui, la pierre, qu'aucun buste ne décore, est rongée par la mousse ; le nom glorieux de Daumier n'est plus lisible. Il y aurait là aussi, comme l'a écrit M. Henry Marcel, « un devoir de piété artistique à remplir. »

M<sup>me</sup> Daumier ne mourut que le 14 janvier 1895, à l'Isle-Adam. Il lui resta assez d'années pour voir se lever la gloire d'Honoré Daumier.

L'exposition de la caricature française, en 1888, l'exposition de 1889, celle de la lithographie en 1894, à l'École des Beaux-Arts, établirent l'indiscutable supériorité de Daumier lithographe, caricaturiste et portraitiste.

A cet égard, rien de plus typique que le trait suivant, qui nous fut rapporté par le regretté peintre lithographe Alexandre Lunois.

En 1894, le comité organisateur de l'Exposition de la Lithographie délégua Lunois auprès du duc d'Aumale pour le prier de vouloir bien prêter, pour cette manifestation, sa belle collection de Charlet et de Raffet. L'historien des Condé, si épris de choses d'art, y consentit avec une parfaite bonne grâce, ne mettant à ce prêt qu'une condition : celle de pouvoir visiter l'exposition avant l'inauguration officielle. Un rendez-vous fut pris et, à la date fixée, le prince, guidé par Lunois,



DANS L'ATELIER D'UN ARTISTE.

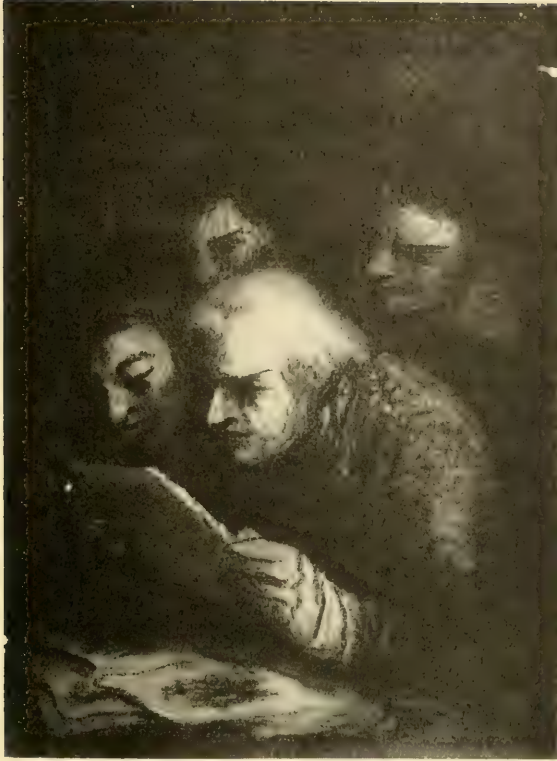
commençait sa visite. Dans la première salle, tout alla bien ; il n'y avait guère là que des planches de Pigal et de Marlet. Mais dans la salle suivante, le cicerone eut un mouvement d'hésitation qui ne laissa point de surprendre le duc d'Aumale. Les murs étaient tapissés de Daumier. Devant le fils de Louis-Philippe, s'étaient les compositions terribles et sublimes — *Ne vous y frottez pas* ; *Enfoncé*, *La Fayette* ; *Le Ventre Législatif*, et, soulignée d'une légende amère, la *Poire* symbolique trônait.

Le prince eut un sourire. Puis, bravement, comme sous le feu de l'ennemi, il fit, au pas, le tour de la salle, s'arrêtant devant les planches les plus célèbres :

Ah ! dit-il enfin, Daumier fut un bien grand artiste. Surtout il surprenait les ressemblances avec une invraisemblable promptitude. Ainsi tenez, jadis, aux Tuileries, il nous arrivait souvent, avec mes frères, de parcourir en cachette la *Caricature* et le *Charivari*. Eh bien, ce qui nous étonnait le plus — et pourquoi le celer ? — ce qui nous divertissait singulièrement, c'était de découvrir comment Daumier, qui avait peut-être entrevu, deux ou trois minutes dans sa vie, notre père revenant avec son escorte de quelque solennité, avait saisi au vol les attitudes du roi et, qui plus est, un tic qui n'était guère connu que de nous... Bien entendu, je ne parle point de l'allégorie de la *Poire*, qui n'était point digne du talent de Daumier ».

Ce ne fut que plusieurs années après la mort de sa compagne que la réputation de Daumier dans le domaine de la peinture grandit soudain, se développa, s'imposa, et que se vérifièrent enfin les jugements des critiques et des artistes clairvoyants, contemporains du vieux maître. N'était-elle point de Théodore Ribot, cette parole prophétique : « Selon moi, l'œuvre de Daumier restera grande parmi les plus grandes pour l'honneur de l'art français ? »

La Centennale de 1900 consacra la gloire du peintre et, dans ses *Etudes sur l'Ecole française*, Roger Marx à qui cette victoire était due pour une bonne part, exprima l'opinion unanime. « L'ironie de ses aquarelles — médecins, amateurs, magistrats — de ses lithographies, est souveraine ; le dommage est qu'elles ont absorbé à leur profit tout le crédit d'admiration ; sauf une élite, personne ne s'inquiétait des tableaux, et voici qu'ils apparaissent d'une primordiale importance,



dignes, pour la suggestion morale, d'un Molière et d'un Balzac... N'eût-elle réussi qu'à proclamer la parité de Daumier avec les maîtres de la peinture, la Centennale de 1900 aurait déjà trouvé une raison d'être suffisante ».

Au printemps de 1901, une exposition générale des œuvres de Daumier, organisée à l'Ecole des Beaux-Arts par les soins du Syndicat de la Presse artistique, réunit les merveilles des collections Bureau, Durand-Ruel, Esnault-Pelterie, Desouches, Lutz, Feydeau,

Sarlin. Désormais, la réputation d'Honoré Daumier comme peintre fut incontestée. L'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon, et surtout l'Allemagne, recherchèrent non seulement les lithographies, mais encore les aquarelles et les peintures du maître ; telle toile vendue par Daumier cinq ou six cents francs atteint aujourd'hui cent mille francs en vente publique.

Si Marseille tarde trop à réaliser la prédiction de Champfleury, en dressant sur une de ses plus belles places la figure d'Honoré Daumier, s'il est déplorable que Paris n'ait pas encore songé à mettre un buste sur la pauvre tombe du Père-La-Chaise et une plaque de marbre sur la maison du quai d'Anjou, la petite commune de Valmondois s'est montrée plus consciente de ce qu'elle devait à cette grande mémoire.

Le 5 août 1900, un buste en marbre, dû au ciseau de M. Ad.

Geoffroy-Dechaume, fut érigé sur la place de la mairie; le 9 août 1908, à l'occasion du centenaire de l'artiste, de grandes réjouissances eurent lieu *dans le pays*, où le souvenir du « père Daumier » demeure vivace.

Ce vert laurier, poussé sur les glorieuses rives de l'Oise, il n'est pas un ami des arts qui ne soit prêt aujourd'hui à venir le déposer pieusement sur la tombe d'Honoré Daumier. Au condamné de Sainte-Pélagie, au pensionnaire besogneux de la République, au peintre dédaigné, justice a été rendue. Ce n'est pas en vain que M. Henry Marcel a pu écrire : « L'homme a pris place à l'heure qu'il est parmi les têtes de l'École française. » Des jugements de nos critiques, il serait aisé de composer un magnifique florilège.

Pour résumer l'homme et l'artiste dans ce qu'ils eurent de meilleur, ne retenons que cette parole, si amère, d'un autre artiste, du grand et implacable J.-L. Forain : Oh ! Daumier, c'est tout autre chose que nous... *Il était généreux.*





A. DE V. 1905 N. 1401. 55

1905 DE V. 1905 N. 1401. 55

LE VERITABLE HOMME MASQUE





## APPENDICE

*Nous devons à M. Geoffroy-Dechaume la communication de ces lettres inédites, toutes adressées à Daumier.*

*Le 2 octobre 1848.*

Cher collègue,

Après de nombreuses démarches, le Comité de la Section de Peinture a obtenu les autorisations devenues nécessaires pour se réunir de nouveau.

En conséquence, nous vous annonçons que les séances auront lieu tous les jeudis, à 7 heures précises, à l'École des Beaux-Arts (amphithéâtre n° 1).

La première réunion a été fixée à jeudi prochain, 9 octobre.

Nous vous prions de ne pas négliger de vous y trouver.

Salut et fraternité.

*Le président* : DECAMPS.

CÉLESTIN NANTEUIL, *vice-président.*

*Ce 16 mai.*

Mon cher Monsieur,

J'étais à la campagne, quand vous m'avez écrit. J'ai vu le préfet, il y a quelques jours, et je lui ai parlé de la recommandation de M. Roulland. Il se l'est rappelée et sur ce que je lui ai dit, il est très disposé à commander quelque chose à votre ami ; mais il m'a dit ce que je savais, quoique je n'aie pas à la commission, que le parti qu'on avait pris de ne point donner de travaux secondaires

rendait très difficile d'encourager les jeunes gens. C'est maintenant à M. Roulland à enlever cela par quelque insistance.

Je serai bien heureux de contribuer à quelque chose qui vous fit plaisir, car il n'y a pas d'homme que j'estime et que j'admire plus que vous.

EUG. DELACROIX.

E CORSAIRE  
JOURNAL  
Passage Jouffroy, 61  
ENTRÉE :  
Rue Grange-Batelière, 26  
PARIS

11 juillet 1848.

Monsieur et ami,

Voulez-vous prier M. Lavoignat de passer le plus tôt possible au bureau du *Corsaire*, de midi à quatre heures.

Il s'entendra avec ces messieurs qui seront enchantés que votre dessin soit bien gravé.

Croyez-moi bien à vous.

THÉODORE DE BANVILLE.

P. S. — Le dessin et le prix leur ont parfaitement convenu ; ils me remettent à demain pour le paiement. Je vous porterai l'argent demain soir, et mille fois merci.

Barbizon, 7 octobre 1862.

Mon cher Daumier,

Sensier vous a dit que j'étais souffrant, depuis déjà longtemps, et vous a demandé de ma part de m'aider à trouver l'adresse du docteur noir. Si c'est une chose que vous puissiez faire, aussitôt cette adresse trouvée, je vous prie de me la faire parvenir, et de plus, l'heure de sa consultation, car je m'arrangerais en conséquence, afin de rester le moins de temps possible à Paris. Donnez-moi sur son compte tous les renseignements que vous croirez utiles. Est-il plus ou moins difficile à aborder qu'il ne l'était à l'époque où je suis allé le voir ? Ou bien ne guérit-il plus que des millionnaires ? Enfin, dites-moi ce que vous croirez bon. Nous vous disons tous le plus amical bonjour.

J.-F. MILLET.



AVANT L'AUDIENCE.

Paris, ce 22 août 1853.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien vous trouver samedi prochain, 27 août, à trois heures précises, chez M. Lecomte, notaire, rue Saint-Antoine, n° 200, à l'effet d'entendre le rapport qui vous sera fait des opérations relatives à la liquidation de la succession de M. Feuchère.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

FROMENT-MEURICE.

(De la main de F.-M.)

Les dettes sont éteintes, sinon payées entièrement, et il reste 10.000 francs pour la veuve et les enfants.

Nous voudrions bien placer les 5.000 francs de M<sup>me</sup> Feuchère, de manière à ce qu'elle ait le plus de revenus possible, et que cette somme qui a tant coûté à sauvegarder ne soit pas compromise et qu'elle dure le plus longtemps possible.

Nous avons pour cela besoin de vos conseils, et nous vous prions bien d'être exact au rendez-vous.

Mille amitiés.

FROMENT-MEURICE.

(Pressé.) M. Daumier, à Valmondois.

Le 23 novembre 1863

Je reçois à l'instant une lettre de M. Michelet, qui me prie de te faire savoir de suite que M. Charton, directeur du *Magasin pittoresque*, te prie de venir le voir à son bureau, quai des Grands-Augustins, 29, jeudi, vers quatre heures et demie.

Il s'agirait d'un nouveau livre à illustrer.

Dans la crainte que le défaut d'argent vous empêche de venir, je vous envoie sous ce pli un reçu de la poste pour 15 francs, à toucher au bureau le plus proche de chez vous, l'Isle-Adam.

Adieu, tout à vous d'amitié.

TAVERNIER.



25 avril 1854.

Mon cher Daumier,

Voudrez-vous me permettre de vous dédier un livre : *Les Excen-  
triques*, qui paraîtra dans trois mois à peu près...

CHAMPFLEURY.

28 mai 69.

Vous étiez grand, et vous êtes sublime. Le *Michel-Ange* de la  
Caricature. Ce nom vous restera.

« Il reçoit ses sujets ! » — Cela restera à jamais au cœur du  
*peuple souverain...* son réveil de 69.

Je vous serre la main très tendrement.

J. MICHELET.

Ma femme se rappelle à M<sup>me</sup> Daumier.

Votre poésie attirait hier une *très grande attention* dans la rue  
Rambuteau, où je passe deux fois par jour ; je ne l'ai achetée qu'au-  
jourd'hui ; je craignais hier d'ôter des yeux de la foule l'unique  
exemplaire qu'avait le marchand. — Je suis ravi de vous voir entrer  
dans cette voie, si grande et digne de vous, du comique terrible.

A mesure que le monde va s'ouvrir pour notre ignorant pays,  
des sources nouvelles, et les plus fécondes, s'ouvriront pour l'art.

Avez-vous vu boulevard des Italiens, au coin de la rue Favart,  
les costumes des *héros du Caucase*, qui tiennent en échec l'empire  
russe ! Il y a à côté l'effigie curieuse d'un gros *cosaque* assis, et sa  
petite fille, debout, jolie, déjà avisée, intrigante, la vraie fille du  
brocanteur armé.

Cela est très curieux.

Je vous serre la main.

J. MICHELET.

24 janvier.

Cher monsieur Daumier,

Vous avez fait à ce livre (1) un si beau frontispice qu'il est mainte-  
nant à vous, et j'attendais presque que vous me fissiez l'honneur de  
me l'envoyer, mais puisque vous ne me l'offrez pas, je vous le donne.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

(1) *Les Châtiments*.



a Paul Meric  
Victor Hugo





*Mercredi, 11 février.*

Mon cher Daumier,

Vous trouverez sous ce pli 200 francs. Sensier a dû vous en remettre 300. Voici donc vos cinq dessins *d'avocats* placés au grand contentement de ceux qui les ont acquis; je les trouve vendus au-dessous de leur valeur, mais je n'ai pas osé demander plus dans la crainte d'échouer; quant au dessin qui me reste, je vous le remettrai quand vous viendrez, si, d'ici-là, je n'ai pu le placer.

Je vous attends au premier jour et je vous serre la main de bonne amitié.

J. DUPRÉ.

Accusez-moi, je vous prie, réception de l'argent.

*Paris, 23 octobre 1871.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser, sous ce pli, la somme de 50 francs, de la part de M. Bertall. Il est en courses, ce qui l'empêche de vous écrire lui-même. Si vous le voulez bien, ce prix nous servira de base pour l'avenir. Nous comptons sur votre bonne obligeance, pour que votre collaboration à la *Revue comique* soit la plus fréquente possible.

Si vous ne devez pas revenir bientôt à Paris, vous seriez bien aimable de nous écrire un mot, et, si vous le voulez bien, nous vous enverrons des pierres à la campagne, à moins que vous ne préfériez le papier lithographique.

Si vous vouliez bien nous préparer deux ou trois dessins à l'avance, cela nous rendrait un grand service.

Veillez agréer, Monsieur, mes bien respectueuses salutations.

C. LAFFETTE.

*5 novembre 1863.*

Mon cher Daumier,

Je vous cherche depuis tantôt quinze jours. On m'a donné votre adresse boulevard Rochechouart. Vous n'y habitez plus.

Puis, 26, rue de l'Abbaye...?

Depuis, on m'a dit que vous n'étiez pas revenu de la campagne.

Où puis-je vous voir?

HENRY MONNIER.

Mon cher Daumier,

Geoffroy se fâcherait *sérieusement*, après ce qu'il vous a répondu, si vous n'habitez pas la maison de Valmondois. M<sup>me</sup> Daumier aura mal interprété la réponse de M<sup>me</sup> Geoffroy, et vous ferez bien de ne pas louer chez M. Martin. Je vais lui dire qu'il n'y a rien de décidé. Bien à vous.

C. DAUBIGNY.



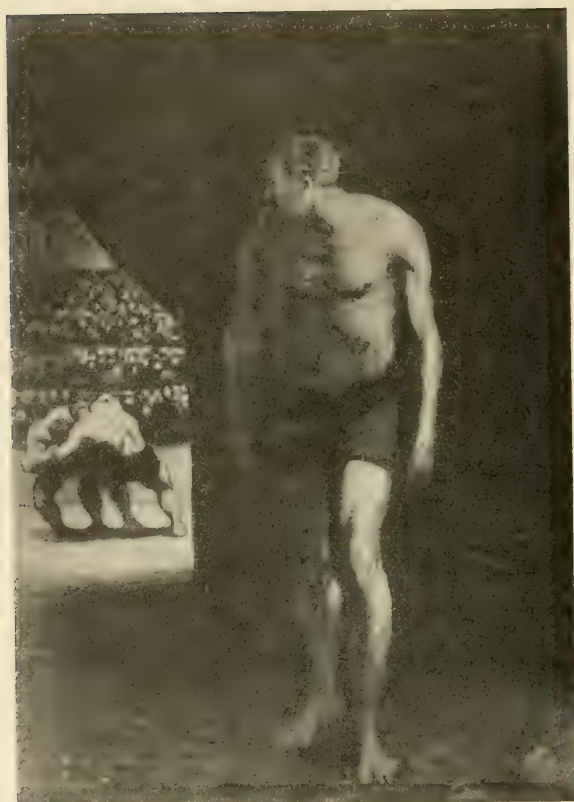
Le Malade imaginaire.

*Nous devons remercier ici, pour la bonne grâce avec laquelle ils nous ont laissé reproduire certaines pièces de leurs collections :*

*M<sup>me</sup> Esnault-Pelterie, M<sup>me</sup> Lemaire, M<sup>lle</sup> et M. Geoffroy-Dechaume, MM. Célos, Chagnaud, Henry Lapauze, Frapier, Le Garrec, Claude Roger-Marx, Moreau-Nélaton, Ernest Rouart, Henry Rouart, Simonson, G. Viau.*

*Nous demeurons extrêmement obligés à M. Courboin, conservateur du Cabinet des Estampes, et à M. Jean Laran, qui a bien voulu nous communiquer les résultats de son important travail sur les lithographies de Daumier.*

*Enfin, divers clichés photographiques nous ont été confiés par MM. Durand-Ruel, Druet, l'Art et les Artistes, la Revue de l'Art Ancien et Moderne, les Archives d'Art et d'Histoire.*



LES LUTTEURS.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Frontispice.
	Titre.
Portrait de Daumier, par Jeanron. <i>Collection Cèlos.</i>	
Vignette pour le prospectus de la <i>Caricature</i> .	
Le Petit Clerc.	6
Le Vieux Drapeau.	7
Les Saltimbanques.	8
<i>L'Épicier qui n'était pas bête...</i>	9
L'Orgue de Barbarie (aquarelle). <i>Musée du Petit-Palais des Jacquette.</i>	10
Un Héros de Juillet.	11
La Parade (aquarelle). <i>Musée du Louvre.</i>	12
<i>Comme c'est amusant la politique...</i>	14
A vingt ans.	»
<i>Le patrouillotisme chassant le patriotisme du Palais-Royal...</i>	15
<i>Ah! tu veux te frotter à la Presse!...</i>	17
Alphabet — A.-Ane (Petites Macédoines d'Aubert).	18
La Parade (dessin rehaussé).	»
Ch. de Lameth.	20
Les Curieux (peinture).	»
<u>Dupin.</u>	<u>21</u>
Thiers.	22
L'Amateur.	»
Guizot.	23
M <sup>r</sup> Barthe.	24
M <sup>r</sup> Kératry.	25
Guizot sur son banc de douleur (1 <sup>er</sup> état). <i>Collection Frapier.</i>	26
✓ Gargantua.	<u>29</u>
Souvenir de Sainte-Pélagie.	30
Gazan (1 <sup>er</sup> état). <i>Collection Frapier.</i>	32

Barbé Marbois.	34
Ne vous y frottez pas.	36
Enfoncé La Fayette.	38
<i>Celui-là, on peut le mettre en liberté...</i>	41
Rue Transnonain, le 15 avril 1834.	42
Le Ventre Législatif.	44
Magot de la Chine (tiré du cabinet de M. Philipon (1 <sup>er</sup> état).	45
<i>Collection Frapier.</i>	
— <i>Allons, hop! En avant, marche! En route, chez M. le Maire!... (Aventures de Jean-Paul Choppart.)</i>	46
Ronde d'enfants (peinture).	»
<i>Collection Lemaire.</i>	
Baigneuses (peinture).	48
<i>Collection Decharne.</i>	
Le Feu d'Artifice. <i>Un père est un tréteau donné par la nature.</i>	49
Les Baigneurs. <i>Excusez, regard' donc la grosse Fifine qu'on aurait juré qu' c'était une vénus...</i>	50
Les Laveuses du quai d'Anjou (peinture).	»
<i>Ancienne collection Desouches.</i>	
— <i>Elle a encore tout d' même une jolie taille, madame Coquardeau!...</i>	51
L'Amateur d'estampes.	52
<i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	
L'Amateur d'estampes (peinture).	54
<i>Musée du Petit-Palais (legs Jacqueline).</i>	
— <i>Nous étions mollement étendus sur la mousse odorante....</i>	56
— <i>O Paméla! j'éprouve pour vous l'amour le plus brûlant (1<sup>er</sup> état).</i>	58
<i>Collection Frapier.</i>	
— <i>Plus souvent que tu m'attraperas encore à satisfaire la fantaisie d'aller dîner sur l'herbe...</i>	59
— <i>Dis donc, ma femme, c'est singulier, je ne vois rien.</i>	60
A l'Orchestre (aquarelle).	»
<i>Ce qu'on appelle aller jouir à la campagne des plaisirs de l'automne.</i>	61
La Comédie de Molière.	62
<i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	
La Loge (1 <sup>er</sup> état).	64
Après l'Audience.	66
<i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	
Capucinade. — <i>La Pauvreté contente.</i>	67
Scapin et Crispin (peinture).	68
<i>Musée du Louvre.</i>	
La Queue au Spectacle.	69
Le Haleur.	72
Portrait de Rousseau.	73
<i>Musée du Louvre.</i>	

<b>Enfants.</b>	74
<i>Collection Emmer.</i>	
<b>Don Quichotte (aquarelle).</b>	75
<i>Collection Lemaire.</i>	
— <i>Mon char, mes javelots, tout cela m'importune.</i>	76
<b>Au Théâtre (peinture).</b>	»
<i>Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi...</i>	77
<b>Bohémiens de Paris. — La Marcheuse.</b>	78
<i>Rodrigue, as-tu du cœur?</i>	79
<b>Le Bourgeois campagnard (bois).</b>	80
<b>Don Quichotte (peinture).</b>	»
<i>Collection de M. le baron Gourgaud.</i>	
<b>Physiologie de l'employé, par M. de Balzac (titre).</b>	82
<i>Aux petits des oiseaux il donne la pâture...</i>	»
<b>Physiologie de la Portière (titre).</b>	83
<b>Un Wagon de 3<sup>e</sup> classe (lavis).</b>	84
<b>Triomphe de la probité politique, commerciale, littéraire.</b>	85
<b>Un Wagon de 3<sup>e</sup> classe.</b>	87
<b>Le Malade Imaginaire (peinture).</b>	89
<b>Le Malade Imaginaire.</b>	90
<i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	
<b>Robert-Macaire. — Je ne sais pas ce que l'on peut trouver d'amusant à toutes ces bêtises-là.</b>	92
<b>Les Bas-Bleus.</b>	
<i>....dussent-ils me maudire Ces barbares parents qui m'ont donné le jour, O Victor, ô mon âme, à toi tout mon amour !</i>	93
<b>Les Divorceuses.</b>	94
<i>La mère est dans le feu de la composition; l'enfant est dans l'eau de la baignoire.</i>	95
<b>Oh! Patrie!</b>	96
<b>Les Spirités.</b>	98
<b>Henri Monnier (rôle de Joseph Prudhomme).</b>	»
— <i>Il paraît qu'on vient de revoir le serpent de mer dans la mer des Indes...</i>	99
<b>L'Attente.</b>	100
— <i>Soyez tranquille, bourgeois, on connaît ça. J'men va vous conduire en douceur, comme si qu' c'était vol' enterrement.</i>	101
<b>Œdipe chez le Sphinx.</b>	102
<b>Le Beau Narcisse.</b>	»
<b>Minerve.</b>	103
<i>Collection Chagnaud.</i>	
<b>Mossieu le Directeur.</b>	104
<b>Les Nuits de Pénélope.</b>	»
<i>Un rappel de chanteuse — scène de haute comédie.</i>	105
<b>Croquis d'expressions.</b>	106

Péroraison.	106
Les Juges.	107
L'argument décisif.	108
Péroraison (dessin rehaussé).	»
<i>Collection Henry Rouart.</i>	
Le bon argument.	109
Le Gamin de Paris aux Tuileries.	110
— <i>Vous êtes jolie... nous prouverons facilement que votre mari a eu tous les torts !</i>	111
— <i>Viens contre mon cœur, tu es acquitté !...</i>	112
Au Palais (aquarelle).	»
<i>Musée du Petit-Palais (legs Jacqueline).</i>	
— <i>Vous avez perdu votre procès, c'est vrai... mais vous avez dû éprouver bien du plaisir à m'entendre plaider.</i>	113
— <i>T'as tort de vouloir afficher cette grande annonce dans ce mois-ci, mon bonhomme ; par le froid aucune espèce de colle ne prend.</i>	114
Ratapoil et Casmajou.	»
L'avocat et son client (aquarelle).	115
<i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	
Dernier conseil des ex-ministres.	116
Étude de révérence pour le quadrille des lanciers.	117
La Prusse. — Trop grosse.	118
Ceux qui vont mourir te saluent.	»
La situation de l'Italie.	119
La Prusse et l'Allemagne.	120
Daumier par lui-même.	»
Le déménagement du Constitutionnel.	122
<i>Collection Ernest Rouart.</i>	
Les Curieux.	123
Croquis de chevaux.	124
<i>Collection Claude Roger-Marx.</i>	
Baigneurs (peinture).	125
Sur le Sable.	126
<i>Collection Henry Lapauze.</i>	
Plaidoirie d'assises.	127
Défenseur et accusé.	128
Maternité.	129
<i>Comme quoi un homme peut arriver à regretter de n'être pas un simple chat.</i>	130
Affiche pour l'Entrepôt d'Ivry.	131
<i>Collection Desouches.</i>	
Un homme jetant son chien à l'eau.	132
<i>Collection Geoffroy-Dechaume.</i>	
Le Malade.	133
Émigrants (peinture).	134



— <i>Mais pis' que j' vous dis qu' c'est des amis, laissez-les donc s'expliquer !</i> (lithographie).	134
<b>Les Voleurs et l'Ane (peinture).</b> <i>Musée du Louvre.</i>	135
<b>La Loge (aquarelle).</b> <i>Collection Ernest Rouart.</i>	136
<b>Le Forgeron.</b>	137
<b>Joueurs d'échecs.</b> <i>Musée du Petit-Palais (legs Jacquette).</i>	138
<i>Il défend l'orphelin et la veuve, à moins pourtant qu'il n'attaque la veuve et l'orphelin.</i>	»
<b>Joueurs de dames.</b> <i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	139
<b>La Baignade (peinture).</b>	141
<b>Le Charcutier (peinture).</b>	143
<b>Les Buveurs.</b> <i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	144
<b>Un Wagon de 3<sup>e</sup> classe.</b>	145
<b>Croquis.</b> <i>Collection Claude Roger-Marx.</i>	146
<b>Sortie de l'Ecole (peinture).</b>	147
<b>A l'Orchestre.</b>	149
<b>Spectacle gratis.</b>	151
<b>Ratapoil (statuette bronze).</b>	152
<b>Les Émigrants (bas-relief, terre cuite).</b> <i>Collection Geoffroy-Dechaume.</i>	154
<b>Le Président Dupin (maquette).</b> <i>Collection Philipon.</i>	»
<b>Les Émigrants (bas relief, détail).</b>	»
<b>Tête de Pasquin.</b>	155
<b>La Gare.</b>	157
<b>Les pièces à conviction.</b>	159
<b>La République (peinture).</b> <i>Collection Moreau-Nélaton. — Musée des Arts décoratifs.</i>	160
<b>1871. Epouvantée de l'héritage.</b>	163
<b>La Paix Armée.</b>	165
<b>Actualités. — La Paix (Idylle).</b>	166
<b>La Politique.</b>	169
<b>Chasseurs se chauffant.</b>	170
<b>Musiciens Ambulants.</b> <i>Collection Esnault-Pelterie.</i>	172
<b>Trio d'Amateurs.</b> <i>Musée du Petit-Palais (legs Jacquette).</i>	173
<b>Portrait de Daumier par Corot.</b>	174

Portrait de Corot par Daumier.	175
Le Souffleur.	176
Daumier.	179
Dans l'atelier d'un artiste.	181
Amateur d'estampes.	183
<i>Collection Ernest Rouart.</i>	
Croquis.	184
<i>Collection Claude Roger-Marx.</i>	
Actualités. — Le véritable homme masqué. — L'Avenir.	»
Avant l'audience.	187
Les Amis. — Ton affaire est arrangée, tu te bats, ce matin, à cinq heures.	189
Frontispice pour <i>Les Châtiments</i> .	190
<i>Musée Victor Hugo.</i>	
Le Malade imaginaire.	192
Les Lutteurs.	194
Vignette pour la <i>Némésis Médicale</i> .	200
Croquis.	202
<i>Collection Claude Roger-Marx.</i>	



# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE I

### DE MARSEILLE A PARIS

	Pages
Les véritables origines d'Honoré Daumier. — Un vitrier élégiaque. — L'Académie de Marseille et le poète d'un "Matin de Printemps". — Voyage à Paris. — Premiers maîtres d'Honoré : Les Antiques. — Saute-Ruisseau. — Commis de librairie. — Alexandre Lenoir. — La Rue. — L'Age héroïque de la Lithographie. — Achille Ricourt. — Le Vieux Drapeau . . . . .	5

## CHAPITRE II

### LA CARICATURE — SAINTE-PÉLAGIE — RUE TRANSNONAIN

Au lendemain des Trois Glorieuses. — L'Assaut contre « l'Ordre de Choses ». — La Maison Aubert. — Charles Philipon. — Balzac et Daumier. — La Poire. — Gargantua. — Sainte Pélagie. — Une Lettre à Jeanron. — Les Masques de 1831. — Galeries des Illustrations de la Bourgeoisie Parlementaire. — Guizot. — Rue Transnonain. — L'Association mensuelle lithographique. — Ne vous y frottez pas ! — Enfoncé La Fayette ! — Le Ventre Législatif. — Les Juges des Accusés d'Avril. — « La Caricature » supprimée. . . . .	19
--	----

## CHAPITRE III

### L'HOMME

Amis de Jeunesse : Jeanron et Prévault. — Bureau des Nourrices, rue Saint-Denis. — Eugène Delacroix. — La Colonie de Pile Saint-Louis. — Daumier et sa femme. — Baudelaire, Banville. — Michelet veut collaborer avec Daumier. — L'Artiste refuse la Croix. — Aux Champs : Rousseau, Millet, Geoffroy-Dechaume, Daubigny, Corot, Don Quichotte. — Le Théâtre. — La sobriété de Daumier. — Sa sérénité . . . . .	47
---	----

## CHAPITRE IV

## L'OBSERVATEUR

	Pages
Les Légendes de Daumier. — « Le Charivari ». — Robert Macaire. — Les Baigneuses. — Bas-Bleus et Divorceuses. — Le Bourgeois. — Boutarel et Jérôme Paturot. — Pastorales. — Au Théâtre. — L'Histoire Ancienne. — Les Gens de Justice. — Gavroche aux Tuileries. — L'Empire. — L'Année Terrible . . . . .	81

## CHAPITRE V

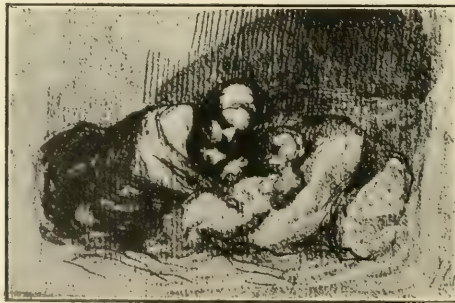
## L'ARTISTE

Une Belle Laideur. — Daumier " réfléchissait d'après nature ". — Le Lithographe. — Le Peintre. — De La Fontaine à Cervantès. — Amateurs d'art et Gens de justice. — Le Sculpteur. — Goya, Corot . . . . .	121
---	-----

## CHAPITRE VI

## LES HEURES SOMBRES

La " Charrette " lourde à traîner. — Daubigny. — Gambetta. — Valmondois. — Auvers. — La Maison de Corot. — La Lumière qui s'éteint. — Exposition chez Durand-Ruel. — Victor Hugo, Thiers. — Après la Nuit. . . . .	161
Appendice. . . . .	185
Table des Illustrations . . . . .	195
Table des Matières . . . . .	201



DANIEL JACOMET ET C<sup>ie</sup>  
68, RUE ERLANGER. PARIS



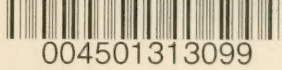












SECT. DEC 2 196

004501313099

ND  
553  
D24E7

Escholier, Raymond  
Daumier

Wallace  
Room

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

WALLACE ROOM

